

Journal documentaire de Philippe Billé, année 2014.

Vendredi 10 janvier 2014. Un énorme accès d'oblomoverie s'est emparé de moi à l'occasion des vacances de fin d'année, et je constate que la crise était assez grave pour se prolonger encore au-delà, de sorte que j'ai pratiquement abandonné la bloguerie depuis quelque trois semaines. Pendant ce temps j'ai séjourné principalement dans l'Arcachon Bay Area, où j'ai festoyé sans trop d'excès. Je suis aussi monté quelques jours dans mon hacienda de Charente, où la vie est toujours plus rude. Il faisait un temps assez pourri, mais en revanche les pluies répétées m'ont permis de mettre une bonne quantité d'eau en réserve. J'ai encore laissé plus de deux cents euros chez mon garagiste, non pour ses étrennes, malgré toute ma sympathie, mais pour trifouiller les viscères de ma voiture, qui en avaient hélas besoin. J'ai passé quelques heures isolé dans mes bois, ce qui est toujours une consolation. J'ai rédigé, en me demandant si je le devais bien, un post-scriptum à ma note du 6 décembre sur le dernier livre de Roux, ce qui ne fera sans doute que préciser notre désaccord sans le résoudre, et d'ailleurs à quoi bon, il ne faut pas rêver d'être d'accord sur tout. Je me suis occupé d'envoyer ma livrette de Maricá. La renonciation à chercher un éditeur pour un livre si petit et si austère qu'il était vraiment difficile à placer, la décision de le publier moi-même sous la forme d'une livrette comme je n'en avais pas sorti depuis longtemps, la découverte d'un atelier d'impression aux tarifs très abordables, et situé pour ainsi dire à ma porte, enfin la récupération dans le fourbi maternel d'un copieux stock de timbres-poste inutilisés, m'autorisant à des envois généreux, tous ces facteurs se sont conjugués pour créer une situation propice à tester ma vie sociale, en émettant des signaux en papier. C'est une expérience toujours édifiante, en bien et en mal. Je me suis aperçu à cette occasion que, comme nous tous je suppose, l'usage du courrier électronique m'a tellement déshabitué du courrier postal traditionnel, que je devais dans bien des cas demander d'abord confirmation de l'adresse de mes correspondants. J'ai un peu bouquiné, entre autres la *Fatigue du sens* de Richard Millet, essai formé d'une mosaïque de fragments, d'anecdotes et de réflexions, où l'auteur confie son exaspération et sa mélancolie face au désastre culturel de l'immigration de masse, et face à l'apathie du pays qui en subit l'impact. Tout ne me convainc pas dans ce petit ouvrage, mais j'y trouve assez de vérité pour l'apprécier, par exemple ses traits contre «le métissage comme idéologie». J'ai renoncé à lire plus avant *The crimson jester : Zapata of Mexico*, livre que j'ai beaucoup voulu posséder, que l'on m'a très aimablement offert, mais dont j'ai dû constater, une fois que je l'ai eu entre les mains, qu'il ne correspondait pas bien à ce que j'en attendais. Cela arrive. On y trouve des traits piquants, comme l'affirmation que «pour séparer un Yaqui de son poignard, il faut d'abord fanfaronner trop, pour qu'on le prenne au sérieux. Il y avait encore sur ma table de nuit un autre pavé biographique, lui aussi en anglais, lui aussi offert par un copain ces derniers mois, le *Mao : the unknown story* de Jung Chang et Jon Halliday, qui m'a fait l'effet inverse. Cet énorme somme (près de huit cents pages de texte serré, sans compter plus de deux cents pages en index, bibliographie, notes et autres références) me décourageait à l'avance, je pensais n'en jamais rien faire, je l'ai quand même ouvert et je ne m'en sors plus. Ce livre est simplement captivant, impressionnant par l'ampleur et la précision de la documentation, convaincant par la cohérence des analyses, agréable par la limpidité de la rédaction, croustillant d'anecdotes, hallucinant d'horreurs. Je cherchais quelque bonne action à mener en ce début d'année, la terreur maoïste m'en inspire une, je vais faire une purge parmi mes «amis» de Facebook, on a les masses populaires qu'on peut, il s'est glissé dans les rangs plus d'un traître qui n'a rien à y faire, et qu'il convient d'éliminer. Haro!

Mardi 14 janvier 2014. Haïku mexicain : La cucaracha / Ya no puede caminar / La cucaracha.

Mercredi 15 janvier 2014. J'ai reçu voilà peu le copieux volume (plus de 500 pages) d'hommage à mon ami *Antônio Carlos Secchin, uma vida em letras*, que vient de publier l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, dont il est professeur retraité. Agé d'à peine quatre ans de plus que moi, il fut dans sa jeunesse lecteur à l'Université de Bordeaux, où je me suis trouvé être de ses étudiants, pendant mes deux années d'initiation à la langue portugaise. Son talent pédagogique et ses dons intellectuels déjà évidents ne devaient pas se démentir tout au long de sa carrière de professeur, conférencier, poète et critique littéraire. Il devint en 2004, à 52 ans, le plus jeune membre de l'Academia Brasileira de Letras. Ce volume réunit des études et des témoignages de collègues, d'élèves, et de proches. Parmi les photos, j'ai le plaisir de retrouver celle où j'apparais à ses côtés, si jeune et chevelu, dans la salle qui était alors la bibliothèque de portugais, lors du pot offert pour son départ, circa 1979. Antônio a aussi une grande réputation de bibliophile, il est d'ailleurs l'auteur d'un *Guia dos sebos*, guide des bouquinistes du pays, qui en est à sa cinquième édition. Sa bibliothèque personnelle passe pour une des plus complètes et des mieux fournies en matière de belles-lettres brésiliennes. J'apprends là qu'elle serait classée en ordre chronologique, ce qui ne me surprend qu'à moitié, car un tel classement correspond bien à l'esprit, ou à la commodité, d'un enseignant. Mais j'ignore s'il s'agit d'un ordre chronologique strict, basé par exemple sur les années de naissance des auteurs, ou juste d'une division par siècles, ou encore de quelque autre arrangement.

A quelques jours de là, je prends connaissance de l'article «Biblioteca gomezdaviliana : las fuentes bibliográficas del pensamiento de Nicolás Gómez Dávila», que Michaël Rabier vient de faire paraître dans la *Revista Interamericana de Bibliotecología* (volume 36, n° 3). L'auteur y démêle savamment les différentes écoles politiques ou philosophiques qui ont pu influencer la pensée de Gómez Dávila, en se basant sur les données fournies par l'inventaire de la bibliothèque du maître (voir dans ce journal au 20 novembre 2013). Comme il est rarissime que l'on me cite où que ce soit, je suis flatté de me voir mentionné dans cette étude, en particulier quand on s'y réfère à l'index onomastique des écrits de Dávila, qui est un de mes jouets préférés.

Jeudi 16 janvier 2014. Ma maison à la Croix-Comtesse est située dans une rue qui n'avait pas de nom lorsque j'ai connu le village, au début des années 60. Je suppose qu'elle a été baptisée à l'époque où je n'y allais plus, c'est à dire pendant les années 90. Quand j'y suis revenu, en 99, elle était devenue la rue de l'Amitié, appellation sympathique mais assez mystérieuse, et qui souvent intrigue les correspondants à qui j'indique mon adresse. Personnellement je ne suis pas mécontent que ma rue porte un nom de sentiment, même s'il m'agace un peu que ce soit, fatalement, un bon sentiment (je m'amuse à imaginer un boulevard de la Haine, une avenue du Mépris). Et je suis très satisfait qu'elle ait échappé aux insupportables noms de généraux, de martyrs du bon côté, ou d'anciens maires. Mais enfin, dans un bled qui ne compte que cinq ou six voies, aux noms ruraux comme la rue des Petits Prés ou la rue des Chaumes, l'Amitié surprend. Si la question m'intéressait plus que ça, j'irais me renseigner à la mairie, où l'on doit bien savoir. Faute d'en avoir le courage, je me contente d'imaginer que ma rue tire son nom du fait que la société des fêtes du village, qui jadis possédait là une salle, et aujourd'hui encore un dépôt de bancs et de tables, s'appelle «l'Amitié villageoise». Cette hypothèse me paraît convenir pour expliquer un ononyme que j'ai longtemps cru rarissime, voire exceptionnel, car je n'en connaissais aucun autre exemple, jusqu'à ce que naguère je découvre dans Wikipédia l'existence d'un article consacré au sujet, où l'on recense la trentaine de localités comportant une rue de l'Amitié, en France, en Belgique, et même au Canada (la plupart au Québec, mais aussi jusqu'aux extrémités du Nouveau-Brunswick!).

Lundi 20 janvier 2014. Lettre documentaire n° 494.

DICTIONNAIRE PLURILINGUE DES MONOTYPES (mots d'une seule lettre).

(Anglais, espagnol, français, latin, portugais)

- A. En anglais, article indéfini («un») devant les mots commençant par une consonne.
- A. En anglais, la note de musique «la».
- A. En espagnol, préposition équivalant plus ou moins au français «à».
- A. En français, troisième personne du présent de l'indicatif du verbe avoir.
- À. En français, préposition marquant entre autres la position, la direction, etc.
- A. En latin, interjection («ah!»).
- A. En portugais, article défini féminin singulier («la»), pronom personnel complément féminin («la»), pronom démonstratif féminin singulier («celle») et préposition («à»).
- À. En portugais, contraction de la préposition «a» et de l'article féminin «a» («à la»).
- B. En anglais, la note de musique «si».
- C. En anglais, la note de musique «do».
- C'. En français, abréviation du pronom relatif «ce» devant «en» ou devant des formes du verbe «être».
- C. En latin, représentation du nombre «centum» («cent»).
- D. En anglais, la note de musique «ré».
- D'. En français, abréviation de la préposition «de» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- D. En latin, représentation du nombre «quingenti» («cinq cents»).
- E. En anglais, la note de musique «mi».
- E. En espagnol, conjonction remplaçant «y» («et») devant les mots commençant par i ou hi.
- E. En latin, forme abrégée de la préposition «ex».
- E. En portugais, conjonction («et»).
- É. En portugais, troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe «ser» («est»).
- F. En anglais, la note de musique «fa».
- G. En anglais, la note de musique «sol».
- I. En anglais, pronom personnel sujet de la première personne du singulier («je»).
- I. En latin, représentation du chiffre «unus» («un»).
- J'. En français, abréviation du pronom personnel sujet de la première personne du singulier, devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- L'. En français, abréviation de l'article défini «le», «la», ou du pronom personnel objet «le», «la» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- L. En latin, représentation du nombre «quingenta» («cinquante»).
- M'. En français, abréviation du pronom personnel objet à la première personne du singulier «me» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- M. En latin, représentation du nombre «mille».
- N'. En anglais, abréviation occasionnelle de la conjonction «and» («et»).
- N'. En français, abréviation de l'adverbe de négation «ne» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- O. En anglais, exclamation littéraire.
- O'. En anglais, abréviation occasionnelle de la préposition «of» («de»).
- O. En espagnol, conjonction («ou»).
- Ô. En français, interjection littéraire.
- O. En latin, interjection («oh!»).
- O. En portugais, article défini masculin singulier («le») et pronom complément masculin singulier («le»).
- S'. En français, abréviation du pronom personnel réfléchi de la troisième personne du singulier et du pluriel «se» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.
- T'. En français, abréviation du pronom personnel complément de la deuxième personne du singulier «te» devant les mots commençant par une voyelle ou un h muet.

U. En espagnol, conjonction remplaçant «o» devant les mots commençant par o ou ho.

V. En latin, représentation du chiffre «quinque» («cinq»).

X. En latin, représentation du nombre «decem» («dix»).

Y. En espagnol, conjonction («et»).

Y. En français, pronom et adverbe indiquant entre autres la position ou la direction.

Mardi 21 janvier 2014. Récemment je me suis donné la peine, comme je devais le faire depuis longtemps, d'inspecter la collection de fichiers entreposés dans mon ordi, et ainsi de passer en revue les projets laissés en plan, ceux que je pouvais conclure, ceux auxquels je veux encore songer, et ceux auxquels il vaut mieux renoncer.

J'ai travaillé ce week-end à deux collections de données, destinées à former deux *Lettres documentaires*.

L'une d'elles est le *Dictionnaire plurilingue des monotypes* (mots d'une seule lettre) dont j'avais l'idée depuis longtemps, et que j'ai mis en ligne hier (Ld 494). C'est un dictionnaire de très petite taille, qui doit tenir sur deux pages. Il réunit les monotypes de cinq langues (anglais, espagnol, français, latin, portugais). Peut-être en préparerai-je un jour une édition augmentée d'une ou deux autres langues, mais cela ne me semble pas nécessaire. C'est un instrument à peu près inutile, sinon à fournir un objet de contemplation. Aussi je le considère comme une sorte de poème-liste.

L'autre est un *Lexique comparé des noms des arbres* (et parfois de leurs fruits) dans les parlers de Gascogne et de Charente. Je l'avais mis en chantier il y a un an ou deux, oublié depuis, je l'ai complété pour qu'il soit assez consistant, mais il est encore inachevé. Je le publie aujourd'hui comme ma *Lettre documentaire* 495, en l'état pour l'instant, mais perfectible ultérieurement. Un point de méthode me faisait hésiter, j'ai finalement résolu de reproduire les noms tels que je les trouvais dans les dictionnaires, ou à peu près, sans essayer d'unifier les principes de transcription, qui varient d'un ouvrage à l'autre. Cet objet n'est pas très utile non plus, mais il pourra au moins servir à alimenter la conversation, quand on vient à discuter d'arbres, au fin fond des campagnes ou ailleurs.

Lettre documentaire 495.

LEXIQUE COMPARÉ DES NOMS D'ARBRES (et de certains fruits) en Gascogne et en Saintonge

Nom français : nom gascon (fruit) / nom saintongeais (fruit).

Ajonc : touya, toya / ajin, ajhallun, agrole.

Alisier : ... / aligher.

Amandier : ... (amelia, metla) / amandaè.

Aubépine : ... / aubépin, abopin, ébopin, épine blanche.

Aulne : bern, vergne / vargne, vergne.

Bouleau : bedouth, bedoth /, bétou, boul.

Buis : bouch, boich / bouis, bouès, ousane.

Charme : carpe / charmille, charpre.

Châtaignier : castaneu, castanher (castanha) / chategnaè.

Chêne : casse, cassou / chagne (ayand).

Chêne vert : ... / yeuse, yuse.

Cognassier : codonher (coudougna) / coudinier, cadougnaè.

Cormier : ... / cormaè, cormenaè, cromorau, poirasse?

Cornouiller : hust-du (= bois dur) / crignolaè, fuselaè.

Cornouiller : sangui / boes-sanguin, boes-pudaes.

Erable : aserou / (é)rablle.

Erable de Montpellier : ... / agher, ajhar.

Figuier : higuè(r) (higa) / ficaè, fijhaè.

Fragon : ... / frégon, fragounette.

Frêne : arrèchou, frèche, hereicho / fragne.

Genêt : gnèsto, yesta, gesta / brande, jhui, balai, pene, pane.

Genévrier : gebrer (genièvre : gnèbre) / genevrai.

Hêtre : hau, hai, fau / fou, fayant.

Houx : agreu / cous, coussat.

If : tach, tèch / ...
 Laurier : lau, laurè(r) / lauraè, olaè.
 Marronnier : marronièr (marron) / marounier.
 Mûrier : mourè, amorèr / mouraè.
 Néflier : mesplèr (mèspla) / mélier, maelaè (mèle).
 Noisetier : aulan (averà) / nousiller (nousille).
 Noyer : nouguè, noguèr / nougher (cala).
 Orme : aume, oume, oma / ome, oume, oumia.
 Osier : bimi, vimoèr / oisi, ésiou, bime, vime.
 Pêcher : persequèr (persec, perchec, presca) / peursetier.
 Peuplier : bioule / popion, poupe.
 Peuplier blanc : pibol, pibou / pibe, pible.
 Pin : pi, pin / pinier.
 Poirier : perè(r) (pera) / poeraè.
 Pommier : poumè, pomèr (poma) / poumier.
 Prunellier : espin nègre / épine nère.
 Prunier : pru(n)è(r) (pru(n)a) / prounaè.
 Ronce : arroumets, (ar)romec / éronde, érinde, érunce.
 Sapin : abet, avet / sapin.
 Saule : saliga, saus / sauze.
 Sorbier : sorb, so(u)rbè(r) / sorbaï.
 Sureau : sabuc, sahuc / sujhe, suc, sell, seù.
 Tilleul : tilh, telh / tileuil, tileuillé, tillèl, tell, tellou.
 Troène : hust-biu (= bois vif), verdet / duret, trougne, vara, troulle.
 Vigne : bit, bigna, vinhà / veugne, vegne (raisinâ).
 (PS. Lucien Suel me signale que le sureau se nomme Sayu en picard).

Jeudi 23 janvier 2014. Le chapitre XI du livre d'Esaië est typique de la croyance incroyable qu'un beau jour, les tueurs et leurs proies vivront en bonne entente.

Vendredi 24 janvier 2014. L'année dernière j'ai fait l'expérience littéraire et commerciale, de m'abonner au Journal en ligne de Renaud Camus. J'avais pris cette décision par curiosité envers l'auteur, ainsi qu'envers le procédé nouveau pour moi. A cet égard j'étais encouragé par la possibilité indiquée sur le site de l'écrivain, de régler avec un simple chèque envoyé par la poste, disposition favorable pour quelqu'un comme moi qui ne vis toujours pas à l'ère des cartes de paiement. La transaction consiste à acquérir le droit de consulter en ligne, au rythme où on le souhaite, et le temps qu'on veut, les entrées du journal. On conserve ensuite un droit de lecture de l'ensemble des entrées de la période pour laquelle on a souscrit, y compris une fois qu'elle est écoulée.

Cette forme de librairie m'a laissé des sentiments mélangés. D'un côté, c'est un procédé intéressant, la mise en route de l'abonnement n'a pas tardé, le système de consultation des entrées est bien conçu, et le diariste, qui doit s'y sentir obligé, fournit assidûment une livraison quotidienne : il n'y a pas tromperie sur la marchandise. Parmi les aspects moins satisfaisants, il y a tout d'abord que cet usage se résume en quelque sorte à lire un blog payant : certes, un blog très régulier, copieux et bien écrit, mais enfin il en existe aussi beaucoup de gratuits, dont on ne tire pas moins de joie. Il y a ensuite que l'on paye de la sorte, pour une année de lecture, grosso modo le prix d'un livre, mais pour en fin de compte ne pas posséder ce livre, qui paraîtra l'année d'après et sera bien sûr vendu séparément. On paye ainsi pour avoir le loisir de suivre au jour le jour les propos de l'auteur, et l'on ne possède en définitive que ce droit de consultation certes bien organisé mais pas non plus très pratique, n'offrant sûrement pas la commodité de feuilletage d'un livre normal, et pas même celle d'une forme numérique comme le pdf. En outre j'ai constaté à l'usage, que le droit d'accès à ce journal n'est pas un privilège aussi exclusif que l'abonnement payant pourrait faire croire : en effet il ne se passe pratiquement pas quinze jours sans que Camus, impatient de faire connaître ses préoccupations à un public plus vaste que celui de ses souscripteurs, ne rende telle ou telle entrée consultable gratis (le comble

fut atteint en été, quand le journal a été placé en accès libre durant tout un mois, du 14 juillet au 15 août). Enfin l'obligation que s'impose l'auteur, d'écrire chaque jour une ou deux nouvelles pages dans son journal, si elle est une honnête garantie que le lecteur en ait en quelque sorte «pour son argent», est aussi cause que l'inspiration y est plus ou moins au rendez-vous selon les jours.

Au moment d'écrire quelques mots pour rendre compte, comme je le fais d'à peu près toutes mes lectures, de cet ouvrage «immatériel» mais énorme (la version papier tient paraît-il près de sept cents pages), n'ayant pas le courage, ni d'ailleurs le loisir, de le reparcourir en rouvrant l'une après l'autre chacune des 365 entrées du calendrier, je me contenterai pour l'instant d'en évoquer deux paragraphes, qui m'ont laissé un souvenir excellent et un moins bon.

La note la plus charmante que j'aie retenue de ce journal est aussi une des moins savantes (car beaucoup d'autres le sont très). C'est une simple remarque, le 1er février, concernant un vieux chien, qui fait exceptionnellement l'effort de monter à certain étage pour y passer l'après-midi en compagnie de son maître, l'auteur, lequel en est bien aise, tout en s'avouant incertain que l'animal ait été attiré par sa personne ou par le tapis. On mesure la grâce mystérieuse de cette anecdote quand elle se répète presque à l'identique, à une date ultérieure (que je n'ai pas notée) mais sans produire le même effet.

Le 2 juillet, Camus écoute à la radio Yves Bonnefoy, qui «n'a pas l'air d'aimer beaucoup plus que (lui) le récit de rêve», et réaffirme un peu plus bas son «peu de goût pour le rêve et le récit de rêve». C'est un dégoût que je ne partage pas. Au contraire j'aime bien les récits de rêve, mais peu importe, je suis un grand partisan du droit de ne pas aimer (moi, par exemple, ce sont les poèmes d'Yves Bonnefoy, que j'ai du mal à blairer). Ce qui me déçoit dans ce cas n'est pas de constater mon désaccord de goût avec l'auteur que je lis (la belle affaire), c'est que celui-ci éprouve le besoin de s'appuyer sur un argument, et que cet argument soit aussi faible. En effet Camus, via Bonnefoy (ou Bonnefoy via Camus) «reproche très justement» au récit de rêve «d'être toujours une reconstruction très approximative et surtout réductrice du rêve lui-même». Ah bon. Mais à ce compte-là, faut-il ne pas aimer le récit de voyage, sous prétexte que c'est fatalement une «reconstruction très approximative et réductrice» du voyage lui-même, ou le journal intime, qui n'est jamais qu'une «reconstruction très approximative et réductrice» de la vie réelle, etc? Non, allons.

C'est un des plaisirs que l'on peut chercher à lire les journaux d'écrivains, quels qu'ils soient : se frotter (en tout bien, tout honneur) à la personnalité de l'auteur, à ses goûts et à ses opinions, approuver une page, râler à la suivante...

Lundi 27 janvier 2014. Cucurucucaracha.

Mardi 28 janvier 2014. J'envisage de temps en temps, mais depuis des années, de réunir une anthologie de citations désapprouvant les grands rassemblements, et faisant au contraire l'éloge du petit nombre, voire de la solitude. Par manque de chance ou par flemme, je ne suis toujours pas arrivé à en collecter un ensemble satisfaisant. Je ne sais pas si j'y parviendrai un jour, mais je pense que je choisirai comme titre «Attention, troupeau!».

Mercredi 29 janvier 2014. Si la circoncision n'est pas une mutilation sexuelle, c'est que les mutilations sexuelles n'existent pas.

Jeudi 30 janvier 2014. Je ne comprends pas bien comment des dictionnaires sérieux, en tout cas réputés, tels le *Robert* ou le *Trésor de la Langue Française*, peuvent définir le Boa comme un «gros serpent carnassier des zones tropicales», pour le premier, et pour le second, mieux encore, comme un «serpent non venimeux d'Amérique méridionale», tout en affirmant froidement et sans commentaire que le mot est emprunté au latin, et que sa

première occurrence en français se trouverait dans un texte datant de 1372. J'imagine que dans l'Antiquité, et même encore au XIV^e siècle, on ne devait avoir qu'une connaissance assez vague des serpents tropicaux, en particulier des espèces sud-américaines. L'histoire de l'adoption de ce mot du latin en français mériterait donc une explication, qui manque dans ces ouvrages, et que je désespère d'obtenir un jour. Le *Dictionnaire illustré Latin-Français* de Félix Gaffiot signale bien une sorte de serpent nommée *Boa*, ou *Bova* (à prononcer bowa), mot qui apparaîtrait au moins chez trois auteurs, à savoir Varron, Paul Diacre, et naturellement Pline l'Ancien. Mais hélas, malgré de pénibles efforts, je ne suis pas parvenu à vérifier ces citations (pour Pline, Gaffiot indique «8, 37», et un autre lexicographe «23-79», arrangez-vous avec ça). J'ai pu toutefois retrouver sur le net le document de 1372 (mais seulement dans une édition de 1522), *Le propriétaire des choses*, d'un certain Jean Corbichon, selon qui *Boa* serait le nom d'un serpent d'Italie «moult grant», et qui «suit les boeufz et les vaches». Selon Robert, le *boa* latin serait un «serpent d'eau», ce que Gaffiot ne précise pas. Pour ma part, je m'étais interrogé sur ces reptiles à l'époque où j'étudiais les noms des animaux du Brésil. On désigne en zoologie, sous l'appellation générale de Boas, la famille des serpents constricteurs du Nouveau Monde, équivalant plus ou moins aux Pythons de l'Ancien. Un temps, je m'étais demandé s'il pouvait y avoir un rapport entre ce vocable et le nom commun des serpents dans la langue tupi, *mboi*. L'espèce-type, le *Boa constrictor*, est nommée en portugais brésilien d'aujourd'hui *jibóia* (du tupi *yboi*), et la plus grande espèce, l'Anaconda (*Eunectes murinus*), qui est d'ailleurs une espèce aquatique, est nommée en tupi tantôt *sucuri*, tantôt *boiaçu*, c'est à dire «serpent grand». Mais je n'ai jamais trouvé le moindre indice pour étayer ce rapprochement tentant. Et les dictionnaires brésiliens d'Aurélio et de Houaiss, en qui j'ai toute confiance, renvoient eux-mêmes au latin. Alors...

(PS. Roger Berthet m'a retrouvé le texte de Pline et précise que le *Bova* était nommé ainsi car il était supposé sucer le sang des bovins).

Dimanche 2 février 2014. Un plaisantin jadis avait sorti cette vanne, qu'«il vaut mieux l'avoir blanche et droite que Black et Decker». La maxime insolite voulait amuser par son absurdité, je crois, et non proclamer sérieusement l'avantage d'être blanc. Tout au contraire la chanson de Claude Nougaro intitulée «*Armstrong*» (1967) a beau se terminer sur une déclaration d'égalité («Noir et blanc sont ressemblants / Comme deux gouttes d'eau»), elle affirme sans humour l'avantage d'être noir, ou du moins le désavantage d'être blanc : «*Armstrong* je ne suis pas noir ... Quel manque de pot ... Je suis blanc de peau» etc. Cette pleurnicherie est inégalitaire.

Lundi 3 février 2014. Haïku morose : Illusions perdues / Recherche du temps perdu / Tout doit disparaître.

Mardi 4 février 2014. J'ai cru comprendre que le site Twitter, dans un excès de zèle, a envoyé hier, sans mon accord, un mail proposant à toutes les personnes dont l'adresse se trouvait dans ma messagerie, de me suivre sur ce réseau, y compris des gens à qui il ne me serait jamais venu à l'idée de faire une telle demande (entreprises, collègues, etc). Je remercie naturellement les quelques amis qui, à cette occasion, m'y ont en effet rejoint, mais je tiens aussi à préciser, à tous ceux qui ont pu trouver la démarche inconvenante, que je n'y suis pour rien, et que je suis le premier embarrassé par la sollicitude intempestive de Twitter. Ce n'est pas bien grave, mais je tenais à faire cette mise au point.

Mercredi 5 février 2014. J'apprends tardivement qu'un de mes musiciens préférés, le pianiste californien Harold Budd, a sorti en 2011 un disque intitulé *Bordeaux*, en collaboration avec le guitariste écossais Robin Guthrie. Il paraît que le titre vient du fait que l'album a été enregistré dans un studio situé aux environs de ladite ville. Je ressens un petit pincement à l'idée que cette lointaine idole s'est trouvée quelque temps à

proximité, mais à mon insu. Tant pis. Les quelques morceaux que j'ai pu écouter en ligne ne me plaisent pas comme jadis les chefs d'oeuvre de *The pearl* ou de *The room*. L'un d'eux porte un titre qui m'intrigue : «Southern shore». Il ne doit pas s'agir de Bordeaux même (en tout cas du centre, que le fleuve traverse grosso modo du sud au nord, et où il n'y a de rive qu'est et ouest) mais de quelque rivage plus lointain...

Jeudi 6 février 2014. Un homme de mon âge, et qui gagne assez mal sa vie, mais qui n'a pas vraiment travaillé avant trente-six ans, lit sans surprise, chez l'un des auteurs cités l'an dernier, qu'«une jeunesse oiseuse produit une vieillesse nécessiteuse». C'est bien le cas. Mes gages de commis dans l'administration (où je ne sers, il est vrai, que quatre jours par semaine) n'atteignent pas même le seuil de pauvreté, de sorte que je dois encore trafiquer pendant mes heures de loisir, pour trouver un peu d'aisance. Ainsi donc, moi qui suis partisan des fourmis, je n'ai guère fait mieux qu'une pauvre cigale. Et quand je lis encore, chez un autre cité, que «chacun trouve dans la vie la place qui lui revient», cela finit de m'accabler.

Vendredi 7 février 2014. Je n'aime pas me coucher dans l'herbe, ou seulement m'y asseoir.

Samedi 8 février 2014. Récemment j'ai lu d'un trait le curieux ouvrage de Jean Cau, *Une passion pour Che Guevara*, écrit en 1978 et paru l'année suivante, c'est-à-dire onze-douze ans après la mort du martyr. Dans ce titre le mot passion est à prendre dans son double sens amoureux et religieux. D'une part, en effet, le livre est une sorte de monologue halluciné, où Cau s'adresse au Che, avouant ne pas partager ses croyances politiques, mais se déclarant «fasciné», c'est à dire séduit, par «le style d'une vie», ou tout simplement par le physique du personnage, qui était en effet bel homme («... tu passes et ton allure me saisit...»). D'autre part, Cau voit dans Guevara un nouveau Christ (n'est-il pas devenu une idole?) et observe des points de comparaison : «tu ressembles étrangement à l'autre», la mort du Che est une sorte de sacrifice, son arrestation un chemin de croix, il n'y manque pas les deux autres guérilleros, qui figurent les deux larrons de la Crucifixion, etc. L'auteur en fait quelquefois un peu trop, à mon goût, mais son livre est plein de belles tournures, de belles images, de réflexions mordantes. Il semble écrit sans ordre, au gré de la pensée vagabonde. Le propos n'est pas essentiellement documentaire, mais l'est secondairement, car Cau examine en détail certains aspects de la vie, de la mort, et des écrits du révolutionnaire. En cherchant à me renseigner parallèlement à cette lecture, je suis tombé sur l'excellent article de F Lennox Campello, «*The Cuban Communist Party's anti-Castro activities*», qui présente une analyse nuancée de l'évolution sociale et idéologique du roi socialiste de Cuba, de ses rapports difficiles avec l'orthodoxie communiste, et de la personnalité atypique du dictateur évincé, Fulgencio Batista, métis et plébéien, qui lui-même fut un temps allié de l'ancien parti communiste cubain. On trouve dans ces pages tout le genre de vérités bizarres que l'on chercherait en vain dans le «Que Sais-Je?» sur Cuba («Le point des connaissances actuelles»!, n° 1395) qui a présenté constamment, depuis sa première édition en 1970 jusqu'à sa dernière mise à jour en 2007, un parfait catéchisme castriste, propre à l'édification des vaillants étudiants de la République soviétique du Frankistan.

Dimanche 9 février 2014. Dans la revue *Technikart* de ce mois-ci (n° 179) se trouve pages 22-23 ma traduction d'un texte de Crad Kilodney, "Pourquoi j'aime le tabac", (que j'avais publiée en octobre 2008 dans ma *Lettre documentaire* 434).

Mercredi 12 février 2014. Fou curieux.

Jeudi 13 février 2014. Isolitude.

Vendredi 14 février 2014. J'ai présenté hier matin, devant quelques collègues, un exposé où je transmettais ce que j'ai pu apprendre des trois principaux sites consacrés à ce que Wikipédia appelle le «catalogage social» («social cataloging»), et que pour ma part je désignais comme des «réseaux sociaux de lecteurs», à savoir LibraryThing (créé en 2005 à Portland dans le Maine), Goodreads (créé en 2006 à San Francisco) et Babelio (créé en 2007 quelque part en France). Je reprends dans la présente note une partie des éléments de l'exposé, et j'en introduis quelques autres. Ces sites ont en commun de permettre la constitution de listes de livres, les deux grands modèles étant la liste des livres que l'on possède réellement chez soi, autrement dit le catalogue de la bibliothèque personnelle, et la liste des livres que l'on a lus, mais que l'on ne possède pas forcément (et toute autre sorte de listes sont possibles : livres que l'on aimerait lire, que l'on a prêtés, etc). Le traitement minimal de chaque livre consiste à le noter sur une échelle de 1 à 5 étoiles (correspondant à très mauvais, mauvais, moyen, bon, excellent, ce qui se traduit chez Goodreads par *did not like it, it was ok, liked it, really liked it, et it was amazing*). On peut en outre, si on le souhaite, critiquer le livre (en quelques mots ou plus longuement), en donner des citations, entrer en contact avec des personnes aux goûts similaires, participer à des groupes de discussion, jouer à des quiz ou en créer, ou lire toutes sortes de documents littéraires mis à disposition (statistiques, interviews d'écrivains, etc). Ces sites concurrents se ressemblent beaucoup, mais se distinguent sur quelques points. LibraryThing appartient en majorité à Abebooks et Goodreads à Amazon (mais il est vrai qu'Abebooks a lui-même été racheté par Amazon). LibraryThing me paraît plus orienté vers l'idée de la liste des livres figurants réellement dans la bibliothèque personnelle (d'où le slogan «What's on your shelf» et l'accent mis sur la possibilité d'échanger des livres), et Goodreads («bonnes lectures») vers les livres lus. LibraryThing n'est gratuit que jusqu'à deux cents livres enregistrés, avec option payante au-delà, tandis que Goodreads et Babelio sont entièrement gratuits. LibraryThing est disponible dans plusieurs langues, Goodreads en anglais seulement et Babelio en français (mais il ne s'agit là que des langues de présentation des sites, ce qui n'empêche pas que l'on fasse figurer des livres écrits ou que l'on commente dans d'autres langues). Il est à noter que dans Wikipédia, LibraryThing dispose actuellement d'un article principal en anglais traduit dans onze langues dont le français, Goodreads d'un article traduit en quatorze langues mais pas en français, et Babelio d'un article en français sans traduction dans aucune autre langue pour l'instant. Il y a aussi des différences de gabarit, LibraryThing comptant l'année dernière plus d'un million et demi de membres, Goodreads plus de 20 millions, Babelio cent mille seulement. Enfin Babelio me semble présenter (ce qui m'attire moins) une tonalité plus ludique et juvénile, en mettant l'accent sur la bande dessinée, sur les insignes attribués aux contributeurs méritants, etc. Pour ma part je me suis inscrit chez Goodreads et Babelio, moins pour y chercher du divertissement, ayant déjà fort à faire par ailleurs, que pour y reporter certaines de mes notes de lecture, comme j'en ai déjà parlé (le 30 XI 2012).

Lundi 17 février 2014. Le vice de nombreux scénarios est qu'une bonne intrigue de départ tourne au grand guignol, parce que l'inspiration s'est perdue en chemin.

Mardi 18 février 2014. Je n'aime pas beaucoup la manie de certains écrivains (je ne citerai pas de noms) qui mettent à tout bout de champ des mots en italiques, comme pour dire fais bien attention, lecteur simplet, au sens précis, ou possible, etc, de ce terme si bien choisi...

Mercredi 19 février 2014. Je me suis diverti à feuilleter l'ouvrage d'un certain Mark Barrett, *The art of bartending, a complete guide for professionals and enthusiasts* (New York : Berkley Books, 1997). Ce manuel du barman comprend de nombreuses recettes de cocktails, lesquels ne sont pas, si j'ose dire, ma tasse de thé, mais aussi toute sorte d'informations

utiles, notamment quant aux différentes sortes de vins, de bières, de liqueurs et d'alcools. Intransigeant comme tous les esthètes, l'auteur considère que boire le cognac mélangé à autre chose est un crime qui devrait être puni de mort.

Jeudi 20 février 2014. J'aime bien la façon dont l'OCLC (Online Computer Library Center) a su conserver son sigle, signifiant d'abord Ohio College Library Center.

Jeudi 27 février 2014. En examinant une carte de la Terre de Feu, je remarque dans la partie chilienne de l'île le nom surprenant de la Baie Inutile (Bahía Inútil).

Mardi 4 mars 2014. En feuilletant des notes, ce week-end, j'ai remarqué la parenté de ces deux réflexions, de Renard et de Jünger, considérant l'écriture comme une pêche et la phrase comme un poisson. Du premier, le 22 janvier 1893 : «Quand il a fait une belle phrase, c'est un pêcheur qui vient de prendre un poisson.» Du second, le 25 juin 1940 : «Une pensée qui nous échappe ressemble au poisson qui se dégage de l'hameçon.»

Mercredi 5 mars 2014. Je n'aime pas laisser les capsules-congés sur les bouteilles en verre que je porte à recycler.

Dimanche 9 mars 2014. Hier après-midi, profitant du beau temps, j'ai fait avec mon aide de camp un bon safari de vitraux, cela faisait longtemps... Nous visions cette fois l'agglomération d'Arcachon, où nous avons pu visiter cinq bâtiments. Il n'y avait à peu près rien à voir à la chapelle du Saint-Esprit, au Pyla, et celle de Saint-Louis, aux Abatilles, ne présentait que des vitraux abstraits, dont je ne suis pas friand, encore que ceux-ci fussent assez galants dans leur genre, mais les trois autres lieux réservaient des surprises. Dans l'ancienne chapelle anglicane de Saint-Thomas, devenue temple protestant, la rareté de vitraux légendés en anglais : THIS DO IN REMEMBRANCE OF ME... I AM THE RESURRECTION AND THE LIFE... A Notre-Dame des Passes, des vitraux sans grand intérêt mais le bâtiment lui-même, datant des années 1860, fait plaisir à voir, bien conçu, bien entretenu et bien situé, haut perché, offrant depuis le seuil une remarquable perspective sur le Bassin. Enfin à Saint-Ferdinand, la friandise graphique de deux représentations qui m'enchantent, le sermon de saint François aux oiseaux et celui de saint Antoine aux poissons. Ces deux, j'aimerais beaucoup les avoir en photo.

Lundi 10 mars 2014. Hier matin j'ai rêvé que Gomez Davila aurait dit, bizarrement en anglais, «We need to live in islands» (Il nous faut vivre dans des îles).

Mercredi 12 mars 2014. Un nouveau livre de Lucien Suel, *Je suis debout*, venant de sortir à La Table Ronde, rassemble des poésies parues ces vingt dernières années dans divers périodiques et recueils, ainsi que quelques inédits. On y trouve un grand choix de formes, allant des plus lâches, comme la prose poétique, aux plus soutenues, comme le sonnet, avec sans doute aussi des recettes dont le secret m'échappe, des aphorismes extravagants, des pas si absurdes que ça, et de menues formettes que je prise toujours, comme le haïku 5-7-5 ou l'alexandrin isolé. J'y retrouve l'excellent «Léon et Lucien» («Je suis mort et je pue. Cher Léon, c'est Lucien / J'arrive de très loin, je veux un peu de vin») qui m'avait tellement plu, à l'époque, que je l'avais impatiemment republié dans une *Lettre documentaire* (313) contrevenant à ma règle de l'inédit, alors qu'il avait déjà paru ailleurs et plutôt deux fois qu'une. J'aime beaucoup les sonnets, celui à Bukowski («Hé! Monsieur Bukowski, écris-moi un poème! ... - Oh, Suel, tu es un vieux dégueulasse toi-même!») et ceux formés par accumulation d'éléments sur un thème (noms de monnaies, noms de gares, ingrédients de soupe), les pièces pyramidales sur les terrils, les «Haikus de l'été», l'«Ambulant panthéon» (hommage en huit vers à huit poètes et

mystiques nomades), les parodies de Rimbaud («Qu'on sonne», «L'Eternit»)... Ce "Je suis debout" / le dernier recueil de Suel / ne me déplaît pas.

Jeudi 13 mars 2014. Ecrire un haïku / ne se fait pas par hasard : il faut le vouloir.

Dimanche 16 mars 2014. Les nouvelles qui rassurent dans le journal (suite), comme avant-hier dans *Sud-Ouest* (page 16) : des voleurs roumains jugés à Bordeaux avaient «été déjà condamnés par les tribunaux à Angoulême, Strasbourg, Tours, Metz...» à des peines visiblement pas très dissuasives.

Vendredi 21 mars 2014. Je serais pour la déportation massive des intermittents du spectacle. En Antarctique, si possible.

Samedi 22 mars 2014. L'autre soir je cherchais sur le net des musiques de nègres, qui me rappelaient les joies d'antan. J'avais le souvenir de bribes, de refrains, dont j'avais de tout temps ignoré les interprètes. *Vive la vida, mira que se va y no vuelve ... Guantanamo, aqui va mi son ... Hoy te dedico mis mejores pregones ... Cuarenta que son uno ...* Je visitais mentalement les Caraïbes : Puerto Rico, Cuba, Jamaïque, Haïti... Finalement la meilleure retrouvaille fut peut-être le *Con zapatos* des improbables Vikings de la Guadeloupe.

Mardi 25 mars 2014. Dernièrement j'ai consacré une bonne part de mon temps libre à perfectionner l'index de mon *Journal documentaire*. L'index dont je disposais jusqu'alors ne couvrait que la période 2002-2007, il s'étend maintenant depuis mes premiers carnets de la fin des années 80, jusqu'à 2013 inclus. J'avais depuis longtemps besoin, en tout cas envie, d'un tel instrument, je suis satisfait de m'être enfin acquitté de cette corvée. Cet index ne présente pas la commodité d'un index habituel placé en fin d'ouvrage : il forme un fichier séparé du texte, lui-même formé de différents fichiers, par années ou périodes. Et en l'absence d'une édition canonique, il ne renvoie pas à de simples numéros de page mais à des dates. Il rend cependant un service précis, et j'espère assez fiable. C'est à la fois un index des noms de personnes, de lieux, et de choses ou de notions. Les noms de personnes en général sont entrés au patronyme, suivi de l'initiale du prénom. A l'inverse la plupart des proches, désignés par leur seul prénom dans le texte, sont entrés dans l'index au prénom suivi du patronyme. Je me suis amusé ici et là à rendre explicite l'identité de certaines personnes, qui ne sont évoquées dans le journal que par des allusions voilées. Par exemple... Non, je ne vais pas citer d'exemple. Pour ce qui est des choses et des notions, j'ai résolu comme je pouvais la question de savoir lesquelles faire apparaître ou pas dans cet index. Je me suis aperçu que j'avais tendance à formuler certaines entrées au pluriel, et que cela pouvait créer un problème d'ordre pour les mots les plus brefs (ainsi Pic au singulier vient avant Picasso, mais au pluriel après, de même pour Vol ou Vols...). Pour éviter d'alourdir, je me suis contenté de relevés sélectifs sur certains sujets récurrents (par exemple pour Arbres, Bois, Cinéma, Courrier, Oiseaux, Vitraux etc). En revanche j'ai tâché d'être exhaustif sur certains de mes dadas (Alexandrins, Anagrammes, Michelin, Orion, les deux Ourses, etc). Ce travail d'indexation m'a permis de constater que certains sujets revenaient dans mes journaux plus souvent que je n'aurais cru (comme la Chanson, le Dessin ou la Peine de mort). Je regrette de ne pas avoir été plus complet sur des thèmes comme mes souvenirs d'Enfance, ou l'évocation de Mystères, mais enfin il se peut que j'y revienne, vu que je suis un de mes sujets d'étude favoris. L'entrée la plus chargée est celle du Rêve. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être là matière à former un petit volume sur le sujet, que je pourrais proposer à mon éditeur, si toutefois j'en avais un, mais ce n'est hélas pas le cas. Enfin je noterai qu'à l'occasion de ce travail, les recherches par voie informatique m'ont permis de repérer quelques jolies inclusions : ainsi trouve-t-on l'Ourse à la bourse, aux courses, et jusque dans yourself. Et je n'aurais jamais cherché RTL au coeur de Portland...

Mercredi 26 mars 2014. Je ne saurais dire si dans ma vie j'ai trouvé plus de stylos que je n'en ai perdu, ou bien l'inverse.

Jeudi 27 mars 2014. Le week-end dernier, j'ai passé quelques heures à essayer de raffermir mes idées sur la question embrouillée de savoir distinguer sans trop hésiter une demi-douzaine d'espèces d'arbustes de nos bois : le Cornouiller sanguin et le Cornouiller mâle, le Nerprun purgatif et la Bourdaine, la Viorne lantane et la Viorne obier. Parmi eux jusqu'à présent seuls le sanguin et la lantane me sont assez familiers pour que je les reconnaisse au premier coup d'oeil (il faut dire que ces deux, j'en ai acclimaté un spécimen de chaque dans mon jardin, depuis des années). J'ai fouillé dans mes guides à la recherche de critères, qui ne manquent pas. Toutes ces plantes ont des rameaux opposés, sauf ceux de la Bourdaine, qui sont alternes. Toutes ont des feuilles entières, sauf la Viorne obier, qui les a lobées. Toutes sont hermaphrodites, sauf le Nerprun, qui est dioïque, ce qui d'ailleurs ne se voit guère. Tous leurs fruits sont des drupes (j'apprends à cette occasion la distinction entre les deux types de fruits charnus simples : la drupe contenant un noyau, et la baie contenant des pépins) mais des drupes plus ou moins grosses ou menues, plus ou moins rondes ou oblongues, certaines rouges, certaines noires, d'autres encore passant du rouge au noir au fil de la saison. Je m'y perds un peu. Sur une feuille de papier, j'ai rassemblé en un tableau toutes les données que j'avais recueillies. Cela n'est pas mal, mais où la ranger? Où que ce soit, je ne l'aurai sûrement pas sous la main quand je serai sur le terrain. Et comment l'intituler? Je pensais à Mort-bois, par quoi je croyais que l'on désigne toutes les sortes de petits arbres dont les pros n'ont cure, car on n'en tire guère de bonnes bûches, mais en me renseignant je vois que ce n'est pas certain, et que le sens de l'expression varie d'une source à l'autre. Il y a comme ça des moments où rien ne paraît assuré.

Vendredi 28 mars 2014. On pourrait à première vue les juger contraires et pourtant, à regarder de plus près, que de points communs entre ces deux patriotes sincères, ces deux nationalistes en uniforme, ces deux rebelles providentiels, ces deux conquérants du pouvoir par le fusil, ces deux dictateurs à vie, ces deux ennemis du pluralisme, ces deux succédanés de rois, ces deux austères Galiciens, Franco et Castro, le généralissime et le leader maxime!

Samedi 29 mars 2014. La «baronne» Staffe, de son vrai nom Blanche Soyer, était baronne comme je suis évêque, mais elle avait bien mieux que moi le talent de séduire un vaste lectorat, et son best-seller *Usages du monde : Règles de savoir-vivre dans la société moderne*, paru en 1889, en était dix ans plus tard à la 131ème réédition, et a encore été repris en «Texto» de poche par Tallandier en 2007. J'ai parcouru sans beaucoup d'entrain cet ouvrage «moderne» en son temps et aujourd'hui trop démodé pour être utile, sur la plupart des questions abordées. Peu soucieux d'aller au bal, encore moins de me fiancer ou de me marier, je me fous un peu des protocoles, je donne indifféremment le bras droit ou le gauche à la dame qui veut mon bras, pourvu qu'elle soit propre, je monte et descends l'escalier sans me soucier d'être devant ou derrière elle, et je ne veux pas savoir quand il convient de me ganter ou de me déganter, mon bon sens et mon bon goût suffisent à de telles décisions. Sur certains points, comme sur le respect dû à un ennemi mort, ou le maintien décent dont on doit faire preuve dans toute enceinte religieuse, «fût-on athée», je suis bien d'accord avec la baronne, mais je n'avais pas besoin de ses conseils pour penser de même. J'apprécie le libéralisme dont elle sait faire preuve en admettant qu'il est possible de dire «hein?» «de la plus jolie façon», et que «les visites intimes se mesurent sur le plus ou moins de sympathie, d'amitié : elles échappent aux règles» (je crois entendre ici Davila estimant que «Entre amis seulement, il n'y a pas de rangs»). Je souris à ses remarques sur les importuns qui ont l'indélicatesse de vous rendre visite sans s'annoncer en compagnie de leurs enfants ou de leurs chiens, qui n'a connu ce

désagrément? J'aime assez les pages pleines de discernement qu'elle consacre aux devoirs des maîtres envers les serviteurs, ou au portrait du «véritable gentleman». Celui-ci, observe-t-elle, quand il songe à accorder son amitié, «ne se laisse jamais guider par l'engouement ou le caprice, il étudie (d'abord) celui vers qui la sympathie l'attire». Voilà un avis que l'on devrait plus souvent méditer, dans les réseaux sociaux ou ailleurs...

Dimanche 30 mars 2014. Celui qui fait de la mécanique est un mécanicien, celui qui fait de l'informatique est un informaticien, etc, et celui qui fait de la politique devrait être un politicien, mais l'expression péjorative «politique politicienne» a si bien pollué le mot, que beaucoup n'osent plus s'en servir et ne recourent plus qu'à la périphrase «homme politique», qui est lourdettes.

Samedi 5 avril 2014. Je me demande quand, quel gorille de la préhistoire a, pour la toute première fois, eu l'idée d'attacher les mains d'un prisonnier.

Dimanche 6 avril 2014. Brian Eno affirme avoir tenté plusieurs fois de tenir un journal personnel, sans jamais réussir à mener l'entreprise au-delà du 6 janvier, mais il y est enfin parvenu tout au long de l'année 1995. L'ouvrage, intitulé *A year with swollen appendices : Brian Eno's diary*, a paru dès l'année suivante, puis a été traduit en 1998 sous le titre *Une année aux appendices gonflés : Journal*. C'est un fort volume, de près de cinq cents pages, dans lequel le journal à proprement parler est suivi des «appendices» en question, une quarantaine d'essais sur différents sujets artistiques et culturels, écrits la même année. Ce livre m'a été offert voilà quelques mois par un ami qui le possédait et n'en faisait pas grand chose, et j'étais curieux de le lire parce que j'aime bien les journaux, et surtout parce que je suis fan du musicien Eno. A vrai dire je n'ai pas trouvé dans ces pages autant que j'en espérais, il s'est avéré que bien des aspects de la vie familiale, professionnelle ou mondaine de l'auteur ne m'intéressaient pas beaucoup. Mais j'évoquerai ici quelques uns des points qui ont retenu mon attention.

Il y a dans les premières pages, sous le titre «Les gens», une présentation par ordre alphabétique des personnages les plus récurrents, les proches de l'auteur, sa femme, ses deux petites filles (3 et 5 ans), une fille plus âgée née d'une première union, des artistes, principalement Bowie et des membres de U2, etc.

Eno fait un bel éloge d'un livre qu'il a lu en avion, livre dans lequel «on a envie de souligner chaque phrase afin d'y revenir et de la savourer de nouveau» (10 janvier). J'aime à la fois l'exagération du propos, et le choix du soulignement de phrase comme symbole du plaisir de lecture.

Oh, comme souvent il y a là pas mal de phrases que j'ai moi-même soulignées pour le plaisir de m'y reporter, mais dont je ne parlerai pas ici parce que je n'ai rien de spécial à en dire.

Bowie, qui ne m'avait jamais fait rire, m'amuse beaucoup par la révélation intempestive faite à Julian Schnabel (rapportée le 11 janvier) : comme le peintre lui déclare adorer la musique d'Eno, Bowie lui signale sans ménagement qu'Eno, lui, n'aime pas ses tableaux.

Il y a au 10 juin une liste courte mais intéressante de «Gens que je connais qui sont morts», et au 9 août une autre, répondant à une des «stratégies obliques» dont l'auteur est familier : «Fais la liste de tout ce que tu es». Cela commence donc par «Je suis» : «un mammifère, un père, un Européen, un hétérosexuel ...» Parmi la trentaine de réponses se glisse «un masturbateur», qui amuse. Cette liste est reproduite au dos de la couverture. Eno évoque de nouveau la manipulation le 24 septembre en la définissant comme le fait de «se raccrocher à la seule chose à quoi on puisse se fier».

Il prend des vacances au Cap-Ferret du 12 au 21 août et il y revient du 19 au 25 septembre. Il cite peu d'endroits précis mais on a quelques reflets de pinèdes et de grandes plages, quelques échos de taxis et de

restaurants. Ces pages raniment ma méditation rituelle sur les moments où mon trajet existentiel et celui d'une de mes icônes ont pu s'approcher, ou se croiser. J'y trouve aussi deux citations pour ma collection de phrases sur Bordeaux. Le 19 août Eno compare différents vins, et semble préférer les bourgognes aux bordeaux.

Il boit un peu de sa propre pisser, le 26 août. C'est le genre d'expérience qui ne me viendrait jamais à l'idée, je n'ai pas la joie du pipi.

Il évoque le 3 septembre la notion des «problèmes mineurs insolubles», qui me plaît. Il donne l'exemple d'une petite dette envers une étrangère, jamais réglée depuis douze ans, mais il y en a de toute sorte.

Il retranscrit le lendemain la réflexion la plus drôle du livre, un bon mot de sa fille. Elle affirme avoir compté jusqu'à un milliard. Eno lui répond qu'il ne la croit pas, qu'il faudrait trop de temps. Embarrassée, la petite explique : «En fait, je suis passée directement de 59 à un milliard».

Le 22 septembre il s'amuse à calculer son âge en jours (17.398) et celui de quelques proches. Du coup je m'interroge sur le mien. J'ai la flemme de faire le calcul précis mais je sais que j'ai maintenant vécu plus de 20.000 jours. Je commence à savoir comment ça se passe.

Le 5 octobre, il se demande pourquoi certains étrons flottent. Un médecin m'avait dit que c'étaient ceux qui contenaient du gras, signe que l'organisme éliminait bien. Je ne sais pas si c'est vrai, mais comme la question est assez dégoûtante, je n'essaierai pas d'en savoir plus.

Deux jours plus tard, il donne une de ses nombreuses interviews, celle-ci au magazine *Country Life*. Voilà un numéro que j'aimerais avoir.

Je remarque dans la traduction, au 30 octobre, cet alexandrin de hasard : «Je veux passer du temps sur mon propre travail».

Le 5 novembre, Eno entend une Mexicaine déclarer à la radio que «par la nourriture, la femme pénètre le corps de l'homme». Je ne sais au juste ce dont elle parle, mais je pense à l'impulsion nourricière que l'on observe souvent chez les personnes du sexe, le penchant «Action contre la faim» de la psychologie féminine.

Parmi les essais réunis en fin de volume, il y en a deux sur le genre de musique dont Eno a été le pionnier : «Ambient music» et «Musique générative». Autant je suis insensible à ses premières musiques, dans le style rock ou pop, autant j'admire certains de ses «paysages sonores», au premier rang desquels des oeuvres comme *Thursday afternoon*, *Discreet music*, ou la première *Music for airports* (mais pas les trois autres), ainsi que d'autres compositions plus brèves.

Il y a des passages captivants dans une certaine «Lettre à Petra», où il rapporte ce qu'il a appris sur des objets égyptiens anciens, vus dans la réserve d'un musée : un chat embaumé, comme les Anglais du XIXe siècle en avaient importé des milliers à seule fin de les broyer pour en faire de l'engrais, de grandes sculptures en granite noir qui avaient servi de ballast le temps d'un voyage et avaient été jetées à l'arrivée dans les champs autour du port de Plymouth, un «petit siège de bois comme on pourrait en trouver aujourd'hui chez Ikéa»...

Il y a une discussion sur «la canonisation de Basquiat». Eno «aime beaucoup» les oeuvres de ce peintre et les défend contre les attaques d'un critique qui les juge «infantiles et simplistes», avis que je partage. Mais il reconnaît, si je comprends bien, que Basquiat a surtout eu le talent d'incarner un certain esprit du temps.

Dans les toutes dernières pages figure une courte notice autobiographique, où je pêche encore une phrase pour ma collection de citations en «Je suis né».

J'ai quand même tiré quelque profit, de cet ouvrage.

Lundi 7 avril 2014. En cherchant dans des documents numériques, je trouve le nom d'Eno caché dans bENOît et dans simENOn, dans grENoble et dans buENOs aires ...

Mardi 8 avril 2014. Il y avait dans *Sud Ouest* vendredi dernier le 4 avril, le compte rendu d'un curieux procès fait à un monsieur de 75 ans, inconnu des services, ancien conseiller financier dans une grande banque et zélé militant du Parti communiste et de la CGT, accusé d'avoir essayé de faire chanter une riche nonagénaire de sa connaissance, une ancienne cliente dont il avait été jadis fort proche. Il l'a menacée par lettre anonyme, si elle ne versait 20.000 euros, de révéler publiquement que son mari, durant la guerre, avait été collabo, «ce qui lui avait permis de bénéficier de biens spoliés à des familles juives». Pas impressionnée, la vieille dame a aussitôt porté plainte et la police a bientôt confondu le maître chanteur, qui a d'abord nié les faits, puis les a reconnus mais en prétendant avoir agi sous la menace d'hommes mystérieux et surtout introuvables. La défense de l'accusé était assurée par une avocate parisienne, qui a lourdement insisté sur le passé militant de son client, arguant qu'un homme animé de telles convictions ne pouvait être coupable de chantage. Pardi : comme il ne s'est jamais vu qu'un communiste, ni un syndicaliste, ne pouvait être en même temps une belle fripouille, voilà bien un argument-massue, et il valait le coup de venir de Paris pour l'asséner. Relisant cet article distrayant, je remarque certains traits caractéristiques du journalisme d'aujourd'hui et de sa conception de l'information : par exemple on se donne la peine de bien citer en toutes lettres le nom et même le prénom de la présidente du tribunal, ainsi que ceux du procureur de la République et ceux de l'avocate de la défense, mais on prend surtout grand soin de ne nommer à aucun moment le peu glorieux fauteur : il ne faudrait surtout pas lui faire honte.

Mercredi 9 avril 2014. Haiku.

Guantanamo / Take a walk on the wild side / Download gratuito.

Jeudi 10 avril 2014. Certaines oeuvres d'art me paraissaient vraiment moches quand j'avais vingt ans, et quand je les revois aujourd'hui, elles me font exactement la même impression, mais alors sans l'ombre d'un doute.

Vendredi 11 avril 2014. Christiane Taubira est tellement parfaite, qu'on devrait peut-être la transférer au Panthéon sans plus attendre.

Mercredi 16 avril 2014. Une page Facebook, rédigée par son amie Lorette Luzajic, a fait savoir que Crad Kilodney nous a quittés lundi dernier le 14 avril, à l'âge de 65 ans (s'il est vrai qu'il était né le 1er juin 1948, comme je le lis). Pour moi la triste nouvelle n'était pas une surprise, l'intéressé m'ayant averti, dans les derniers mois de l'année passée, que ses jours étaient comptés, et qu'il attendait la mort avec sérénité. Je dois avouer qu'au début je n'avais pas voulu y croire, pensant ou espérant que ce n'était encore qu'un de ces coups de bluff dont il était capable. Mais il a fallu admettre que le cancer des sinus, dont il avait déjà souffert dans le passé, lui faisait de nouveau une guerre sans merci.

J'étais entré en contact avec Crad par mail en 2008, peu après avoir découvert ses textes par hasard, ou par une sorte de nécessité, en errant de lien en lien sur le net. Très vite certaines de ses pages m'avaient assez plu pour que j'envisage d'en publier des traductions dans mon blog, et je lui avais écrit pour lui en demander la permission. Souvent dans mon esprit j'ai associé son personnage à celui de Jim Goad, un autre néo-réac satirique nord-américain, dont j'avais connu les écrits l'année précédente, par le net également. Mais autant Goad, dont j'estime le talent, s'est révélé dans les relations comme une insupportable tête à claques, autant je me suis bien entendu dès le départ avec ce bon Crad, un ami subtil et souriant. Au fil du temps j'ai traduit une vingtaine de ses textes. Assez tôt j'ai songé au projet d'un livre. J'ai heureusement renoncé à l'idée d'une auto-édition, qui me serait sans doute restée sur les bras. Finalement Mercure a bien voulu que je m'entende avec un éditeur, le Dilettante, qui m'a fait traduire et a publié en 2012 la série de faux reportages sur les *Villes bigrement exotiques*.

Une fois j'ai acheté l'un des livres de Crad, d'occasion sur Abebooks, *Putrid Scum*, un récit autobiographique, beau mais plutôt triste, racontant l'époque où il vendait ses livres dans la rue. Lui-même m'a offert deux excellents recueils, dont *Excrement*, qui m'a donné l'occasion d'un remerciement plaisant, l'assurant que j'avais bien trouvé son *Excrement* dans ma boîte à lettres.

Je n'ai jamais rencontré Crad Kilodney en personne. Je me rappelle avoir une fois évoqué la possibilité qu'il vienne passer quelques jours dans mon hacienda. Il avait doucement décliné, arguant de ce que je le trouverais vite insupportable. Nous n'avons jamais communiqué que par e-mail, et il m'envoyait en outre chaque année, pour Noël, une lettre en papier qu'il faisait l'effort d'écrire en français, un français agrémenté de ces fautes délicieuses que seuls les étrangers savent faire, et en général il se fatiguait avant la fin et terminait en anglais.

Je ne sais plus quand j'ai appris que Crad Kilodney n'était pas son vrai nom, mais un pseudonyme inventé. Comme il avait l'air de tenir au secret, je n'ai pas cherché à en savoir plus, mais si j'avais eu l'occasion de m'entretenir avec lui de vive voix, je lui aurais demandé où il avait pris ce nom bizarre, d'allure écossaise, et par ailleurs rigoureusement inexistant. Plus d'une fois je me suis dit que la trouvaille, datant d'avant internet, était d'autant plus appréciable aujourd'hui, où toutes les réponses des moteurs de recherche renvoient au seul et même personnage sans homonyme. Lui-même étant d'origine grecque devait porter en réalité un patronyme grec (PS, j'apprends qu'il s'appelait Lou ou Louis Trifon). J'aurais aussi aimé mieux comprendre ses mystérieux mauvais rapports avec sa famille. Né à New York, dans l'arrondissement de Queens, plus précisément dans le quartier de Jamaica (qui n'a rien à voir avec la Jamaïque), c'est semble-t-il pour s'éloigner des siens qu'il s'était exilé à Toronto.

Bien que ses écrits soient ceux d'un humoriste, il me donnait souvent l'impression de quelqu'un de très seul, et mélancolique. Il avait suivi des études d'astronomie et son type d'intelligence scientifique se ressent dans son goût pour les énigmes de logique, et certains thèmes. Malgré quoi il avait aussi des conceptions mystiques, la croyance dans un au-delà, une autre dimension, la réincarnation. Souvent, dès ses premiers messages et jusque dans les derniers, il m'a fait part de sa conviction que des forces divines étaient à l'oeuvre («divine forces are at work»), leur attribuant par exemple notre rencontre improbable. Et dans le fond, qui sait? J'aimerais qu'il y ait là du vrai, que nous puissions en quelque sorte rester en contact. Keep in touch, dear Crad.

Samedi 19 avril 2014. Si les élections dans certains pays nous donnent cette impression de barbarie indécorable, c'est sans doute dû à nos préjugés.

Mardi 22 avril 2014. Repensant au cher Kilodney, j'ajouterai une note à mon évocation de l'autre jour. Je parlais de sa croyance en une autre dimension, qui apparaît par exemple dans le texte *Crad fantôme (Ghost Crad)* où il imagine, après sa mort, la survie de son âme, c'est à dire de son être véritable, s'attardant incognito à Toronto, dans la rue ou dans la maison qu'il avait habitée. Je me suis naturellement rappelé cette fantaisie, quand s'est produit l'autre soir le petit incident frappant, dont je ferai maintenant la confidence. Je me trouvais seul dans l'appartement, mon aide de camp étant exceptionnellement en déplacement cette nuit-là, et j'étais installé dans mon lit avec l'ordi sur les genoux, occupé à réfléchir et à rédiger mon article sur Crad, quand un panier en osier, qui est toujours posé par terre dans ma chambre, a émis trois ou quatre fois un craquement, comme cela n'arrive jamais, un craquement léger mais très distinct dans le silence de la nuit, comme si quelqu'un appuyait dessus, ou comme si quelque chose bougeait à l'intérieur. C'était si étrange que j'ai quitté l'écran des yeux pour regarder le panier, je me suis même levé une fois pour aller vérifier qu'il ne s'y passait rien de spécial. Tout rationaliste que je sois, et Dieu sait si je suis

rationaliste en diable, on imaginera facilement le trouble que j'ai ressenti dans ces circonstances. Un trouble sans inquiétude, toutefois, car si, par hypothèse, je m'étais trouvé en présence du disparu invisible, qu'avais-je à redouter de lui? N'avions-nous pas derrière nous une longue tradition d'e-mails bienveillants, les miens commençant rituellement par «Dear Crad» et finissant par «Yours truly», les siens par «Hi Philippe» et par «Your friend»?

Mercredi 23 avril 2014. J'ai remarqué l'annonce d'un retraité, qui collectionne les cartes topographiques de l'IGN à l'échelle de 1/25000. Le projet m'est éminemment sympathique, car j'ai moi-même longtemps voué une sorte de culte à cette belle série de documents. De passage dans ma datcha, j'ai donc consulté mes archives pour voir si je pouvais aider ce gentilhomme. Je ne tiens pas à me séparer des cartes que je possède pour les départements que je fréquente, Gironde, Charente maritime et Dordogne, mais comme ce collectionneur accepte les cartes en mauvais état, je lui offre l'exemplaire fatigué des deux que j'ai en double, celles dont je me suis le plus souvent servi, c'est-à-dire celle de Saint-Jean d'Angély (la 1530 est, pour la Croix-Comtesse) et celle d'Eymet (la 1837 ouest, pour Cunèges). Je lui vends aussi, pour une bouchée de pain, deux cartes dont je n'ai aucun usage, et dont je ne sais plus comment ni pourquoi elles ont bien pu parvenir entre mes mains, s'agissant de lieux où je ne suis jamais allé, soit celle de Dax (la 1443 ouest) et celle du Massif d'Ingrannes, dans la forêt d'Orléans (pas numérotée, mais c'est bel et bien une IGN au 1/25000). Avant de m'en séparer, j'examine cette dernière. Elle comporte en bas à droite un pli consacré à des renseignements sur l'histoire, la biologie et la réglementation de ce massif situé au centre de ladite forêt. La notice est rédigée dans une langue impeccable, qui pouvait encore être celle de la République française en 1976. On y donne des précisions intéressantes, par exemple sur l'existence d'une ancienne voie romaine en dalles calcaires, maintenant enterrée sous une couche de 20 à 70 centimètres d'humus, mais détectable par les botanistes à la végétation typiquement calcicole qui pousse au-dessus (érable champêtre, cornouiller mâle, fusain, troène, les mêmes que sur les terrains pierreux au nord de mon village). Mais il suffit, je laisse désormais un autre que moi rêvasser sur ces données. Une telle transaction, financièrement minuscule, apporte en revanche la satisfaction de donner à quelques objets une meilleure destinée, de mettre en quelque sorte quelque chose à sa place.

Jeudi 24 avril 2014. Malgré mon estime pour Léautaud, son idée de respecter absolument le premier jet sans jamais rien y retoucher, me paraît complètement conne.

Vendredi 25 avril 2014. Dans une émission de télévision, l'autre jour, j'ai entendu Eric Zemmour déclarer, si je ne me trompe, que «Ne pas être de gauche à vingt ans, c'est manquer de coeur, mais être de gauche à quarante, c'est manquer de tête». J'étais assez d'accord avec lui, comme souvent, mais la phrase avait l'air d'une citation, et il en a peut-être indiqué l'auteur, mais ça m'a échappé. Ne voulant pas recouter l'émission exprès, j'ai fait appel à la science de mes lecteurs des réseaux sociaux et il a fallu que ce soit un gentilhomme d'outre-Atlantique, qui plus est de l'hémisphère sud, monsieur Richard Costa, qui m'apprenne qu'il s'agissait là d'une citation déformée de Guizot, lequel aurait dit plus exactement que «N'être pas républicain à vingt ans est preuve d'un manque de coeur, l'être après trente ans est preuve d'un manque de tête». La modification s'explique : des républicains comme Zemmour et moi ne saurions approuver le propos de Guizot, mais la belle formule valait le détournement.

Samedi 26 avril 2014. Vu l'autre soir *Le peuple migrateur*, de Jacques Perrin et alii (2001). Ce n'est ni une fiction, ni à proprement parler un documentaire sur les migrations d'oiseaux, car s'il montre beaucoup ce film explique peu. C'est une sorte de long poème contemplatif, formé d'une succession de vues, aériennes la plupart, assez belles dans l'ensemble.

L'apparition d'un enfant dans les premiers plans est inutile, mais fort heureusement passagère et on ne le revoit plus. On pourrait aussi se passer des commentaires et de la musique, mais le spectacle vaut le coup. B.

Vu aussi *Open range*, de et avec Kevin Costner (2003). Un western pas désagréable à regarder pour qui aime le folklore de ce genre, avec les belles vues de paysages et d'animaux, les grands ciels et les rudes gaillards. Mais l'intrigue est assez plate, le suspense maigrelet, la fin mièvre et interminable. C.

Dimanche 27 avril 2014. Ces temps-ci je passe régulièrement devant l'ancien «Ciné-Théâtre Girondin» situé au 15-17 cours du Maréchal Galliéni, dans un quartier périphérique de Bordeaux, au-delà des boulevards, non loin de la barrière de Pessac. Le bâtiment datant de 1919 aurait été conçu par un certain Hector Loubatié d'après les plans d'un théâtre argentin. Cette salle de spectacle désaffectée, transformée un temps en marché couvert, et aujourd'hui en immeuble d'habitation, est depuis longtemps démolie de l'intérieur, mais elle conserve intacte sa belle façade art nouveau, ornée de sculptures, d'une mosaïque et de trois vitraux. Ces derniers ont chacun pour illustration principale une mappemonde ronde. La plus à gauche représente les Amériques, celle du milieu l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la plus à droite à peu près la même chose et jusqu'à l'Australie. Les fenêtres de droite et de gauche présentent une vue latérale de la terre, divisée au milieu par le trait horizontal de l'équateur, tandis que dans la fenêtre centrale le point de vue est plus nordique et le cercle polaire arctique apparaît en entier. Un détail surprend l'amateur de vitraux, c'est qu'ils sont en général destinés à être contemplés depuis l'intérieur du bâtiment, éclairés de derrière par la lumière extérieure, or ceux-ci semblent destinés à être vus du dehors, puisque le tracé des continents et les inscriptions sont lisibles à l'endroit depuis la rue, et doivent donc apparaître à l'envers depuis l'intérieur, où le passant ordinaire ne peut plus pénétrer. Je me demande si cette disposition est intentionnelle et s'il en a toujours été ainsi, ou bien si, comme il arrive, les vitraux ont été remontés à l'envers par erreur à la suite d'une intervention. Je me rappelle avoir connu ce bâtiment à l'époque où il abritait un marché, mais je ne sais plus si j'y suis jamais entré, moins encore si j'ai déjà vu ces vitraux de l'intérieur, mais il est vrai qu'en ce temps-là je ne m'intéressais pas encore à la verrerie.

Jeudi 1 mai 2014. Après 52 ans d'indépendance et de socialisme, l'Algérie est un modèle assez réussi de paix, de prospérité et de rayonnement intellectuel.

Jeudi 8 mai 2014. Je suis tombé par hasard sur un film américain peu connu, *Mauvais plan* (*Joyride*) datant de 1996. Cette histoire d'embrouille sinistre me plaît assez. Un film sans grands moyens, visiblement, mais avec de pas mauvais acteurs (Tobey Maguire, Amy Hathaway) et même une vedette (Benicio del Toro). Le plus surprenant est la difficulté de se renseigner dessus par le net, notamment le silence de Wikipedia : un article de trois lignes sur le film, aucun sur le réalisateur Quinton Peeples. Comment ça se fait : ostracisme? supercherie? B.

Samedi 10 mai 2014. Visitant naguère une brocante miraculeuse, placée je crois sous le patronage de saint Vincent de Paul, où l'on vendait les livres à un euro les cinq, soit à vingt centimes l'unité, je m'en suis procuré une dizaine, que je ne lirai sans doute pas tous, mais parmi lesquels j'ai lu en premier celui de Simon Leys, *Les naufragés du Batavia*, suivi de *Prosper* (paru en 2003 chez Arléa). Le second texte semble n'avoir été ajouté au premier que pour faire bonne mesure, car même ainsi le volume reste mince, et si tous deux traitent de marine, le rapport entre eux est assez vague, pour ainsi dire. Prosper est le nom d'un bateau à bord duquel Leys avait accompagné des pêcheurs bretons, lors de vacances dans sa jeunesse, dont il rapporte le souvenir. Le texte principal, sous-titré *Anatomie d'un massacre*, raconte l'étrange histoire d'une expédition de

Hollandais, dont le navire a naufragé en 1629 sur des récifs au large de l'Australie, après quoi le chef des rescapés s'est acharné à en faire tuer un grand nombre, sous divers prétextes. L'auteur explique qu'il écrit ce texte en manière de consolation, alors que venait de paraître un livre très complet sur le sujet, dont il recommande la lecture avec fair-play, après que lui-même eut passé des années à s'intéresser de près à l'affaire, accumulant de la documentation à ce propos, y compris en se rendant sur les lieux du drame. J'avais souhaité connaître ce livre de Leys depuis que j'en avais entendu parler, lors de sa parution. Je m'y intéressais à la fois pour avoir moi-même abordé plusieurs fois la question des naufrages, dans mes traductions, et parce que j'ai connu l'inconfort périlleux de travailler sur des auteurs anciens sans en avoir le droit exclusif, et sans être assuré que quelqu'un d'autre n'est pas en train de préparer le même projet. J'ignore, et du reste je n'ai pas besoin de savoir, si Leys apporte dans son récit quelque élément ne se trouvant pas dans le livre de référence qui lui a coupé l'herbe sous le pied, hormis ses considérations personnelles. En tout cas l'histoire est remarquable, il vaut le coup d'en prendre connaissance, ne serait-ce que par l'excellent résumé d'oncle Wiki. Aux divers rebondissements s'ajoute le mystère de la personnalité du capitaine sadique. Un détail notable est qu'il avait fréquenté et subi l'influence du peintre ésotérique Johannes van der Beek, alias Torrentius, dont ne subsisterait aujourd'hui qu'une oeuvre, l'énigmatique *Nature morte avec bride*.

Dimanche 11 mai 2014. Une dame de l'université, qui avait invité le dessinateur espagnol Paco Roca à venir dialoguer avec les étudiants (le 17 avril), et qui savait que je souhaitais moi aussi le rencontrer, a eu l'attention de le conduire jusqu'à mon bureau, où j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec lui quelques minutes en privé. A vrai dire la visite m'a pris de court, je n'avais guère préparé les quelques questions que j'aurais voulu poser, et j'étais si ému que j'entendais à peine les réponses du visiteur à celles qui me venaient quand même à l'esprit, de sorte que la communication fut plus riche en émotion qu'en information, mais j'ai pu également assister à la causerie qu'il donnait un peu plus tard dans un amphithéâtre.

J'ai déjà dit quelques mots de la plus célèbre bande dessinée de Paco Roca, *Arrugas (Rides, 2007)* par laquelle j'ai découvert ce créateur voilà un an et demi (voir ce journal au 18 IX 2012). Je ne lis plus guère de bandes dessinées mais celle-ci, qui me passait entre les mains, avait attiré mon attention, comme ce fut sans doute le cas pour de nombreux autres lecteurs, parce qu'elle traitait du sujet inhabituel et peu engageant de la vieillesse et de la maladie d'Alzheimer, et que j'étais moi-même à l'époque sensibilisé à la question par l'état de santé de ma propre mère. Le sujet ne suffit pas à bien faire mais Roca incontestablement a eu le talent de réussir là une oeuvre subtile, cruelle mais sans outrance, émouvante mais sans mièvrerie, habilement conduite et agréablement teintée de couleurs automnales. J'ai vu depuis l'adaptation cinématographique de l'histoire en dessin animé. J'ai relevé par ailleurs une formule de l'auteur déclarant avoir voulu dans ce récit «rendre l'ennuyeux intéressant» («hacer interesante lo aburrido»), et une d'un critique estimant que l'oeuvre a le pouvoir d'«émouvoir et inquiéter» («conmover e inquietar»).

La curiosité m'a poussé depuis lors à prendre connaissance, à défaut des oeuvres complètes de l'auteur, de celles auxquelles j'avais facilement accès dans une collection publique à ma portée. J'en rendrai compte succinctement ci-dessous.

El juego lúgubre (2001) et *Las calles de arena* (2009) sont les deux qui m'ont le moins touché, malgré leurs qualités, parce que ce sont des fictions du genre fantastique, auquel je suis peu sensible.

El juego lúgubre ("Le jeu lugubre") raconte les souvenirs supposés d'un homme qui aurait été le secrétaire de Salvador Deseo (Salvador "Désir", en qui l'on reconnaît évidemment Dali) à Port Lligat pendant quelques semaines de 1936, juste avant l'éclatement de la guerre civile. Le

protagoniste aurait alors été témoin et lui-même victime des pratiques sadiques attribuées au peintre. Il y a en frontispice de cet album une planche magnifique, figurant l'auteur découvrant chez un antiquaire le manuscrit des supposés mémoires. Cette planche témoigne du talent d'illustrateur de Roca, qui peut ne pas se limiter au graphisme plus simple de la bande dessinée. Un point de détail m'a intrigué dans les dernières pages, où il est dit que "Deseo" aurait déclaré «n'avoir fait l'amour que deux fois dans sa vie, une fois avec Lorca et l'autre avec "Galatea"», ce qui semble contredire une mise au point tardive de Dali (était-ce dans un entretien avec Ian Gibson?) selon qui Lorca aurait tenté deux fois de le sodomiser mais les deux fois en vain.

Las calles de arena (Les rues de sable) est l'histoire d'un homme qui, devant traverser la grande ville où il habite, s'enfonce dans un vieux quartier central si labyrinthique, qu'il n'arrive plus à en sortir. Il trouve refuge dans l'Hôtel de la Torre, surmonté d'une sorte d'immense tour de Babel. Cette oeuvre est si pleine d'allusions à d'autres auteurs (Hergé, Popeye, Hugo Pratt, Karen Blixen, Böcklin et autres) qu'elle doit constituer un objet de choix pour les professeurs d'histoire de l'art, qui trouveront là matière à glose. Un problème de logique me gênait dans cette histoire, et je ne me le suis formulé qu'après avoir terminé de la lire : le protagoniste semble très désireux de parvenir à s'échapper de ce fichu quartier et ne ménage pas ses efforts à cette fin, mais alors comment se fait-il, dans les diverses occasions où il monte dans la tour, par des escaliers intérieurs et extérieurs, qu'il n'en profite jamais pour contempler depuis là-haut la zone de la ville qu'il aimerait rejoindre?

Emotional world tour : diarios itinérantes (2009) est une oeuvre composée en collaboration avec un autre dessinateur, Miguel Gallardo, un peu plus âgé que Roca (celui-ci est né en 1969 à Valence, l'autre en 1955 à Lérida) et auteur d'un livre à succès consacré à sa fillette autiste (*María y yo*, 2009). Les deux hommes y racontent à tour de rôle des souvenirs de plusieurs déplacements en commun pour la promotion de leurs livres, dans différentes villes d'Espagne et de l'étranger. C'est assez amusant. Il y a une dizaine de pages (p 21-30) consacrées à la genèse d'*Arrugas*, aux incidents qui ont conduit Roca à aborder le thème.

Senderos, una retrospectiva de la obra de Paco Roca (2009) est un épais volume où le critique Koldo Azpitarte a réuni différents documents, commentaires, entretiens, fragments et esquisses, en une somme intéressante pour quiconque veut mieux connaître l'artiste. Pour ma part j'ai particulièrement apprécié d'y découvrir la reproduction intégrale d'une série de 32 planches carrées parues par épisodes en revue, sous le titre *Como cagallón por acequia*, mais jamais reprises en volume (comme elles le mériteraient). Le titre est paraît-il une expression valencienne (mot à mot «comme une crotte dans le fossé») désignant la condition d'un individu perdu dans la vie. Cette oeuvre petite mais excellente présente une suite de scènes de comédie, ayant pour principaux sujets la vie de couple, la cohabitation, la séduction. Le talent de l'auteur comme dialoguiste y est évident, et s'y manifeste en particulier dès la première planche, figurant la discussion d'un couple dans la nuit, et dans laquelle les cases sont noires, le dessin y étant inexistant, ou réduit au tracé du texte. (Cette série est visible sur le site de l'auteur).

El angel de la retirada (2010), sur le scénario d'un certain Serguei Dounovetz, évoque le trouble d'une adolescente française, issue de la communauté espagnole formée à Argelès et Béziers par les exilés de la guerre civile, et hantée par le drame historique encore présent dans les esprits.

El invierno del dibujante (2010) est un documentaire racontant l'aventure d'une équipe de dessinateurs espagnols des années 1957-1958, qui ont quitté le grand groupe éditorial Bruguera pour fonder leur propre revue, puis ont renoncé et sont revenus dans le giron. Je dois avouer que j'ai eu du mal à suivre cette histoire, à la fois parce que je ne connais pas du tout les protagonistes ni leur contexte, et parce que le récit comporte une série de retours en arrière qui suffisent à me dérouter. Mais j'ai savouré la plastique de ces pages, la reconstitution d'une atmosphère

d'époque, et une fois de plus l'habileté du dialoguiste à composer des conversations parfois enchevêtrées, notamment les savoureuses discussions entre camarades, au café ou ailleurs.

Memorias de un hombre en pijama (2011) est un recueil de chroniques autobiographiques, chaque double page ayant d'abord paru en feuilleton dans le quotidien valencien *Las Provincias*. Le titre tient au fait que l'auteur, dessinateur à domicile, peut se permettre le luxe de travailler tout en restant chez lui en pyjama, comme il aime. Il présente dans ces pages des incidents, des réflexions, des observations, des dialogues. Toutes les scènes ne se déroulent cependant pas chez lui, mais certaines à l'extérieur, lors de sorties pour des courses ou des visites. J'ai beaucoup aimé ce livre très drôle, très varié, très subtil, rempli d'observations très justes, comme celle sur la circulation universelle des tupperwares des mères donnant à manger à leurs fils, même quadragénaires, ou la confiance de l'auteur qu'il ne peut pas pisser («le corta el pis») s'il y a quelqu'un à côté (ayant la même faiblesse, je me sens solidaire).

Los surcos del azar («les sillons du hasard», 2013) est un fort volume (326 pages) racontant le destin aléatoire de républicains espagnols ayant dû fuir leur pays à la fin de la Guerre civile en s'embarquant à Alicante pour trouver un refuge peu accueillant en Algérie, à Oran, et parmi eux quelques combattants qui fréquentèrent d'abord les bagnes français du Sahara, puis rejoignirent le Corps Franc Africain, enfin s'intégrèrent à la neuvième compagnie (la «Nueve») de la Division Leclerc, compagnie qui fut la première des troupes alliées à pénétrer dans Paris à la Libération (on peut en lire les premières pages en ligne). Le dessinateur présente les événements tels qu'ils lui sont rapportés par un vétéran espagnol très âgé auprès de qui il est venu enquêter, dans le village français de Lorraine (Baccarat, près de Hablainville) où le vieil homme est installé et vit seul. Ainsi se succèdent les scènes du passé, dessinées en couleurs, et celles, plus brèves et en noir et blanc, où le jeune homme s'entretient avec l'ancien et avec un de ses voisins français. Il en ressort une remarquable construction en miroir où apparaissent des images singulières, par exemple un dessin de dessin (page 169) montrant une page du carnet dans lequel Roca note des informations et trace des esquisses. Cette stratégie narrative à deux niveaux temporels rappelle le *Maus* d'Art Spiegelman, que je ne connais que de réputation et avec lequel je ne pousserai pas plus avant la comparaison, sauf pour noter cette différence de taille, révélée par l'auteur lors de sa causerie, à savoir que si le vieil anarchiste semble être un personnage réel, sa rencontre avec Roca est inventée, de sorte que dans cette histoire la part de fiction est plus importante que ne le laisserait croire le ton réaliste proche du documentaire. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'une belle oeuvre touffue, prenante, habilement racontée, magistralement mise en forme, pleine d'images frappantes. J'ajouterai quelques mots quant au contenu historique du récit. Dans toute oeuvre narrative à contenu historique, que ce soit un roman, une pièce de théâtre, un film de cinéma, ou comme ici une bande dessinée, il faut convenir que les personnages sont comme des marionnettes sur les mains de l'auteur, qui peut les montrer à sa guise sous un jour plus ou moins favorable, selon ses propres inclinations. A ce sujet, j'avais apprécié les déclarations nuancées de Roca (in *Senderos*, p 100-101) insistant sur le fait que, dans une précédente bande dessinée traitant de la Guerre civile espagnole (*El faro*, 2004), il avait voulu ne pas en faire une histoire de bons (républicains) et de méchants (nationalistes), soulignant que le protagoniste républicain n'était pas exempt d'a priori idéologiques, et que le crime le plus grave du livre était l'oeuvre de républicains. De même dans *El angel de la retirada* (dont le scénario n'est pas de Roca) la remarque d'un personnage, comme quoi à l'époque «les anarchistes et les communistes s'entretuaient, et la haine entre eux étaient plus grande que celles qu'ils ressentaient envers les franquistes» présentait une réserve intéressante vis-à-vis de la vision manichéenne souvent donnée du conflit par les commentateurs d'aujourd'hui. L'histoire de *Los surcos del azar* ne traite pas à proprement parler de la Guerre civile, puisqu'elle commence au moment où celle-ci finit, mais elle en

aborde en quelque sorte les prolongements, car les combattants espagnols de la Nueve considéraient leur engagement contre les forces de l'axe comme la suite logique de leur lutte contre Franco, et ils espéraient à tort qu'après leur victoire générale en Europe, les Alliés se retourneraient contre l'Espagne. Roca présente dans le livre un point de vue largement favorable à la cause «antifasciste», tout en exposant là encore certaines réserves, par exemple quand il avoue douter que lui-même serait ainsi capable de faire la guerre pour une idée (p 319), ou quand il exaspère le vétéran (p 221) en l'interrogeant sur la question des cruautés par lesquelles les Espagnols s'étaient attiré en France une «réputation de sanguinaires» (p 229), lequel vétéran finit par avouer qu'il se repent de certaines choses (qu'il ne précise pas, *ibidem*). Naturellement on ne peut exiger d'une oeuvre de fiction qu'elle examine et soupèse tous les aspects d'un conflit aussi compliqué. Mais pour ma part, si je devais exprimer un regret à ce sujet, ce serait à propos de la légèreté avec laquelle est évoquée l'implication communiste dans la résistance à Franco. Le protagoniste mentionne en passant que beaucoup d'Espagnols avaient rejoint la résistance après s'être ralliés au Parti communiste français (p 280) et se moque de la crainte des Occidentaux qu'un gouvernement communiste ne se soit installé en Espagne (p 312). Mais tout de même, quand on sait le genre de démocratie que le communisme a fait régner dans tous les pays où il s'est emparé du pouvoir, on est en droit de se poser quelques questions. Avec l'influence grandissante prise par les communistes pendant la Guerre civile, et l'aide soviétique, l'Espagne était-elle vraiment à l'abri d'un tel destin? Les forces démocratiques avaient-elles tort de le redouter? L'Espagne, par hypothèse, eût-elle mieux profité d'une dictature communiste que de la dictature franquiste? Que valait, en termes de démocratie, un «anti-fascisme» communiste, défendant une idéologie qui n'a jamais produit autre chose que des tyrannies largement aussi irrespirables, sinon plus, que le national-catholicisme de Franco? Il y a là, me semble-t-il, matière à une discussion que le «politiquement correct» d'aujourd'hui s'emploie à éviter autant que possible, et que ce livre n'aborde pas non plus. Je regrette aussi que cet ouvrage excellent se conclue par une courte postface dans laquelle l'hispaniste américain Robert Coale, qui a aidé Roca pour sa documentation, et qui est peut-être un bon connaisseur du sujet, fait preuve d'un parti pris outrancier, par exemple en opposant, je traduis, les «études sérieuses menées par des historiens et des auteurs responsables» et les «révisionnistes sans pudeur ni scrupules (...) aux interprétations néo-franquistes sans base scientifique». Ce propos discutable (peut-on être un historien sérieux sans être de gauche?) plombe inutilement l'ouvrage par sa teneur dogmatique, à laquelle on pourrait opposer la position plus ouverte au débat d'un autre hispaniste américain, comme Stanley Payne, mais cela nous entraînerait trop loin. J'ai voulu, par honnêteté, exprimer ces quelques réserves, ou interrogations, quant au contenu idéologique d'un livre que je tiens par ailleurs pour une oeuvre tout à fait remarquable.

Lundi 12 mai 2014. Vieira da Silva m'a toujours ennuyé.

Mardi 13 mai 2014. Cette nuit j'ai rêvé de Peroni, il appelait tout copain de bamboche le Puffin.

Mardi 20 mai 2014. Sur la question de savoir si le point final d'une phrase entre parenthèses doit être placé avant ou après la parenthèse fermante, je comprends la première option, qui est de règle, mais j'ai toujours préféré la seconde. (C'est ainsi).

Mercredi 21 mai 2014. Des sept lettres qui constituent les «chiffres romains» (I, V, X, L, C, D, M) seuls le C (cent) et le M (mille) présentent la justification graphique d'être les initiales des nombres en question. J'ignore comment les autres ont été choisies, par convention arbitraire ou pour quelque autre raison. Je mets à part l'encoche du I, le bâtonnet primitif qui tombe en quelque sorte sous le sens.

Jeudi 22 mai 2014. Ni moi ni la personne que je devais voir, ne nous trouvions au lieu de rendez-vous à l'heure dite. Mais nous étant rencontrés ailleurs, nous étions tout de même ensemble à ce moment. Je rêvais de cette question inconsistante mais insistante, au réveil ce matin.

Samedi 24 mai 2014. J'ai rêvé de la phrase "Lies are unacceptable" (Les mensonges sont inacceptables) et je me disais que cet heptasyllabe pourrait fournir le vers central d'un haïku.

Lundi 26 mai 2014. En discutant avec les Anglais, samedi soir, j'ai découvert deux pièges lexicaux que je n'avais pas encore remarqués, me semble-t-il. D'une part, c'est la Mésange noire qu'ils appellent Coal Tit, et non la Mésange charbonnière, comme on pourrait croire (elle est pour eux la Great Tit). D'autre part, ils nomment Puffin le Macareux, et Shearwater les espèces que nous nommons Puffins. J'ai voulu leur dire que j'avais justement rêvé naguère d'un homme qui appelait ses copains «le Puffin», mais ça leur paraissait bizarre et je n'ai pas insisté. Ils m'avaient invité à dîner. Comme souvent, je serais en peine de dire ce qu'ils avaient préparé, mais ce n'était pas mauvais. La grande affaire du moment est qu'ils ont décidé, à contre-cœur, de livrer prochainement le petit chat roux touffu à la SPA. C'est celui qu'ils avaient déjà tenté de déporter dans des villages des environs, et qui revient toujours. Il est maintenant apprivoisé mais continue de pisser partout dans leur maison, et ils ne peuvent plus le supporter. Il serait peut-être plus vivable s'il était châtré, or ils en ont aussi marre de payer pour faire châtrer tous les chats emmerdants du voisinage qui viennent s'incruster chez eux. Le droit d'asile, ça va un moment. Pour blaguer, je m'amusais à les culpabiliser en faisant mine de prendre le parti du chat, mais je comprends leur embarras. Je n'avais pas pris de congés depuis longtemps, je suis à la Croix depuis jeudi soir pour une semaine. J'essaye de décompresser, j'y arrive à moitié.

Mardi 27 mai 2014. L'un des poncifs revenant le plus souvent aujourd'hui dans le discours des politiciens de tous bords, est qu'il convient d'être «cohérent». Un autre, pour ceux qui perdent, est qu'ils ont «bien entendu le message que leur adressent les électeurs», mais en général ils s'empressent de faire comme si de rien n'était.

Vu récemment deux films de 2011.

L'un était *The artist*, de Michel Hazanavicius. Connaissant le film de réputation, j'étais curieux de découvrir ce qui lui avait valu ses innombrables distinctions, et d'abord comment on pouvait faire tout un long métrage avec un si maigre sujet (un acteur à succès du cinéma muet refuse de se mettre au parlant, et de là sombre dans la ruine et le désespoir, ce qui paraît un peu tiré par les cheveux) (la réponse est : en tirant sur la ficelle, et au prix de quelques longueurs). A vrai dire cette oeuvre bien faite m'a laissé assez froid, je l'ai regardée jusqu'au bout, mais plus intrigué par le choix insolite de produire aujourd'hui un film en noir et blanc et quasiment muet, que passionné par le résultat. Il y a de bons acteurs et de bonnes trouvailles, mais je suppose qu'outre ses qualités formelles, le film a tendu aux milieux du cinéma un miroir si complaisant qu'il ne pouvait que ravir les Cannois et les Hollywoodais. C.

L'autre *Les Lyonnais*, d'Olivier Marchal. Le film retient l'attention plus par le spectacle des accès de brutalité, que par la destinée de personnages peu admirables. C.

Les verres spéciaux (verres à pastis, à whisky, à bière, à cognac, etc) m'amuse par leur différentes formes, plus qu'ils ne me convainquent de leur utilité. Ma perplexité est au comble dans le cas du champagne, qu'il convient de boire soit dans des flûtes extrêmement oblongues, soit dans des coupes extrêmement béantes.

J'ai passé dans mes bois trois heures vendredi après-midi, trois heures samedi, quatre heures dimanche, trois bonnes heures hier. Même quand je ne fais pas d'effort particulier, comme de scier des bûches, je prends de l'exercice au moins parce que je passe tout ce temps debout, sans songer

à m'asseoir, ce qui ne m'arrive jamais ailleurs, et du reste je n'ai là pas de siège qui me tente.

Vendredi 30 mai 2014. Je parle tout seul de plus en plus souvent, et pas toujours en français, mais uniquement dans des langues que je comprends.

Samedi 31 mai 2014. Je ne suis pas particulièrement friand des tueries de masse qui ont lieu tous les quatre matins aux Etats-Unis et c'est un peu par hasard, en feuilletant les nouvelles, que je me suis intéressé à celle qui s'est produite la semaine dernière, au soir du vendredi 23 mai, dans la ville côtière de Santa Barbara en Californie. Un certain Elliot Rodger, étudiant à l'université SBCC (Santa Barbara City College), âgé de 22 ans, a tué à coups de poignard ses deux colocataires chinois et un de leurs amis, puis il est parti dans les rues du quartier d'Isla Vista où il a encore tué trois personnes et en a blessé treize autres en leur fonçant dessus avec sa voiture ou en leur tirant dessus à coups de pistolet, avant de se suicider. (Avant d'aller plus loin, je précise que je réprouve totalement ces manières, ainsi que la mentalité des surréalistes fous furieux de jadis, qui rêvaient à l'idée de descendre dans la rue pour y tirer au hasard sur la foule à coups de revolver et trouvaient cette vision admirable).

Le premier document sur lequel je suis tombé, et qui a tout de suite retenu mon attention, est la vidéo Instagram d'environ 7 minutes dans laquelle l'auteur annonce qu'il va procéder à un massacre car le Jour du Châtiment (Retribution Day) est arrivé, jour où il va enfin se venger de l'humanité en général et des femmes en particulier, qui depuis des années l'ont fait souffrir en le maintenant dans l'indifférence et le mépris. Il se considère victime d'une injustice parce qu'à son âge il n'est jamais sorti ni n'a jamais couché avec aucune fille, n'en a même jamais seulement embrassé ou tenu une par la main. Il y a quelque chose d'incroyable dans la disproportion entre ce désagrément certes indéniable et l'ampleur de la vengeance annoncée, quelque chose de presque irréel dans le décalage entre la violence du propos et le calme du personnage aux yeux mi-clos, assez beau gosse, qui parle doucement mais sans hésitation, avec une si parfaite élocution que ses phrases pourraient être transcrites sans avoir à être retouchées. La plastique du document est elle aussi remarquable. Dans cette vidéo tournée quelques heures, ou au plus tôt la veille du passage à l'acte, la caméra vraisemblablement installée sur le tableau de bord, devant le pare-brise, filme le visage du locuteur assis au volant de sa voiture immobile. Le haut du volant apparaît en bas à droite de l'écran. On aperçoit en arrière-plan, par les fenêtres, des palmiers dont les feuilles se balancent mollement sur un fond de ciel bleu. Le visage du jeune homme est éclairé, je dirais presque glorifié, par une belle lumière crépusculaire dorée. Comme la chronologie est encore incertaine, je me suis demandé s'il s'agissait de la lumière du lever ou de la fin du jour. En observant mieux, il me semble que la ligne d'ombre monte légèrement le long du cou du personnage entre le début et la fin de la prise de vue, ce qui semble indiquer qu'à l'inverse la source lumineuse descend, et qu'on est donc au moment du coucher du soleil.

Le deuxième document que j'ai consulté est une autre vidéo, d'un peu plus de six minutes, datant d'il y a quelques semaines, intitulée *Why do girls hate me so much?* (Pourquoi les filles me détestent-elles autant?). Rodger y expose son problème debout face à la caméra, visiblement au bord d'une route, avec en arrière-plan un terrain en pente buissonneux. Il y a là aussi un étrange mélange de détresse sincère et de délire narcissique, allié à une certaine prestance du personnage en belle chemise bleue, qui tel un comédien met ses lunettes et les enlève, fait quelques pas en arrière et revient au premier plan, écarte les bras et fait la moue, tout en s'exprimant avec une parfaite aisance. (J'ai vu par la suite plusieurs autres des vidéos que Rodger avait publiées sur Youtube, d'une qualité assez médiocre, l'auteur montrant par exemple de beaux paysages dont il est incapable de tirer de belles images, ou filmant le défilement de la route pendant qu'il conduit en écoutant trop fort des variétés qui ne sont pas à mon goût).

Mis en appétit par ces deux vidéos, je ne pouvais manquer de m'intéresser au témoignage écrit laissé par Rodger, un pdf de 137 longues pages intitulé *My twisted world* (Mon monde tordu) sous-titré *The story of Elliott Rodger*, et je viens de passer pratiquement toute cette semaine de congé à en prendre connaissance peu à peu, ayant par ailleurs d'autres choses à faire. Les médias ont souvent présenté ce texte comme un manifeste. Il est vrai que le jeune assassin y explique les raisons (discutables) qui le conduisent au massacre, mais je vois plutôt un mémoire dans cet ouvrage où la part théorique, assez fumeuse, tient peu de place, et dont l'objet principal est l'autobiographie. Pour ma part, contrairement à d'autres, je reconnais une valeur littéraire à cette oeuvre (malgré ses aspects délirants) pour son agrément de lecture, surtout dans la première moitié (vers la fin l'auteur pleure trop souvent), le soin de l'écriture (malgré quelques rares coquilles et quelques problèmes de concordance des temps), la finesse d'analyse psychologique, le travail d'introspection, l'impudeur des aveux («I was secretly jealous ... I hated him for it»), le témoignage même sur une certaine culture occidentale d'aujourd'hui (cinéma, jeux vidéos, vie sociale, Facebook, Youtube, Google maps, etc). L'auteur lui-même (dans le sous-titre et page 133) parle simplement de story (histoire, ou récit). Il évoque peu la littérature. Les oeuvres qu'il cite comme l'ayant frappé dans son enfance ou son adolescence sont surtout des films (*The land before time, Independance day, Jurassic Park, Finding Nemo, Star wars, Lord of the rings, Indiana Jones, Alpha dog, Hunger games, Ice age*, etc), l'univers Pokemon (films, cartes à jouer, jeux vidéo), les jeux vidéo (Halo, Warcraft, World of Warcraft), des émissions et des séries télé (*Game of thrones*, etc). La littérature ne fait guère partie de ses sujets de lecture (il cite ici et là histoire, politique, sociologie, philosophie, psychologie, affaires, livres de développement personnel, avec toutefois des romans historiques et ceux de George R R Martin, 72) ni des cours qu'il suit à l'université (histoire, politique, sociologie, psychologie, géographie, astronomie, mathématiques, cinéma, anglais). Mais il envisage à un moment de devenir écrivain pour proposer des scénarios de cinéma (p 69 et autres) et mentionne deux fois qu'il tient un journal (78 & 101). Deux passages semblables, sur le fait que son métabolisme lui permettait de s'empiffrer sans grossir, sont peut-être l'indice que le texte a été remanié, donc travaillé (89, 97).

Le récit suit strictement le cours de sa vie depuis la naissance (je note au passage pour ma collection cette phrase drôlement tournée, je traduis : «Le matin du 24 juillet 1991, dans un hôpital de Londres, je suis né») et pratiquement jusqu'à la date de sa mort programmée, puisqu'il prévoit de se suicider quand la police l'aura coincé (on tombe ainsi sur des phrases inhabituelles comme «Pendant mes dernières semaines de vie, j'ai continué...» (134) ou «C'est ainsi que se termine ma vie tragique...» (135) qui semblent dictées par une voix d'outre-tombe).

J'indique ci-dessous la liste des chapitres :

Introduction (page 1).

Part one : A blissful beginning, Age 0-5 (Un heureux départ, p 1).

Part 2 : Growing up in America, Age 5-9 (Grandir en Amérique, p 4).

Part 3 : The last period of contentment, Age 9-13 (Dernière période de bien-être, p 18).

Part 4 : Stuck in the void, Age 13-17 (Collé dans le vide, p 40).

Part 5 : Hope and hopelessness, Age 17-19 (Espoir et désespoir, p 59).

Part 6 : Santa Barbara: Endgame, Age 19-22 (Fin de partie, p 83).

Epilogue (p 135).

A partir de l'âge de 6 ans le texte est divisé en sous-chapitres correspondant à chacune des années de vie (6 ans, 7 ans, etc), qui coïncident avec les années scolaires, puisque l'anniversaire est en plein été. Comme beaucoup de malades du syndrome d'Asperger, il est doté d'une excellente mémoire («my superior memory», p 1) qui lui permet ainsi d'évoquer par exemple le souvenir de l'anniversaire de ses trois ans (2). Il est né en Angleterre d'un père cinéaste et d'une mère malaise d'origine chinoise, travaillant aussi dans le cinéma. Quand il avait 5 ans, la famille a émigré aux USA pour s'installer à Woodland Hills («I can recall

the first time I said the name on my lips», 5) à l'ouest de Los Angeles. S'ensuivent les fêtes, les déménagements, la naissance de la petite soeur, l'offre de la première console vidéo, le divorce des parents, les différents arrangements de la garde alternée, les écoles successives, le premier téléphone portable, la naissance du petit demi-frère, la première masturbation et la première éjaculation, l'apprentissage de la conduite, le départ pour étudier à Santa Barbara les dernières années. Il a vécu une enfance heureuse dans un milieu plutôt aisé (avec toutefois des hauts et des bas) et n'arrivera jamais à se consoler de l'arrivée de la puberté, avec laquelle il découvre une vie trop rude à ses yeux, entre des garçons brutaux et des filles qui semblent ne pas le voir. Il se sent en permanence humilié, et progressivement naissent en lui des sentiments de jalousie et de haine si vifs qu'il en vient fréquemment à vouloir tuer ou même torturer ses contemporains plus chanceux que lui sur le plan sexuel. La seule vue d'un couple de jeunes gens le met en rage. Il s'étonne à deux reprises que son ami le plus fidèle, James Ellis, un garçon comme lui plutôt introverti et solitaire, n'éprouve pas le même ressentiment envers les autres jeunes gens (72, 91). Peu à peu naît en lui l'idée d'en découdre de façon spectaculaire au cours de la journée particulière qu'il appelle le Day of Retribution (il parle aussi plusieurs fois de «solution finale»), dont il fixe la date d'abord à Halloween 2013, puis à la Saint-Valentin 2014, puis au samedi 26 avril et, empêché parce qu'il a pris froid (!) il la recule enfin au samedi 24 mai. Il passera en fait à l'action et trouvera la mort dès le 23 au soir.

C'était un sang-mêlé eurasiatique (17, 84), qui semblait avoir peu d'estime pour les Asiatiques purs et pour les Noirs (il évoque sans aménité un «ugly Black boy» (84) et un «ugly Asian» (121)). Il était aussi assez méprisant envers le genre «low class». Il était fasciné par les chevelures blondes, séduit surtout par les filles blondes, et s'était lui-même parfois fait teindre en blond. Il était complexé par sa petite taille et sa faiblesse physique, qu'il avait compensée à l'adolescence en pratiquant par périodes le skateboard, le basket, la musculation et le karaté. C'était un esthète, admettant son «penchant pour le luxe, l'opulence et le prestige» (113). Il aimait les beaux panoramas («being one who admires great views...» 36), les beaux vêtements et accessoires (Hugo Boss, 94, Giorgio Armani, 97, Gucci, 122), les beaux couchers de soleil qu'il observait jusqu'à l'apparition des premières étoiles (131) et trouvait une certaine élégance à la canne dont il a dû se servir quelque temps après s'être cassé une cheville en se battant contre des «ennemis» (126). Il était d'un narcissisme parfois naïf, se vantant d'avoir visité beaucoup de pays (en fait une demi-douzaine), se voyant comme un gentleman «intelligent», «magnifique» et «parfait» (56, 70, 81, 82, 109, 133 etc) mais il est vrai qu'il n'était pas sot. Il avait des bouffées de mégalomanie, se présentant comme rien de moins qu'un demi-dieu (135), rêvant de devenir dictateur pour enfermer toutes les femmes dans des camps de concentration et les regarder crever de faim depuis un mirador (136). Ça n'est pas toujours très convaincant, mais c'est tout de même plus excitant que des borborygmes dadaïstes ou des bêlements de poésie équitale.

Mardi 3 juin 2014. Après l'arrestation à Marseille d'un nouveau flingueur fou furieux, les médias insistent si lourdement sur le rôle néfaste de la prison dans la radicalisation des islamistes, que je crois déjà les entendre suggérer la solution parfaite à ce problème : exempter de détention tous les délinquants et criminels musulmans. Aux grands maux les grands remèdes!

Mercredi 4 juin 2014. J'ai feuilleté le roman *Burdeos* de Soledad Puértolas (1986) à la recherche d'une phrase que je pourrais inclure dans ma collection de citations sur cette ville. J'ai choisi celle-ci, de la page 86, que je traduis ainsi : «Bordeaux lui apparaissait comme une ville archaïque et guindée, mais elle lui plaisait car il était attiré par ses coutumes anciennes, qu'il voulait examiner d'un oeil critique.» Je me

demande si j'aurai un jour l'occasion de vérifier comment la phrase a été tournée dans la version française publiée.

Samedi 7 juin 2014. C'était hier mon anniversaire. J'arrive aux âges où les souhaits valent moins comme célébration que comme consolation, et je n'ai pas le goût de parler du chiffre. Les curieux sauront se renseigner. Moi-même j'ai tendance à faire peu de cas de ces occasions, mais enfin je dois avouer que je me sens très reconnaissant envers les quelques personnes qui ont bien voulu me faire signe en cette journée.

Le week-end, comme je ne me sens plus obligé d'avoir mon compte de sommeil au moment de partir travailler, je cesse de prendre des somnifères, et je retrouve mes insomnies. Cette nuit je me suis réveillé au moment où je rêvais que j'étais dans la maison de la Croix. Il y a eu un épisode où je me sentais inquiet, la nuit tombée, et où je verrouillais ma porte. Je me voyais ensuite l'après-midi, revenant du jardin. Au moment où j'allais entrer dans la maison, des gens arrivaient de la rue et entraient par le portillon. C'étaient mon voisin Derek et une femme inconnue. Ils me voyaient mais semblaient m'ignorer, concentrant leur attention sur un chat qu'ils suivaient, et qui les avait précédés dans le jardin. Au réveil, je me disais que cette fois le jardin était bien comme dans la réalité, et non transfiguré comme souvent dans les rêves. Puis j'ai réalisé qu'il était en fait comme autrefois, avec la pelouse nue, sans la haie d'arbustes que j'ai fait pousser depuis quinze ans, ni le bûcher que j'ai construit près de l'entrée.

Mercredi 11 juin 2014. En ce qui me concerne, que les intermittents fassent grève à tous les festivals tout le temps qu'ils veulent, je n'y vois que des avantages.

Jeudi 12 juin 2014. En cherchant à me renseigner, voilà deux ans, sur l'exil de Le Vigan dans la ville de Tandil, en Argentine (voir au 24 IV 2012), j'avais appris la parution en 2009, dans la même ville, d'un livre consacré au sujet par une certaine Mariana Rodríguez. Sur le moment je n'ai pas ménagé mes efforts pour essayer de me procurer cet ouvrage intitulé *Triste gorrión* (triste moineau) et sous-titré *Memorias de Robert Le Vigan, Entre el actor famoso y el anciano exiliado* (de l'acteur célèbre au vieillard exilé), mais ce fut en vain. Le document était si introuvable et l'auteur si injoignable que j'y ai bientôt renoncé. Il y a quelques semaines, cependant, ayant reparlé de cette histoire à une amie, elle a découvert et m'a fait savoir que *Triste gorrión* avait depuis lors été numérisé et mis en ligne, de sorte que j'ai pu en prendre connaissance. J'étais bien aise de satisfaire enfin ma curiosité mais je n'ai pas trouvé là autant que je m'y attendais. Ce bizarre petit livre auto-édité de 86 pages, dont l'auteur se prénomme Mariana en couverture et María Ana en page 2, est divisé en neuf chapitres. Cinq d'entre eux présentent un résumé historique de la vie de Céline et de Le Vigan, de leur cavale en Allemagne, puis de l'arrestation et de l'exil de l'acteur. Ces données puisées à d'autres sources ne sont pas transmises avec grand soin (Céline aurait écrit *Voyage a bout du nuit*, et Vichy serait une «ville côtière»). L'auteur ne nie pas les torts de Le Vigan, notamment son antisémitisme, ah ça, mais lui conserve toutefois sa sympathie. Il y a parmi ces pages, en parallèle avec l'Occupation de la France, une juste remarque sur la dictature militaire des années 70 en Argentine : «Ceux qui ont quitté le pays ne l'ont pas tous fait pour des raisons politiques et ceux qui y sont restés n'étaient pas tous des sympathisants de la junte» (p 34). Trois autres chapitres sont des sortes de nouvelles, où Le Vigan apparaît comme une silhouette fugitive et fantomatique. Un enfant voit le vieillard taciturne promener son petit chien Cucuní, circuler à vélo avec sa cape noire qui flotte derrière lui, ou lire attentivement les noms cités sur des affiches de cinéma. Le passage le plus personnel est celui où la narratrice se souvient d'avoir vu l'acteur venir chez la dame qui lui donnait des cours de français, quand elle était enfant. A un moment le vieillard fume la pipe adossé à une tapisserie, dont le dessin forme comme les ailes d'un ange

dans son dos (p 57). Enfin le dernier chapitre reproduit un article nécrologique paru en 1998 dans le journal *Tiempos tandilenses*, où une artiste locale, Angeles Unzué, évoque le souvenir de Le Vigan, sans donner beaucoup de détails concrets, mais en rapportant quelques propos qu'il aurait tenus, dont celui-ci : «Mon meilleur ami a été Marcel Aymé. Céline aussi a été mon ami, mais lui ne me respectait pas» (p 73).

Samedi 14 juin 2014. En s'exhibant à poil, les intermittents manifestent d'abord la vulgarité de leur corporation de parasites.

Dimanche 15 juin 2014. J'ai rêvé que je voulais réécouter une pièce de Gabriel Fauré intitulée *La roue tourne*.

Lundi 16 juin 2014. Je me suis un peu remis à Goodreads, c'est à dire à y reproduire les notes de lecture que je publie dans mon blog. J'avais laissé tomber depuis à peu près un an. Jusqu'à présent je me contentais de noter et de commenter les livres déjà présents dans la base, mais j'ai enfin pigé comment ajouter manuellement des livres qui n'y étaient pas encore, ce qui est souvent le cas des livres (en) français. Du coup j'ai passé une partie de la journée d'hier à cette remise à jour. Deux bonnes douzaines de livres. J'ai eu la surprise de voir que le texte en pdf d'Elliot Rodger, *My twisted world*, dont je parlais l'autre jour, était déjà signalé en tant que «e-book» et avait reçu en quelques jours plus de 80 commentaires. Les résultats sont très contrastés, les notes vont de 1 à 5 étoiles. Je lui en ai accordé 4. Certaines personnes visiblement n'arrivent pas à distinguer l'horreur du crime de la qualité du texte, et condamnent celui-ci à cause de celui-là.

Ce soir j'ai eu un petit échange avec l'ami Costes sur Facebook. Si j'ai bien compris, il s'est installé depuis quelque temps dans une maison à la campagne, en tout cas il a passé là une jolie photo où on le voit en train de réparer son toit. J'admire son énergie et je l'envie. Je l'ai mis en garde sur le fait que son échelle était mal installée : il vaut mieux, pour la commodité et la sécurité, que la partie basse soit devant la ou les partie(s) haute(s), et non l'inverse. Je crois que c'est mon frère, qui m'avait appris ça, il y a des années. Ce renseignement ne m'a hélas pas rendu plus habile à bricoler, mais enfin cela sert. Pendant les travaux de l'été dernier chez moi, j'ai entendu le chef de chantier faire remarquer un couple de fois à des ouvriers qu'ils avaient ainsi mis leur échelle à l'envers, ce qui n'avait pas l'air de les troubler, et en effet cela n'empêche pas de monter. Il se passe un peu la même chose avec les sécateurs, qui coupent autant si on les tient à l'endroit ou à l'envers, quoique pas aussi juste.

Mardi 17 juin 2014. J'ai revu l'autre soir à la télé le film de Mike Leigh, *Secrets et mensonges* (1996). C'est l'histoire d'une jeune noire, supposée métisse mais ça ne se voit guère, qui part dans Londres à la recherche de la mère qui l'avait abandonnée à la naissance, et découvre que c'est une prolote blanche méchamment névrosée. Elles renouent, puis participent à un repas de famille qui tourne à la cata, quand plusieurs conflits éclatent les uns sur les autres. Je continue de trouver ce film attachant, malgré son aspect sentimental un peu trop appuyé, malgré l'antiracisme lourdaud (la noire est comme par hasard le seul personnage entièrement positif, sans défaut, parfait), malgré les rabibochages gluants des dernières scènes. J'aime bien la longue séquence du repas, qui est bien conduite, en crescendo passionnel. Je ne me souvenais pas que la mère était aussi perturbée, en fait on voit que ses ennuis tiennent moins du déterminisme social que de son propre empotement, du coup le film a l'air moins simplet de gauche qu'il ne m'avait paru la première fois. Et j'avais complètement oublié une scène très intéressante et bien jouée, où l'oncle photographe prospère reçoit dans sa boutique la visite sinistre d'un ancien collègue maintenant ruiné, clochardisé, et vaguement menaçant. N'est-ce pas là une scène anti-marxiste, valorisant les aléas du destin et le mérite personnel,

plutôt que le déterminisme étroitement économique? Globalement, je maintiens ma note : B.

Mercredi 18 juin 2014. J'ai repéré qu'Aron était chez la baronne.

Vendredi 20 juin 2014. Pendant des années je n'ai connu que de nom le célèbre *Martín Fierro* de José Hernández et j'étais persuadé a priori que ce classique argentin ne pouvait présenter aucun attrait à mes yeux. Tout au contraire, en l'ouvrant par hasard voilà quelque temps, j'ai été aussitôt conquis par les mille grâces de ce long poème paru en 1872, composé de près de quatre cents strophes, pour la plupart des sixains et des quatrains, au total 2300 et quelques vers. Cela raconte à la première personne les aventures du gaucho *Martín Fierro*, qui vit tranquille dans la brousse avec femme et enfants mais doit les quitter pour partir à l'armée, où il est si mal traité qu'il finit par déserteur, découvre au retour que sa famille a disparu, mène dès lors une vie errante dans la pampa, se bat un soir dans un bal avec un noir, qu'il tue, continue d'errer comme un fugitif poursuivi par la police, puis s'acoquine avec un copain, en compagnie duquel il part finalement vivre chez les Indiens. L'auteur a publié sept ans plus tard *La vuelta* (le retour) de *Martín Fierro*, suite deux fois plus longue que le premier poème. Le peu que j'ai aperçu du texte sur le moment m'a assez plu pour que je décide d'en prendre plus ample connaissance un jour prochain, mais enfin j'étais si impatient de retrouver certaine formule, que j'ai cherché l'autre soir et trouvé des éditions en ligne. C'est dans *La vuelta* que, me servant de la recherche par mot, en l'occurrence le mot *noche*, j'ai retrouvé ce fragment qui témoigne du talent de l'auteur à évoquer une ambiance, et de son goût marqué pour les scènes de nuit : «... La noche por cantos tiene / Esos ruidos que uno siente / Sin saber por donde vienen. // Son los secretos misterios / Que las tinieblas esconden ...» (je traduis «La nuit n'a d'autres chants / Que ces bruits qu'on entend / Sans savoir d'où ils viennent. // Ces mystères secrets (!) / Que cachent les ténèbres...» (strophes 1078-1079, vers 6470-6474 (la version en ligne est numérotée par strophes, mais les éditions en papier sont en général numérotées par vers))). Satisfait de ma trouvaille, je suis retourné au début du texte et j'ai passé la soirée à lire in extenso le premier *Martín Fierro*. José Hernández (1834-1886) poète rustique mais lettré, dont la vie est mal connue, et dont les papiers ont été dispersés à sa mort, n'a guère publié, outre ce chant et sa suite, que de rares oeuvres, dont un manuel d'*Instrucción del estanciero* et des articles de journaux. Par sa perfection formelle, par son sujet national, par son grand succès public, *Martín Fierro* est devenu l'une des oeuvres les plus célèbres, peut-être la plus renommée de la littérature argentine. Ses thèmes politiquement corrects (l'opposition à l'autorité, l'exil chez les Indiens, etc) contribuent peut-être au maintien actuel de cette bonne réputation (malgré quelques aspects rugueux, comme la peinture sans voile de la sauvagerie de l'Indien qui, «où qu'il aille / Vole et tue tout ce qu'il trouve / Incendie les bâtiments ...» (st 80, v 478 sq). Hernández fait s'exprimer le gaucho dans un espagnol savoureux, exotique, populaire et archaïsant. C'est un poète inspiré, au ton enlevé, dont les propos semblent «couler de source», ainsi qu'il le dit lui-même, et il a des images mémorables pour traduire le flux de l'inspiration, les strophes qui lui viennent comme des brebis se bousculant pour sortir de l'enclos, les vers dont à peine un franchit le seuil, que déjà le suivant pointe le museau (st 324-326, v 1885-1902). Son poème est émaillé de telles images à la fois naïves et ingénieuses, qui me plaisent : devant le danger le gaucho a le coeur qui palpite «Como la garganta al sapo» (comme la gorge du crapaud, st 99, v 594), il voit étinceler dans la nuit les dents blanches de la jolie danseuse nègre («Haciendo blanquiar los dientes / Lo mesmo que mazamorra», je ne peux pas tout expliquer, st 197, v 1161-1162), il se souvient comme il aimait sa petite Indienne à laquelle il était «Más prendido que un botón» (plus attaché qu'un bouton, st 300, v 1746), Dieu a beaucoup donné à toutes ses créatures mais à l'homme seul le trésor supplémentaire de «una lengua que habla» (une langue qui parle, st 371, v 2172) etc. J'aime même ses platitudes («El tempo con sus mudanzas»,

le temps et ses changements, st 22, v 132). Le narrateur a une formule qui m'intrigue, touchant sa naissance, car il déclare être né «comme le poisson, au fond de la mer» (st 15, v 85-86, veut-il dire par là loin de tout?). Pour m'assurer du sens de certains passages, et par curiosité de voir comment ils avaient été tournés en français, j'ai voulu consulter une traduction et j'ai trouvé celle que Paul Verdevoye a publiée en 1955. Cette version à la fois métrée et rimée est un ouvrage remarquable d'ingéniosité, mais impuissant à rendre la saveur particulière du texte original, à mes yeux, notamment le recours aux élisions du français popu donne au texte une allure bien étrange. La tâche paraît globalement impossible, de toute façon. Si l'on permet, je rapporterai toutefois ici une esquisse à laquelle j'ai songé en passant pour les vers 979-982, de la strophe 164 : «Je suis un bel ignorant / Je sais que je ne vaux rien / Je suis le lièvre ou le chien / Cela dépend du moment.» En certaine occasion, le protagoniste et un compagnon, exaltés par la chanson et la boisson, étirent leur cou comme des cigognes («Ibamos como cigueñas, estirando los pescuezos», st 287, v 1667-1668). Cette image fait allusion à la posture de l'oiseau en vol, je suppose, car comme on peut l'observer y compris sous nos latitudes, les cigognes volent avec le cou tendu, au contraire d'autres échassiers comme les hérons et les aigrettes, qui le gardent replié en forme de S. Ailleurs le poète évoque d'autres oiseaux, aux petits becs paraissant d'or («Esos piquitos como oro», st 371, v 2169). Je ne sais à quelle(s) espèce(s) l'auteur pense, il n'en manque sans doute pas qui correspondent à cette description, mais elle s'appliquerait particulièrement bien aux merles de nos contrées, il me semble. Je concluerai ces notes en vrac en évoquant une belle révélation documentaire. J'ai lu dans des explications que les «bolas», cette arme indienne constituée d'une paire de boules encordées, servant à capturer des nandous, des guanacos ou des ennemis, a été adoptée par les gauchos, qui l'ont modifiée en y ajoutant une troisième boule. De ce fait, les ruraux argentins donnent à l'arme augmentée le nom de «las tres marías» (les trois Marie), par lequel ils désignent aussi les trois étoiles centrales de la constellation d'Orion, si joliment équidistantes et alignées. (L'expression apparaît dans le poème, au premier sens puis au second, dans les strophes 100 & 252 (v 597 & 1453)). J'ajoute cette représentation à celles déjà relevées dans d'autres lectures (ces trois mêmes étoiles, les Incas y ont vu un condor, les Galiciens une charrue, les Basques trois voleurs (voir dans ce journal en mai 2000 et en février 1998)). Voilà l'excellent sujet d'une étude, qui existe peut-être déjà quelque part : les différentes idées que les peuples du monde se sont faites de ce remarquable trio d'étoiles.

Samedi 21 juin 2014. Trois haïkus.

Crevettes cocktail
Thon entier au naturel
Maquereaux fumés
Cabanes tchanquées
Puanteur de cellulose
Bassin d'Arcachon
Odeurs de marée
Cancanements de canards
Vieux port de Taussat

Mardi 24 juin 2014. Une nouvelle vermine se répand dans le pays, l'inquiétant moustique-tigre, que d'aucuns nomment déjà comme il se doit le moustigre.

Mercredi 25 juin 2014. Je n'avais encore jamais coupé les cheveux à Baudelaire, mais enfin l'autre jour, en considérant une photo de lui où il arbore une vaste tignasse, je me suis avisé que je pourrais facilement éliminer ces grandes mèches en détournant la tête avec des ciseaux. Et ça ne lui va pas mal, il a quand même une autre allure...

Jeudi 26 juin 2014. *Sud Ouest* consacrait hier un article (édition Rive gauche, page 13) au procès d'un ancien employé du zoo de La Teste, qui en a été viré l'an dernier après avoir tué une autruche en lui défonçant la gueule à coups de pelle. D'après les témoignages, il semble que l'individu avait déjà souvent fait preuve d'agressivité envers les animaux et les autres employés. Il est surprenant que l'autruche morte n'ait été découverte par la police que fortuitement, à l'occasion d'une visite consécutive à un dépôt de plainte pour harcèlement. La justice n'a pas été bien rigoureuse, en ne condamnant le coupable qu'à six mois de prison dont quatre avec sursis, ce qui concrètement veut probablement dire rien du tout, mais il devra quand même payer plusieurs milliers d'euros de dédommagement. Comme souvent dans ce journal le malfaiteur n'a pas de nom, il ne faudrait surtout pas l'exposer à la honte publique. Accessoirement on s'interroge aussi sur les vertus et la compétence du directeur, qui n'avait jamais remarqué le comportement du type, en poste depuis la bagatelle de quinze ans, envers ses collègues et les bêtes.

Vendredi 27 juin 2014. Je lisais l'autre jour dans *Le Betteravier français* (n° 1004, du 24 juin) un article assez décourageant sur la Commission pour la «gestion durable des grands carnivores» (ours, loups, lynx) et ses pourparlers interminables (et probablement coûteux) entre agriculteurs, éleveurs, propriétaires fonciers, écologistes et chasseurs. Il paraît que certaines peuplades, comme les Suisses et les Américains, parviennent à bien gérer ces questions sans aucune bureaucratie. Mais nous, pardi, on fait mieux, on a la couche française, la French couche.

Mercredi 2 juillet 2014. En ce premier jour de vacances, j'ai quitté la ville pour la campagne. Je suis parti de Pessac dans la matinée, et comme Baudouin m'avait proposé de passer le soir à Meschers, j'ai traversé tout le pays de marais qui s'étend au nord de Blaye. J'avais plus l'impression d'être en vacances, presque en voyage, du fait que je ne connaissais pas le paysage. J'ai vu en passant des cigognes et des aigrettes. Et j'ai voulu profiter de ce détour pour m'arrêter voir des vitraux, si bien que je me suis livré à un petit safari iconographique en visitant les églises de Braud & Saint-Louis, Saint-Ciers sur Gironde, Saint-Bonnet sur Gironde, Saint-Thomas de Conac et Saint-Fort sur Gironde. Du coup je suis arrivé en retard à Meschers, où l'on m'a quand même servi une bonne salade, avec un café du Cameroun. J'étais enfin vers trois heures à la Croix. La colonelle donnait une sorte de pow-wow dans sa cour, de sorte qu'il y avait des gens et des voitures un peu partout autour de chez moi. Les activités rituelles d'arrivée, dont je commence à me lasser, sont de descendre de voiture dans la rue pour ouvrir le portail, et pour cela défaire le noeud de ficelle que mon nouveau jardinier se croit obligé d'y faire à chaque fois qu'il passe, rentrer la voiture dans la cour, l'arrêter, ouvrir la maison, décharger les bagages, ouvrir l'électricité, ouvrir les volets, parfois laisser les fenêtres ouvertes, mais là il faisait trop chaud, alimenter la chatte si elle vient déjà mendier, en hiver allumer du feu, mais en ce moment on s'en passe, prendre le grand panier en osier pour aller dans la rue vider la boîte à lettres archi-pleine après quatre ou cinq semaines d'absence, au passage ouvrir l'eau à côté du portillon, et rentrer à la maison trier le courrier, c'est à dire maintenant principalement les prospectus. D'autres activités obligatoires mais moins urgentes sont réalisées peu à peu dans les heures qui suivent : ranger les bagages, ouvrir le gaz, mettre à jour l'éphéméride, remettre l'horloge électrique en marche et à l'heure, aller ouvrir la remise, faire un tour d'inspection dans le jardin, nourrir les poissons, effacer les dizaines de messages du répondeur téléphonique (cette fois-ci un record : 74). J'avais la flemme de repartir faire des courses. Dans l'après-midi j'ai mal mangé d'une demi-boîte de petit salé aux lentilles. J'ai repris la voiture pour aller voir les trois petits arbres dont je me soucie le plus. A la Rigeasse, le peuplier blanc, qui est maintenant presque aussi haut que moi, et à Volebière les deux pousses de châtaignier qui ne m'arrivent toujours pas beaucoup plus haut que la cheville. Je les ai plantées il y a deux ans, parce que la présence de

fougères à cet endroit me fait supposer que le sol est assez acide, elles ont survécu au printemps de l'an dernier, qui était plutôt humide, et à celui de cette année, qui n'était pas bien aride. L'été je suis là pour veiller, mais je me méfie de juin et de septembre. Je me demande si ces petits châtaigniers survivront, au début je n'y croyais guère, mais je me prends à espérer un peu, sans trop y compter non plus.

Jeudi 3 juillet 2014. Journée assez mal employée, à hésiter sur ce que je devais entreprendre en priorité, à finalement ne pas réaliser grand chose. Consulté non sans inquiétude ma liste de choses à faire dès que possible et celle des choses à faire à plus long terme et n'en ai quasi traité aucune. Traîné au lit à feuilleter des livres de photos (montagnes de l'Atlas, îles de la mer Egée, Afrique du Sud, Finlande, Arts déco) et à poursuivre ma lecture de fond actuelle, les *Récits de Kolyma*. Rangé aucun bagage (aucun vêtement, aucun papier, aucun livre, rien, tout traîne partout). Préparé deux commandes de livres qui m'ont été faites récemment. Commencé de nettoyer le jardin (d'ordinaire il me faut tout l'été pour le désherber et l'arranger par petits bouts). En particulier j'ai continué de démonter un pyracantha que j'espère faire disparaître complètement le plus vite possible. Commencé de photographier des objets à vendre sur le net (deux sur une quinzaine possible). Me suis réjoui de songer qu'Olivier Py, après avoir déliré sur la menace fantasmée du FN, va déguster les dégâts réels des intermiteux. Lu un beau distique de Ronsard, envoyé par un copain des Philippines : «Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois / Et les eaux me plaisaient plus que la cour des rois». Fini ma boîte de salé. Fait des courses à Beauvoir, en pleine chaleur. Acheté à Point Vert une nouvelle paire de sabots ouverts Baudou («Qualité, confort, esthétique, depuis 1910») et à Inter des vivres, dont une livre de moules qui a fait mon dîner, vers six heures. Le soir, je suis monté dans mon bois principal à Volebière et j'ai coupé des branches jusque après neuf heures. En arrivant j'ai vu un lièvre qui courait dans les champs, et en repartant un autre.

Vendredi 4 juillet 2014. Bon, j'ai quand même un peu rangé mes bagages, on commence à y voir plus clair. Je n'ai pas fait de cuisine : à midi tranche de jambon blanc avec un avocat, le soir saucisson à l'ail avec un artichaut cru, et d'excellentes cerises noires. J'ai dîné ainsi tôt en écoutant à la radio le match que les Français ont perdu contre les Allemands. Ce n'est pas bien dans mon goût habituel, mais je ne sais pourquoi j'ai suivi quelques parties de cette coupe. Pourtant je n'ai toujours pas beaucoup d'estime ni pour le divertissement sportif, ni pour sa principale utilisation politique, qui est de présenter l'immigration sous un jour positif. Je ne trouve pas ça très convaincant : des immigrés de bonne volonté qui n'auraient qu'un talent sportif à apporter au pays ne me paraîtraient déjà pas bien intéressants, et s'il s'avère en plus qu'ils ne sont là que pour le pèse et n'ont rien à branler du pays dont ils sont censés défendre les couleurs, le gain me paraît encore plus mince. Mais passons. J'ai mis en place un ruban tue-mouches neuf (un ruban Catch, «pratique et efficace»), acte nécessaire et typique d'un début de vacance. Dans l'après-midi j'ai passé deux heures à couper des branches à Volebière, pour continuer à dégager l'endroit où je voudrais pouvoir entrer ma voiture dans le bois. Et dans la soirée deux heures à travailler au jardin. J'ai fini d'anéantir ce pyracantha emmerdant et j'espère qu'il ne repoussera pas. J'en ai tiré quelques bûches. Puis j'ai regardé en partie un documentaire sur les ruraux des Appalaches, dont Monget avait passé le lien sur Facebook. On voyait des gens âgés chanter et danser avec des violons et des sortes de guitares bizarres. Un vieillard chantait «If I get drunk / Just let me fall / Little darling / On the ground».

Samedi 5 juillet 2014. Je voulais tenter une première brocante demain, mais j'en avais un peu la flemme et le mauvais temps qui s'annonce me fournit une bonne excuse pour laisser tomber. J'ai quand même passé une partie de la journée à ranger mon stock de marchandises, livres et autres. A part ça j'ai continué le nettoyage du jardin et la préparation d'une entrée au bois

de Volebière. Même repas à midi et le soir : une merguez et la moitié d'un fond d'artichaut. Cela semble peu mais si l'on y ajoute pain, bière, fromage et cerises, je n'ai pas manqué. Très peu lu, sinon quelques pages du polémiste brésilien Olavo de Carvalho, qui m'amuse beaucoup. J'ai aussi un peu feuilleté le blog de l'explorateur et cryptozoologue Michel Ballot, dont m'avait parlé un de ses amis rencontré fortuitement dans les bois derrière Cassy l'autre jour. Il organise des expéditions à la recherche du Mokele-Mbembe, une espèce de monstre du Loch Ness camerounais, et semble vivre de ça. Ce genre d'entreprise m'aurait plus intéressé, quand j'étais jeune.

Dimanche 6 juillet 2014. Réveillé et levé trop tôt, vers cinq heures, recouché deux heures après, du coup j'étais encore au lit à dix heures. Aucun regret pour la brocante, probablement annulée, il a plu une bonne partie de la journée. Il fait même frisquet, mais cela me semble nettement préférable à la canicule. La pluie a fait sortir les escargots, qui ne se bousculaient pas. J'ai ramassé les onze premiers de cette saison.

J'ai regardé ces derniers temps sur Youtube quelques vidéos vertigineuses, notamment une compilation de quatre minutes montrant les exploits d'un jeune Russe ou Ukrainien, grimpeur et équilibriste de l'extrême, qui marche sur des grues ou se suspend au-dessus du vide avec une désinvolture sidérante et même un certain sens de la provocation. La première fois je n'ai pas pu regarder jusqu'au bout, il a fallu que je m'y reprenne, et maintenant encore, après plusieurs passages, je ne peux revoir ces scènes sans avoir le frisson. Quelle que soit la qualité des images, j'ai l'impression que leur impact se situe en-deçà de l'effet esthétique ordinaire, à un niveau plus primitif : il est rare que des oeuvres visuelles produisent ainsi des réactions physiques. Ces prises de vue émeuvent d'abord par la sensation de grand danger qu'elles suscitent dans l'esprit et jusque dans la chair. Un commentateur a écrit que le jeune homme s'était tué depuis lors en tombant d'une grue. Un autre dit qu'il vit encore. Je ne sais ce qu'il en est, mais il est certain que quand on s'amuse à ce genre de prouesses, on ne peut commettre deux erreurs, la première suffit.

Activité routinière aujourd'hui : rangement, jardin, petite visite aux bois quand le soleil a reparu, en fin de journée. Repas identique à midi et le soir : du pâté en boîte, pas terrible, avec une moitié de melon espagnol ovale vert foncé, à la pulpe vert clair bien sucrée.

Lundi 7 juillet 2014. J'ai consacré la matinée à passer des annonces pour essayer de vendre dix objets sur *Le Bon Coin* (ce qui suppose aussi de les photographier, de réfléchir aux formulations etc). Avec les deux de l'autre jour, le total s'élève à douze : une pompe à bras Manufrance, une plaque de cheminée en fonte très lourde (plus de soixante kilos), une tarière (qu'est-ce que je fais avec une tarière? je n'ai plus idée d'où je la sors), un évier en céramique jaune (il me plaît, j'aurais beaucoup aimé l'installer pour mon propre usage, mais je dois hélas me rendre à l'évidence que c'est au-dessus de mes forces et que je ne le ferai jamais, ni personne ne le fera pour moi), une soupière en porcelaine, un rouleau de plus de cent mètres de filet de protection pour les jeunes plants (cela date de l'époque où je me voyais devenir forestier pro, en tout cas plus entreprenant que je ne me suis avéré au fil du temps), ma machine à écrire Underwood à caractères Pica (je l'avais achetée rue des Remparts circa 1980 et bien rentabilisée, elle a traduit plusieurs livres), une pile de la revue *Chez Vous* («La joie de vivre à la maison - Décoration, Cuisine, Entretien») des années 1958-1960, un petit stock de la revue *Architecture Bois* des années 2006-2010, une collection de numéros du *National Geographic Magazine* (édition US et édition française), une trentaine de brochures de la collection *Tour du Monde* (une par pays, années 1960), et une paire de jumelles militaires de la Belle Epoque avec un étui en cuir. J'ai peu d'espoir que cela marche, mais j'aurai au moins la satisfaction d'avoir essayé, et pour moi le moment le plus opportun, c'est maintenant, pendant que je suis en vacances dans cette maison. Je serai vite fixé. Le site

garde les annonces en ligne pendant deux mois, mais d'après mon expérience, les ventes se font dans les premiers jours ou ne se font pas. Il m'ennuie un peu de songer qu'à mon âge, j'éprouve encore le besoin de dépenser du temps et de l'énergie à tenter de transformer mon fourbi en espèces. Mais d'un autre côté, cela m'apporte un divertissement, j'ai toujours aimé jouer à la marchande.

A un moment je me suis interrompu, en entendant qu'un cantonnier passait tondre l'herbe au bord de la rue, et je suis allé le prier de passer aussi un coup de tondeuse dans l'impasse le long de ma maison, où beaucoup d'herbe s'est mise à pousser subitement cette année (un assez beau trèfle, mais envahissant, et d'autres grandes tiges). Il n'a pas refusé, mais m'a d'abord fait remarquer qu'il n'avait pas à le faire, s'agissant d'une voie privée. Je me suis dit en passant que cet homme, que je n'avais encore jamais vu, qui est nouveau dans cet emploi et n'habite pas le village, devait avoir reçu des instructions spéciales à cet égard, pour parler avec une telle assurance. Mais il était aimable et bien disposé, et m'a volontiers rendu ce service. Il me l'aurait aussi bien rendu si je ne lui avais pas fait observer, comme je n'y ai pas manqué, que sur cette parcelle de bord de rue dont je me trouve être propriétaire, le maire a plus d'une fois fait mener des travaux sans juger utile de m'en demander la permission, et qu'il n'y avait donc rien d'excessif à ce qu'en compensation, le cantonnier passe un coup de tondeuse le long de mon mur, comme il a fort bien fait. Pendant ce temps mes voisins anglais, qui habitent au fond de l'impasse, et que je n'avais pas encore croisés depuis le début de mon séjour, sont sortis de chez eux pour aller se promener, se sont arrêtés me parler un instant, puis sont revenus quelques minutes plus tard m'inviter à prendre l'apéritif demain soir avec eux et les nouveaux voisins, installés depuis peu à côté. Ainsi s'annonce une semaine sociale : je serai d'apéro demain avec ces gens, mercredi je dois aller faire vidanger ma voiture à Villeneuve, jeudi je rendrai ma visite semestrielle à mon médecin dans l'après-midi et je dînerai le soir avec Véro, et samedi je dois accueillir un ami de Paris qui vient passer une semaine chez moi en compagnie de son fils de six ans. Dernièrement j'ai souvent pensé à cette prochaine visite, et j'attends beaucoup de voir le petit jeune homme, que je ne connais guère, et qui me rappellera peut-être le bon temps où j'ai eu moi aussi un fils de cet âge, époque dont je garde bon souvenir. Aussi ces derniers jours, chaque fois que je tombe sur un jeu ou que j'ai l'idée de quelque activité qui puisse intéresser un gentilhomme de six ans, j'en prends note. Nous verrons bien.

N'ayant plus grand chose à manger, et moins encore envie de me mettre en cuisine, j'ai déjeuné très misérablement d'un reste de pâté, accompagné de petits oignons blancs que je piquais à même le pot, et de graines de lupin que je puisais dans un autre bocal.

L'après-midi, quand j'ai pu m'arracher à la sieste, je suis retourné me ravitailler à Beauvoir, où j'ai acheté entre autres des moules, que j'ai mangées ce soir avec un oignon cuit en même temps. J'ai pris aussi des sachets de pâtée en sauce et des flacons de «cat milk» pour la petite chatte Minnie. Ces derniers mois, depuis qu'elle a été adoptée par les Brits, elle avait beaucoup grossi, et si elle continuait de me rendre visite lors de mes passages mensuels, je voyais bien qu'elle n'était plus affamée comme jadis, et qu'elle cherchait seulement les friandises et mon affection. Je mettais donc juste quelques croquettes à sa disposition, et j'avais décidé de ne plus me ruiner en sachets. Mais cette fois-ci je l'ai trouvée de nouveau amaigrie et avide, elle attend impatiemment que je lui ouvre la porte le matin, se jette sur le bol de pâtée que je lui donne, et le siffle en apnée. Que s'est-il passé, mes voisins me le diront peut-être demain. En attendant, j'assume l'intendance.

C'était une journée à lièvres. J'en ai vu un couple dans les champs en allant à Beauvoir par les petites routes, et un autre couple le soir, après dîner, quand je suis allé travailler un moment au bois de Volebière. C'était une drôle de scène. A un moment je suis sorti du bois pour poser des branches près de la voiture, sur le chemin. De l'autre côté du chemin il y a un grand champ de blé coupé, et j'ai aperçu cette paire de lièvres

assis à l'autre bout, à peut-être cent mètres. Ils formaient des taches brunes anguleuses sur le fond jaune des tiges sèches. Je me suis arrêté les regarder. De temps en temps l'un d'eux se tapissait et disparaissait presque. Mais voilà que pendant ce temps je m'aperçois qu'un troisième lièvre était en train de s'approcher, il longeait la lisière du chemin et du champ et venait vers moi. Je n'en croyais pas mes yeux. Je me demandais si cet animal était bien normal pour s'approcher ainsi, ou si simplement il ne m'avait pas repéré parce que j'étais immobile et sous le vent. Enfin quand il a été à moins de dix mètres, j'ai fait un geste en me passant la main sur le front, et là il a déguerpi tout d'un coup, avec une légèreté extraordinaire.

Mardi 8 juillet 2014. Journée pas désagréable mais assez médiocre dans l'ensemble. Glandouillé trop longuement sur le net, sur Facebook notamment. J'ai aussi parcouru, comme je le fais régulièrement, les annonces de demandes de livres sur Le Bon Coin, où j'ai parfois trouvé à vendre des miens. Le niveau intellectuel est assez bas dans l'ensemble. Les gens cherchent des bandes dessinées, des romans de gare, des conneries. En cette saison beaucoup de jeunes gens cherchent à acheter les manuels scolaires pour l'an prochain, et beaucoup ont une orthographe lamentable, y compris ceux qui arrivent déjà en classe «terminal», et qui, je le crains, auront quand même leur bac avec «mansion». Dans un autre genre, j'ai remarqué l'annonce fébrile d'une certaine Nadia, de Paris : «Bonjour Je cherche un livre sou titre : ode à trois de Eric Mozart c est très urgent s il vos plais aide moi de trouve se livre Je suis prête de paye on espèce merci de me répondre.» Hélas je n'ai pas cet ouvrage. A midi j'ai fait griller deux merguez dans la cheminée et j'en ai mangé une. Le feu m'était agréable, car il fait plutôt frais. J'ai gardé mon pull presque toute la journée. J'ai scié des bouts de bois, etc. Je suis allé au Five o'clock apéro dînatoire de mes voisins brits. Ils ont remarqué en effet que Minnie se fait moins assidue chez eux, mais je n'ai pas eu plus d'explications. J'ai fait observer que le petit chat roux touffu qui pisse partout, qu'ils ont tenté en vain de déporter dans deux villages des environs, et qu'ils envisageaient dernièrement de livrer à la SPA, était toujours dans les parages. La raison en est, m'ont-ils dit, qu'ils n'arrivent tout simplement pas à l'attraper pour l'enfermer dans un panier de transport. Cet apéro substantiel m'a bien calé mais j'ai quand même continué de manger, par vice pur, une fois rentré chez moi. Les meubles de ma cuisine font des bruits, comme il y a deux ans, y compris des craquements assez forts, que je n'identifie pas, ni ne m'explique. J'en reviens à l'idée que cette pièce est hantée, mais Dieu sait par qui, ou par quoi...

Mercredi 9 juillet 2014. Ce matin peu après huit heures j'ai emmené ma voiture à vidanger chez le garagiste tout au nord de Villeneuve et comme il faisait bon, je n'ai pas profité de son offre de me raccompagner et je suis rentré à pied. Il n'est pas mauvais que je marche un peu et cela fait deux bons kilomètres. En outre je n'aime pas marcher pour marcher, je préfère les occasions où cela est utile. En chemin je me suis arrêté parler à Jacques G, qui était dans la cour de sa ferme. Il m'a dit que c'est un cantonnier de Villeneuve qui passe éclaircir les haies au bord des chemins, et non les cultivateurs, comme je le pensais. Puis j'ai passé la matinée à tailler le jardin en attendant Wyn qui devait venir. Il était avec Gina. Il ne coupera pas l'herbe tout de suite, elle attendra la semaine prochaine et c'est tant mieux. J'attendais surtout l'occasion de lui parler de la douzaine de chênes morts que je voudrais faire couper à Volebière. Il ne s'est pas engagé à le faire mais a paru rassuré quand je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait pas d'arbres énormes, simplement ils sont déjà trop épais à la base (un diamètre de quinze à vingt centimètres) pour que je les coupe moi-même à la scie. Il voudrait d'abord voir mais nous ne pouvions aller sur place ni avec ma voiture, qui était chez le garagiste, ni avec la sienne qui était encombrée d'une remorque avec laquelle on n'aurait pu manoeuvrer dans le chemin. Il repassera la semaine prochaine. A midi j'ai piètrement déjeuné avec la merguez et des patates bouillies froides qui me

restaient d'hier. Ce faisant j'ai vaguement écouté un débat radiophonique français normal d'aujourd'hui, auquel étaient conviés trois politiciens : un du Parti communiste (représentant comme on sait une part significative de l'opinion publique actuelle), un du Parti socialiste, un de l'UMP et ... et c'est tout. Normal, hein? Bon, j'ai coupé, ce que je mangeais était déjà assez indigeste comme ça. L'après-midi, privé de voiture, je me suis consacré au jardin. J'ai rempli quatre sacs de débris de taille. On commence à y voir plus clair, à pouvoir passer ici ou là sans devoir se frotter à ceci ou se heurter à cela. Mon nénuphar poussif donne cette année une seule fleur. Vers six heures je suis retourné à pied chercher ma voiture. Il ne faisait pas très chaud mais la marche était tout de même bien moins agréable que dans la fraîcheur du matin. Au retour, j'ai fait un petit effort culinaire en coupant une patate bouillie et en la faisant revenir avec de l'ail, à la poêle, pour accompagner une tranche de jambon blanc. Après quoi je suis monté passer les dernières heures de jour à Volebière, où j'ai répandu mes sacs de verdure au pied de certains arbustes de la lisière. C'est la première année que j'arrive à apercevoir autant d'oedicnèmes criards dans les champs. Leurs grands cris s'entendent de loin, et la nuit jusque depuis les maisons, mais eux-mêmes sont difficiles à voir. Ce nom alambiqué d'oedicnème est visiblement d'origine savante et non d'emploi populaire. Je me demande si c'est ce que les ruraux d'ici nomment courlis, bien qu'il n'aient pas les grands becs des courlis proprement dits. Les Anglais les appellent bien des *stone curlews*, courlis des pierres. Au fait, j'ai noté que j'aime bien l'expression anglaise «it doesn't matter», pour «c'est sans importance», mot à mot «cela ne matière pas».

Jeudi 10 juillet 2014. Bon, j'ai encore passé l'essentiel de la journée à désépaissir mes buissons et mes haies, et ma vie intellectuelle est toujours proche de zéro. A midi j'ai eu le courage de faire griller un steak d'environ 120 grammes dans la cheminée et je n'en ai mangé que la moitié, avec des restes de melon et de patates bouillies. Ce n'est pas demain que je vais ouvrir un restaurant. L'affaire importante de la journée est que dans l'après-midi j'avais mon rendez-vous semestriel avec mon médecin. A mon étonnement général, il semble que je sois toujours vivant et même en bon état, dans les grandes lignes. L'ombre au tableau est un horrible furoncle qui m'a éclos dans le dos et pour lequel je vais devoir prendre un antibiotique, la Josacine, pendant huit jours. C'est ainsi, il me faut accepter que je ne suis pas un pur esprit mais un être biologique, je n'arriverai jamais tout à fait à m'en consoler. Le soir avec le sergent Véro nous fûmes nous acheter des pizzas au relais des camionneurs à Tout-y-Faut et nous sommes revenus les manger chez moi. J'avais prévu des éclairs au chocolat pour le dessert. Véro, qui est abstinent, ne buvait que de l'eau, et moi du vin rouge sud-africain de chez Lidl. Un vin tranquille, à ce qu'il paraît. J'ai lu dans Wikipédia que l'on regroupe les vins perlants, pétillants et mousseux sous l'appellation générale de «vins effervescents», et que les vins non effervescents seraient nommés «vins tranquilles». L'expression me ravit. Je me prends à songer que les vins effervescents ne sont pas tranquilles, ce sont des vins agités, inquiets, tourmentés...

Vendredi 11 juillet 2014. J'ai passé la matinée à faire des courses et le plein d'essence à Saint-Jean, et je n'ai rien fait de bien décisif dans l'après-midi. Mes deux repas, faits de restes, n'avaient pas beaucoup plus d'allure que mon emploi du temps. J'ai réfléchi aux problèmes d'intendance que je vais devoir traiter les jours prochains. La venue de mon ami et de son fils pour une durée de sept jours suppose de prévoir quatorze repas, ce qui ne représente pas un petit défi, quand on connaît mes talents de restaurateur. De plus un doute m'est venu en réalisant que si nous avons fixé un rendez-vous précis (je dois aller les chercher à la gare de Saint-Jean demain à 16 h 34), je suis sans nouvelles depuis longtemps, y compris après en avoir demandé récemment. Je me demande si tout se déroulera comme prévu. On verra bien.

Comme un de mes passe-temps favoris est de retrouver sur le net des choses que j'avais aimées en d'autres temps, j'ai recherché la chanson de Bow Wow (ou Lil Bow Wow), intitulée *What's my name* (ou *That's my name*), que l'on m'avait fait connaître il y a quelques années. Je trouve cette oeuvre assez joliment cadencée, bien que j'avoue ne rien comprendre au propos, même en lisant les paroles, et que par ailleurs je ne sois pas friand de regarder les rappeurs se dandiner en faisant des gestes avec leurs pattes de devant. J'ai un peu regardé ce que l'artiste avait fait d'autre et je n'ai rien trouvé de bien excitant, il semble avoir été l'homme d'une seule réussite.

Samedi 12 juillet 2014. Pour préparer la venue de mes visiteurs, j'ai passé l'essentiel de la journée à des activités peu ordinaires pour moi, comme de faire des lits, passer l'aspirateur, faire disparaître des kilomètres de toiles d'araignée, tenter enfin de donner un air plus accueillant à ma vieille demeure, ce qui n'est pas un petit chantier. Un bienfait des visites, quel que soit ensuite leur déroulement, est qu'elles me contraignent à une discipline ménagère dont je ne suis pas coutumier, et m'arrachent au laisser-aller que la solitude favorise. J'étais si occupé à mes obligations domestiques que je négligeai le repas, me contentant de saucissonner, comme on dit, sur le pouce. La venue de Bruno et du jeune Sigfrid apparaissait cependant de plus en plus improbable, car bien que nous eussions fixé le rendez-vous avec précision, je n'avais plus de nouvelles depuis fin mai. Un mail de ma part, envoyé il y a quelques jours, et un message téléphonique laissé sur son répondeur hier soir, étaient restés sans réponse. En début d'après-midi, toutefois, Bruno m'a passé un bref coup de fil. Tout allait bien, un bus les avait conduits de leur villégiature du Cap Ferret à la gare de Bordeaux, d'où ils allaient prendre le train pour Saintes, et de là ensuite la correspondance pour Saint-Jean d'Angély, où je devais les accueillir à 16 h 34. A l'heure dite, j'y étais. Mais pas eux. C'était bien embêtant. Avaient-ils raté la correspondance à Saintes, ou s'étaient-ils égarés de quelque autre façon? Ne possédant pas de téléphone portable où je puisse être joint pour recevoir de nouvelles directives, je rentrai chez moi. J'essayai d'appeler Bruno sur son portable qui ne répondait toujours pas (je devais apprendre plus tard qu'il ne marchait pas). J'aurais aimé faire savoir au voyageur, que s'il devait prendre depuis Saintes le train suivant, qui était un omnibus, il pouvait en profiter pour continuer au-delà de Saint-Jean jusqu'à Villeneuve, qui se trouve juste à deux kilomètres de chez moi. J'essayai d'appeler la gare de Saintes, voir si l'on pouvait me mettre en communication avec le bonhomme. Hélas, il se trouve que ce poste de «service public» est injoignable par téléphone (sans surprise). Eh bien, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, je pris le parti d'attendre et je retournai à mes rosiers. J'en étais à ne plus attendre rien ni personne quand tout à coup, vers 21 h 15, je vis se présenter au portail, à pied, un Bruno amaigri et bronzé, suivi du diabolin au cheveu ras et blondissime. Hilare, les yeux exorbités (ce qui est son état naturel), mon invité m'expliqua qu'en effet le train de Bordeaux était arrivé à Saintes trop tard pour la correspondance, que la SNCF avait alors acheminé les voyageurs à Saint-Jean en taxi, et que de là, il avait opté pour finir le voyage en auto-stop. Il avait fallu pas moins de trois heures et trois voitures pour les conduire de Saint-Jean à Saint-Denis du Pin, de Saint-Denis à Loulay, enfin de Loulay à l'embranchement de La Croix, qui est à un kilomètre du village (trajet total 16 km). Il paraît que le junior a trouvé l'expérience divertissante. Sa première question fut de savoir si j'avais encore les deux tortues, qu'il avait connues lors d'un précédent séjour, il y a quelques années, mais qui hélas n'ont pas survécu à un hiver trop rigoureux. Je préparai à la hâte, pour mes voyageurs, une platée de tortellinis à la ricotta et aux épinards. J'ai constaté que le petit Sigfrid n'est pas gros mangeur. Il lui tardait surtout de retourner jouer avec la tablette dont il semble avoir de la peine à s'arracher. De fait, la charge de divertir le jeune homme s'annonce moins lourde que prévu.

Dimanche 13 juillet 2014. A vrai dire j'avais oublié comme il est éprouvant de cohabiter avec la jeunesse, surtout un jour où la pluie nous tient enfermés dans la maison. La jeunesse s'intéresse à tout, de préférence aux objets que vous n'êtes pas habitué à tenir hors de sa portée (Oh, des jumelles! Oh, une hache!) et, pour canaliser son besoin de divertissement, vous vous retrouvez à jouer aux fléchettes ou à faire une partie de whist. Nous ne sommes sortis qu'en fin de matinée, pour nous ravitailler en pain à Villeneuve, avant de passer à table, où j'ai servi une omelette au jambon assez réussie. Bruno fait partie de ces visiteurs qui m'honorent, en passant en revue très attentivement les rayons de ma bibliothèque, ce qui est toujours l'occasion, rare dans la contrée, de causer de beaux-arts ou d'histoire. Il m'a aussi aidé à trier dans un bataclan de photos numériques, d'appareils, de clés usb, de câbles électriques, où j'ai de plus en plus de mal à mettre de l'ordre. Le soir j'ai obtenu un franc succès en faisant griller dans la cheminée des saucisses aux herbes, sobrement accompagnées de riz blanc. Après quoi, le ciel s'étant dégagé mais l'herbe restant mouillée, j'emmenai mes hôtes dans un chemin au nord du village, où les escargots grouillaient, et nous en fîmes un safari de 93 prises.

Lundi 14 juillet 2014. Comme la veille, la journée utile commença par l'achat de pain à la boulangerie de Villeneuve. Nous passâmes d'abord déposer un tapis de déchets verts au pied du petit peuplier blanc de la Rigeasse puis, sur ma proposition, Sigfrid s'installa sur mes genoux et fit semblant de conduire sur les chemins déserts, et reprit sa place à la grand route. Bruno ne peut pas acheter de pain simplement mais prend aussi des bonbons et des gâteaux pour son fils et nous offre un café, car la boulangerie en sert. Ce besoin du café, du bistro, de la terrasse, n'est pas dans mes habitudes (un homme qui n'a que mes ressources doit se l'interdire) ni dans mon goût (je m'en passe très volontiers), mais j'accepte sans rien dire pour ne pas priver mon hôte de ce plaisir auquel il tient. Nous rentrâmes après des détours, un coup d'oeil de quelques minutes à l'austère château de Villeneuve tout d'abord, puis une halte au bord d'un pré où, comme dans un autre visité la veille, se tenaient un âne et un poney. C'est le genre de chose que l'on ne ferait pas pour soi-même, mais qui s'impose quand on est en compagnie d'un petit. A midi nous déjeunâmes de jambon blanc, accompagné de purée et de haricots. L'après-midi je regardai un documentaire d'une demi-heure dont un correspondant m'avait envoyé le lien, portant sur Léo Ferré et sa belle propriété de Toscane. J'ai beau conserver quelque nostalgie esthétique pour le chanteur que j'ai aimé dans ma jeunesse, ce portrait du «révolté» de luxe me donnait envie de donner des coups de pied (au documentariste, au commentateur, à l'artiste, à ses héritiers). Mes hôtes m'ont suivi dans le bois de Volebière, où je voulais marquer de ruban fluo la quinzaine d'arbres que je compte faire abattre. Au retour, le petit s'ennuyant, nous jouâmes deux parties de Mikado. Je gagnai haut la main. Il y eut en fin d'après-midi un moment de dispersion où Bruno fouillait les livres dans le chai, je travaillais sur mon ordi, et Junior jouait à Jetpack ou je ne sais quoi sur sa tablette. Peut-être parce qu'il manque d'un copain, il s'est interrompu pour venir me demander : «T'aurais envie de jouer à un jeu comme ça?» Je ne pouvais lui dire de but en blanc qu'il n'en était pas question, mais je déclinai la proposition par quelques grommellements suggestifs. Un peu plus tard, cependant, il revint à la charge : «Sinon, si tu veux, je te mets le plus facile niveau». Cher petit. Je me fendis encore de quelques borborygmes dissuasifs, et me mis à préparer le dîner : le reste des tortellinis, réchauffés dans une poêlée de lardons frits. Nous traînâmes toute la soirée, avant d'aller assister au feu d'artifice de Villeneuve, qui commença ponctuellement à onze heures. Un spectacle très appréciable, éblouissant et abondant (mais qui paye et combien?) et surtout à l'ancienne, c'est à dire non pollué comme souvent aujourd'hui par des projections ou de la musique.

Mardi 15 juillet 2014. La compagnie et le retour de la chaleur ont à peu près anéanti mon pouvoir d'action, déjà pas immense en temps ordinaire. Wyn est passé, je suis monté avec lui à Volebière examiner les chênes que je voudrais lui faire couper. Dans des moments creux de l'après-midi, j'ai feuilleté de nouveau, avant de le ranger, un livre sur Hitler lu cet hiver. A défaut de pouvoir le lire dans l'édition originale allemande (*Hitlers Geheimnis, das Doppelleben eines Diktators*, mot à mot «le secret de Hitler, la double vie d'un dictateur», 2001) j'aurais aimé le trouver en anglais ou en français. Le hasard a voulu que ce soit finalement une version portugaise qui me tombe entre les mains (*A face oculta de Hitler*, Lisbonne, 2002). Cela semble malheureusement n'être qu'une traduction indirecte réalisée d'après la version anglaise (*The hidden Hitler*) mais enfin l'essentiel de l'information s'y trouve. L'historien allemand (et juif, m'apprend Wiki) Lothar Machtan y développe l'hypothèse vraisemblable de l'homosexualité du Führer, en étudiant minutieusement l'histoire de sa vie privée, notamment de ses relations personnelles. On y trouve des suppositions mais aucune preuve formelle de rapports homosexuels physiques, mais il semble que l'on puisse au moins parler d'homosexualité platonique, au vu de ses amitiés presque exclusivement masculines, des milieux qu'il a fréquentés, de l'homosexualité avérée de nombreux hommes de son entourage (qui a aussi compris de parfaits hétéros comme Goebbels), de l'absence de toute idylle connue avec une femme (Eva Braun, avec qui il ne s'est marié qu'au dernier jour, était plus une pupille adoptive et décorative qu'une partenaire). Ce trait de personnalité pourrait en partie expliquer, outre son habileté et son charisme, les raisons de son ascension sociale fulgurante, d'un milieu d'un très humble au sommet du pouvoir politique. Cette étude permet aussi de nuancer l'image simplette que l'on a tendance à se faire aujourd'hui de la répression de l'homosexualité par le national-socialisme. S'il a en effet existé des lois répressives, il était notoire que l'homosexualité était répandue parmi les troupes et les cadres paramilitaires, notamment chez les SA. Le cas le plus célèbre est celui d'Ernst Röhm, qui non seulement ne cachait pas mais proclamait ses goûts sexuels et son mépris pour la gent féminine (accessoirement j'apprends que Röhm avait aussi eu une carrière sud-américaine, comme conseiller de l'armée bolivienne à la fin des années 20). La mystérieuse Nuit des longs couteaux, soit le massacre des SA, a pu servir à éliminer des témoins et des preuves, et à rétablir la réputation sulfureuse du national-socialisme allemand sur ce point. Ce livre sérieux et intéressant semble avoir bénéficié d'un certain succès public, dont témoignent les traductions en plusieurs langues, et pourtant on en parle peu, comme s'il traitait d'un sujet tabou, et j'observe que l'article de Wikipedia consacré à l'auteur ne possède qu'une version en allemand et une en anglais. Il y aurait une enquête à faire sur la vie secrète de la traduction française de cet ouvrage (*La face cachée d'Adolf Hitler*, L'Archipel, 2002), qui n'a pas fait grand bruit et qui n'est pas facile à trouver.

Mercredi 16 juillet 2014. J'en avais vraiment la flemme, mais comme je sentais que cela plairait beaucoup, j'acceptai de conduire mes hôtes en voiture pour une virée dans la contrée. Auparavant, en fin de matinée, nous fûmes déposer quelques déchets à la déchette, et à Volebière un sac de racines d'iris, que je compte essayer d'installer prochainement à la lisière sud. Ces iris m'avaient été proposés il y a des années par la colonelle, qui nettoyait son jardin, je n'avais pas osé refuser, je les avais installés contre un mur de chez moi, mais depuis lors la croissance des arbustes les avait plongés dans l'ombre où ils ne donnaient plus rien. J'essayerai de leur donner un nouveau destin. Cela fait nous primes notre élan et vers treize heures nous appareillâmes. La première destination était le Macdo de Saint-Jean. Il se trouve que le petit a droit de goûter à cette gastronomie une fois par semaine, et ce fut donc ce jour-là. Il paraît que les enfants adorent aller au Macdo, et moi-même, à l'occasion, je ne déteste pas. Bruno nous invitait. Ma part fut le trio classique Big Mac, «potatoes» et Coca zéro. Fort heureusement il y avait la clim dans l'établissement, car dehors il faisait déjà très chaud. La deuxième étape

était l'Emmaüs d'Asnières la Giraud, où nous passâmes une bonne heure à prospecter. Mon hôte s'y pourvut en vêtements et en livres. Je pensais ne rien emporter, mais finalement je me laissai séduire par un petit livre d'Alain Decaux intitulé *L'histoire vraie du Diable au corps*. A cause du premier mot du titre, les employés de la maison, qui ne sont pas bibliographes, l'avaient rangé au rayon Histoire. Je ne sais si j'aimerais le contenu de ce livre mince, qui m'a plu d'abord par son aspect à la fois élégant et solide. La troisième étape était moins certaine. Nous voulions offrir à Junior un bain de mer. Le cycle des marées tombait mal, selon nos renseignements, car les deux marées hautes étaient vers huit heures du matin et huit heures du soir. J'avais d'abord envisagé Chatelaillon, qui doit être le rivage le plus proche en partant de la Croix. Mais comme nous repartions d'Asnières, au sud de Saint-Jean, nous gagnâmes les alentours de Rochefort, et nous dirigeâmes vers Fouras. Nous y fûmes vers quatre heures, pour découvrir ce que l'on pouvait redouter : la mer enfuie, laissant à découvert des kilomètres carrés d'étendues vaseuses. Mais enfin, après avoir passé deux heures à glander ici et là, à visiter le magasin du fort Vauban, et fait une station au café de la plage, indispensable pour Bruno, la mer était là, et mes hôtes passèrent deux bonnes heures à folâtrer dans les vagues. D'un naturel sociable, ils eurent tôt fait de se lier avec deux autres gamins, pour jouer à la balle. Pour ma part, gêné à l'idée d'exhiber le furoncle de mon dos, qui n'est toujours pas guéri, et bien que Bruno m'eût assuré qu'il ne présentait pas un aspect horrible, j'avais prévu de ne pas me baigner. Je passai un long moment très agréable à me tremper les pieds au bord de l'eau, et le reste du temps à me reposer sur une serviette étendue sur le sable. La plage était peuplée, mais de gens assez calmes et polis pour que la situation soit tout à fait supportable. Sur le chemin du retour, Monsieur souhaitant nous inviter au restaurant, nous fîmes halte à Surgères, où seule était ouverte la pizzeria «La Roma». Nous étions fatigués et impatientes mais hélas, le personnel étant débordé, il nous fallut attendre longuement d'être servis (pour moi des tagliatelles au saumon). La nuit tombait quand nous fûmes enfin de retour à la maison, épuisés mais vivants.

Lundi 17 juillet 2014. Il n'est pas toujours facile, pour un vieux garçon comme je suis, attaché à ses habitudes et à son ordre, de cohabiter durablement avec des visiteurs, qui ont certes ma sympathie, mais avec qui je ne peux toujours être sur la même longueur d'onde. Dans l'ensemble, cependant, j'arrive à supporter mes hôtes mieux que je n'aurais cru. Il est même rafraîchissant de partager un peu de son temps avec deux enfants, un de six ans et un de cinquante-huit. Bruno est assez serviable, comme je n'ai pas d'autre infirmière sous la main, pour me refaire mon pansement dans le dos, matin et soir, avec ses gros doigts d'artiste parisien.

Sigfrid est plein de vitalité, ce qui est le gros inconvénient des garçons de son âge, mais j'en ai connu de pires. Cet enfant est très beau, ses cheveux très blonds, ses yeux très bleus, ses traits réguliers et fins, et j'aime l'air naturellement sérieux, presque grave, de son visage.

Ce matin Wyn est passé tondre l'herbe et nous avons discuté des arbres, qu'il doit couper prochainement. Nous avons convenu qu'il me mailerait bientôt, quand sa tronçonneuse sera affûtée et lui prêt. Nous conviendrons alors d'un jour et nous nous mettrons au travail à neuf heures du matin. Je ne suis pas sûr de bien le comprendre. Il ne veut pas débiter les troncs en bûches de cinquante centimètres, comme j'aurais préféré, mais seulement en un mètre, arguant que cela ferait gagner du temps. Mais d'un autre côté il me propose d'aller là-bas avec sa remorque et d'en profiter pour charger le bois. Or comme la voiture ne pourra se stationner près de nous mais devra rester à l'extérieur sur le chemin, je suppose que transporter les bûches jusqu'à elle prendrait beaucoup de temps. Pour ma part je préférerais les laisser sur place ici et là, et j'aurais tout le loisir ensuite de venir les chercher peu à peu. Je ne sais où tout cela va. J'espère que je ne suis pas une fois de plus en train de me fabriquer des regrets.

Menu de midi : boîte de saucisses aux lentilles. Hum.

Dans l'après-midi, j'ai lu avec plaisir le petit livre d'Alain Decaux, *L'histoire vraie du Diable au corps*, en fait un article d'une trentaine de pages, imprimé sur papier solide et enveloppé d'une couverture assez épaisse pour lui donner l'aspect d'un livre, à dos carré. Je ne connais Radiguet que de réputation, je n'ai jamais lu son *Diable au corps* ni rien d'autre de lui, et cette *Histoire vraie* ne m'en a pas spécialement donné envie, ni ne m'a rendu attirante la personnalité de Raymond, mais j'ai bien aimé l'exposé de l'historien. Il y synthétise entre autres informations les données recueillies par quelques témoins auprès de celle qui fut vraisemblablement la maîtresse de Radiguet (morte dans la fiction mais lui survivant longuement en réalité), son mari soldat trompé, et leur fils à la paternité incertaine. Le style dans cet article n'est pas sans défaut (ici une répétition, là quelques «c'est vrai que») mais Decaux a un talent évident de conteur, une expression d'une grande clarté, et le lire éveille en moi la nostalgie du temps où l'on pouvait l'entendre dans des émissions. J'ai aussi retrouvé là un bon souvenir récent, avec l'évocation de la propriété du Bassin d'Arcachon, au Piquey (Decaux écrit Picquez) où Cocteau avait emmené Radiguet, un beau bâtiment que j'ai pu contempler depuis les flots lors de mon excursion autour de l'île aux Oiseaux le mois dernier.

Il a fait aujourd'hui une chaleur vraiment abrutissante, impitoyable, africaine. En fin d'après-midi j'ai conduit mes hôtes à la piscine municipale de Loulay, et suis allé méditer une heure sous mes arbres, avant de revenir les chercher.

Menu du soir : riz et jambon. Là, ça ne rigole plus.

Vendredi 18 juillet 2014. Nous ne branlâmes pas grand chose en cette journée, qui pour ma part fut marquée par un assaut inattendu de rêves, dès le matin où je m'éveillai sur la vision d'une femme, qui était la mienne, et gardait des escargots dans un panier grand ouvert. Mais ne vois-tu pas qu'ils vont s'échapper à tout moment, lui disais-je, la jugeant folle. C'était jour de marché, aussi nous fûmes à Loulay. Il était trop tard pour avoir des moules, comme j'aurais voulu, mais j'achetai des oeufs, un gros grillon que je partageai avec Bruno à midi, et du travers de porc que j'entendais griller le soir. Nous passâmes aussi au bureau de tabac où Bruno, sans cesse favorisé d'intuitions de génie, eut l'idée d'offrir à son rejeton un kit de feu d'artifice comportant divers pétards et fusées, qui ne fut pas pour m'inspirer confiance, surtout quand j'eus pris connaissance des précautions d'emploi drastiques indiquées dans la notice. Durant une sieste en début d'après-midi, je fus assailli de visions étranges. Je rêvai d'abord que j'arrivais à un comptoir, où l'on faisait des photocopies, et où je rencontrai mon ami Michel Ohl. Il se retournait et refusait de répondre à mon salut cordial, non comme s'il avait quelque raison de me battre froid, mais comme s'il ne m'eût jamais connu et jugeait ma démarche indiscreète. J'eus ensuite la sensation terrible que j'étais aveugle. J'ouvrais les yeux et ne voyais rien, puis les fermais, les rouvrais et ne voyais toujours rien, ainsi plusieurs fois de suite. Je ne saurais dire, en y repensant, si ce rien était plutôt blanc ou plutôt noir. Enfin je rêvai que je descendais seul un escalier aux larges marches de pierre calcaire, comme il en existe dans les vieilles maisons de Bordeaux, en passant la main le long de la rampe bien polie. J'en éprouvais une sensation agréable, à laquelle s'ajoutait en quelque sorte la rêverie sensuelle de m'engouffrer accompagné dans un appartement, où dès la porte refermée on se vouerait aux rapports animaux. M'arrachant à ces sortilèges, je regagnai le jardin, où j'entrepris d'élaguer un althea, cependant que mon hôte déployait des trésors d'ingéniosité à divertir son rejeton. A un moment, où le petit nous avait quittés pour aller honorer la déesse tablette, je confiai à Bruno mon rêve d'aveuglement. Il me demanda si j'avais idée de ce qui, dans la journée, avait pu susciter ce songe terrible. J'y réfléchis quelques instants, et me résolus à lui répondre «Non, je ne vois pas», ce qui nous amusa. Dans la soirée nous allâmes prendre un digestif chez Véro. Cependant l'orage, qui avait menacé toute la journée, éclata enfin pour de bon, et

nous rentrâmes en voiture sous des trombes, qui anéantirent fort heureusement tout projet de pétarade.

Samedi 19 juillet 2014. Le départ de mes hôtes a été quelque peu précipité. Nous pensions être partis assez tôt pour nous rendre avec de l'avance à la gare de Surgères, d'où ils devaient prendre le train à grande vitesse pour Paris, mais finalement nous n'y parvînmes qu'in extremis, de sorte que voyant le parking bondé, je les abandonnai devant la porte du bâtiment, pensant les rejoindre après avoir trouvé une place pour me garer. Quand je fus sur le quai, il était trop tard pour les salutations, j'ai dû me contenter d'apercevoir la main que le petit agitait en s'engouffrant dans le passage souterrain, puis celle de Bruno que j'ai cru distinguer à travers la vitre fumée du train qui repartait.

Je remarque cette année le même phénomène que j'avais observé l'été dernier, quand j'avais également donné à mon journal la tournure d'une chronique de ma vie quotidienne, à savoir que cela augmente et fidélise le lectorat de mon blog. Cela n'est pas pour me déplaire, naturellement, mais en même temps je sens bien que peu à peu cette obligation me pèse comme une corvée. Il serait peut-être aussi bien que j'en raconte moins, et que j'en revienne «a lo que salga», selon la coutume qui a ma faveur.

Lundi 21 juillet 2014. Les manifestations «interdites» de ces derniers jours, qui ont quand même lieu et sont l'occasion de copieux saccages, montrent bien qui fait la loi dans les rues du pays, et qui est impuissant à y maintenir l'ordre.

Mercredi 23 juillet 2014. Le soir même de samedi, où Bruno était reparti pour Paris, mon frère arriva de Bordeaux pour passer quelques jours ici. Il veut bien, dans ces occasions, m'aider à des réalisations pratiques, pour lesquelles je demande assistance, mais en l'occurrence, faute de projet convenant, il n'a pas trouvé grand chose à faire. Il m'a aidé deux heures, dimanche, à user les quelques mètres de talus que je veux détruire pour pratiquer une entrée dans un bois, et je me suis dit que c'était là ce dont j'avais le plus besoin, d'un compagnon qui me donne du courage. Le lendemain, comme il s'était fait des ampoules, cet ouvrage était hors de question. Il m'a alors secondé une heure ou deux à tailler les buissons du jardin, mais c'est là une chose que je peux aussi bien et que je préfère accomplir seul. Surtout il a monté les nouveaux essuie-glace dont ma voiture avait grand besoin, les anciens tombant en lambeaux. Nous avons perdu pas mal de temps à ne rien faire, comme il est inévitable quand se trouvent rassemblés deux tempéraments hésitants comme les nôtres. Il souhaitait aussi rencontrer deux de nos cousines, à qui il voulait montrer de vieilles photos de famille, pour tâcher d'identifier quelques personnages, et leur proposer éventuellement des copies. L'une d'elles était injoignable, mais nous avons pu appeler Corinne, chez qui nous fûmes déjeuner hier, à la Rousselière. J'hésitais à y aller, car je sentais depuis quelques jours que je couvais une de ces crèves mystérieuses, que j'ai le don d'attraper en plein été, après m'être fourré dans Dieu sait quel courant d'air fatal, ou avoir commis quelque autre imprudence. J'accompagnai mon frère, cependant. Nous déjeunâmes de magret et de haricots, confortablement attablés sous un vaste prunier, en compagnie de la cousine, de son mari Henry, qui veillait à ce que je ne me dessèche pas, en remplissant diligemment mon verre, et de leurs deux petits-enfants antillais. Après le repas, me sentant fatigué, et congestionné parce que je m'étais empiffré comme de coutume, je m'éclipsai et fus m'allonger sur le canapé du salon, sombrant dans un sommeil honteux jusqu'à trois heures et demie. J'espérais que pendant ce temps mon frère avait pu mener son enquête généalogique et que nous allions bientôt repartir. Horreur! Il ouvrait à peine son énorme valise de photographies, dont il n'avait pas encore commencé à déballer les trésors. Je compris que la journée serait longue, et en effet son affaire dura jusque vers les six heures. Pour ma part, ce n'est pas que la documentation familiale me paraisse sans intérêt, loin de là, mais comme je suis habitué à ce que les explications sur le sujet

m'entrent par une oreille pour ressortir aussitôt par l'autre, et que j'avais déjà eu droit à une séance chez moi, je préférerais me tenir à l'écart. Je passai le temps en compagnie de Henry, qui m'offrit du café et m'emmena voir les arbres de son jardin. Je lui parlai de mon problème de bûcheron (lequel ne m'a mailé ni lundi, ni mardi, comme il avait prévu, et dont j'étais sans nouvelles). Selon Henry, il est naturel de ne couper que de grandes bûches d'un mètre en forêt, car le travail est suffisamment rude comme ça. Enfin, nous verrons bien.

Je ne sais plus quel jour, m'est arrivée la jolie brochure où Michel Ohl a recueilli des phrases de son choix, extraites des oeuvres de Gyula Krudy. Elles portent presque toutes sur ces deux domaines de l'au-delà, que sont la mort et les rêves. Suite à une erreur de l'ouvrier, une page de droite commençait par des mots qui ne prolongeaient pas les derniers de la page de gauche. Avec la lame de mon vieux couteau de table, je défis les agrafes de la livrette, mesure toujours bonne à prendre dans cette maison humide, replaçai la feuille dans le bon sens, et poursuivis ma lecture («dans des commodes roses ... semblables à des poudriers»). Je ne lirai peut-être jamais autre chose de Krudy, mais je relirai volontiers ces quelques pages pleines de charme, et impeccablement calligraphiées.

Ce matin, mon frère est reparti pour Bordeaux, me laissant seul avec mes angoisses, et mon espèce de broncho-laryngite qui n'arrange rien. J'ai beau prendre une aspirine par ci et un grog par là, le mal de gorge persiste et s'aggrave. Et rien ne me fait me sentir plus misérable, que de me retrouver dans cet état de santé en plein été, alors que j'ai à faire. Sur les quatre heures de l'après-midi, n'y tenant plus, j'ai appelé le cabinet médical de Villeneuve, où l'on ne pouvait me recevoir dès aujourd'hui, mais où l'on voudra bien m'examiner demain matin à 11 h 15. Une demi-heure plus tard, je recevais enfin un mail de Wyn, me proposant de couper les arbres demain matin également, à partir de 9 h 30. Cela tombait mal. Nous avons convenu de repousser l'opération à mercredi prochain.

Jeudi 24 juillet 2014. Je me suis réveillé ce matin sur le rêve que je parcourais à dos de dromadaire la centaine de mètres qui séparent l'université de la cafétéria Vera Cruz. C'était un animal géant, et depuis son échine je surplombais la cime des pins qui sont plantés là, de sorte que je n'en menais pas large et que je souhaitais en redescendre. Pour arrêter ma monture et la faire coucher, je mis les mains devant ses yeux et l'empêchai de voir. Au moment où je sautai à terre, je m'éveillai. Ce drôle de songe me rappelle celui de l'aveuglement, l'autre jour. Par curiosité, j'ai voulu chercher sur le net à me renseigner sur l'art de se tenir à dos de dromadaire, mais l'information est rare, semble-t-il.

En arrivant dans la cuisine, après m'être levé, j'ai trouvé dans l'évier ce qu'on appelle je crois un iule. C'est une sorte de mille-pattes, mais pas de ceux que je vois parfois, capables de courir à toute vitesse sur un mur, au contraire celui-ci était vermiforme et mollasson, comme un petit lombric fin et noir de cinq ou six centimètres de long. Je ne sais d'où venait cette bestiole, que j'avais peut-être moi-même rapportée des bois dans un pli de vêtement. J'aurais peut-être mieux fait de la tuer mais je n'avais pas le cœur à ça, je l'ai fait entrer dans un gobelet et je suis allé la jeter dans la rue.

La doctoresse que j'ai vue en fin de matinée m'a ordonné une batterie de drogues, qui sans doute vont nettoyer vite fait mon affection respiratoire, mais elle s'est aussi intéressée à ce kyste graisseux infecté que je traîne dans le dos depuis quelques semaines, et que les remèdes indiqués plus tôt ce mois-ci par mon médecin habituel n'ont nullement guéri. Le bouton avait dû cependant mûrir, car elle l'a pressé pour en tirer je ne sais quelle horreur, et m'a prescrit de me faire nettoyer ainsi quotidiennement par des infirmiers pendant quelques jours. Cela ne m'inspire pas beaucoup mais encore ce ne serait rien, si la dame ne m'avait recommandé en outre d'aller prochainement me faire couper par un chirurgien, afin de régler le problème définitivement. Ce conseil m'épouvante. Je vais y réfléchir, sans me précipiter.

En s'ajoutant à mes tracas ordinaires, ces ennuis de santé finissent de me démoraliser. Ma directrice de conscience, qui peut se libérer quelques jours, doit me rejoindre demain. J'espère qu'elle me permettra de retrouver un peu de sérénité. En attendant je me calme en taillant un buisson de troène, qui s'est développé en une énorme boule de sept ou huit mètres de large, un peu moins en hauteur. Je le désépaisais en supprimant d'abord les branches les plus basses, presque horizontales, sous lesquelles n'allait plus la tondeuse du Gallois, laissant ainsi se développer un tapis de lierre (qui fait partie de mes ennemis) et une pépinière de plantes indésirables, provenant des graines que les oiseaux chient (j'ai ainsi trouvé des pousses de laurier, de prunier, d'aubépine et de fusain). Je me souviens qu'autrefois j'aimais permettre ainsi que se créent des poches de sauvagerie, qui servent de refuge aux petites bêtes. Mais je m'aperçois qu'avec l'âge, je préfère de plus en plus la simplicité à la nature, en tout cas dans mon jardin.

Vendredi 25 juillet 2014. J'ai passé la matinée à ranger la maison, à ciseler mon troène et à danser d'un pied sur l'autre en attendant mes nouveaux visiteurs. Madame est arrivée peu avant midi, et mon infirmier peu après. Cet homme est chargé de revenir une ou deux fois par jour ces prochains jours pour s'occuper de mon bouton rebelle, le nettoyer, le presser, en extraire toute la saleté qui veut bien en sortir, et le panser. Il m'a fait la meilleure impression par sa politesse, son sérieux et son efficacité. Surtout, il a estimé que si ces opérations donnaient un résultat satisfaisant, la chirurgie ne serait pas requise. Cet excellent jugement m'a rendu le soigneur décidément sympathique. Il s'appelle Sainson, et je lui ai demandé si ce nom était une variante de Samson. Il m'a dit qu'en effet ses ancêtres se nommaient ainsi, mais que le M d'origine s'était transformé en IN par suite d'une erreur d'écriture. Cela m'a fait penser à un copain du temps de la petite école dont le patronyme, était-ce Haeim? avait été modifié par une faute d'orthographe, et au nom du lieu-dit où se trouve mon bois de Dordogne, Sansou, dans lequel j'avais d'abord voulu voir un Saint-Sol ou Saint-Soleil, qui m'aurait bien plu, mais qui ne serait aussi qu'une variante de Samson.

Je lis sur le net des nouvelles qui font froid dans le dos, touchant les persécutions anti-chrétiennes au Proche Orient, qui ne font pas la une des gros médias. Il semble qu'au championnat du monde d'arriération musulmane, l'Etat Islamique en Iraq et au Levant (EIIL) ait largement pris la tête.

Notre repas de midi fut un austère casse-croûte avec saucisson à l'ail, rosette, rillettes et melon, celui du soir plus civilisé, avec grillade de saucisses aux herbes, et salade de haricots verts du jardin de Taussat.

Samedi 26 juillet 2014. Entre ce jour et la veille, mon infirmier a exprimé de mon kyste paraît-il des quantités considérables d'humeurs. Il exerce avec ses pouces de telles pressions autour du bouton, que j'en ai la chair mâchée comme s'il m'avait porté des coups. Ce n'est pas en vain qu'il descend de Samson, mais il me donne l'impression de faire ce qu'il faut. Il vint aujourd'hui tôt le matin et en fin d'après-midi, nous laissant libre une journée que nous consacraâmes en grande partie à des courses. J'emmenai D voir à Tout-y-Faut l'atypique maison que quelqu'un fait construire, formée de murs sans toit mais abritée sous une énorme serre à triple pignon. Nous fûmes acheter au charcutier Noiraud, dans sa camionnette installée sur la place de Villeneuve, un gros grillon qui fut l'essentiel de notre repas de midi, et nous primes encore quelques vivres à la nouvelle boucherie-charcuterie de Loulay, qui ne nous fit pas grande impression. L'après-midi nous hantâmes divers établissements des zones commerciales de Saint-Jean, dont Gamm Vert où, profitant des soldes, j'achetai à mi-prix un T-shirt à motif de chasse, d'un beau vert foncé, décoré à gauche de deux petites têtes de sanglier, malgré les réticences de ma camarade à qui cette beauferie ne plaisait qu'à moitié. J'eus moins de chance à Leclerc, où voulant remplacer un de mes peignoirs qui tombe en lambeaux, j'en achetai

un d'un beau gris foncé, mais agrafé de façon que je ne pouvais l'essayer sur place, et une fois rentré j'ai dû constater qu'il m'est bien trop grand, de sorte qu'il faudra encore y retourner pour demander à le changer contre un autre. Le soir nous fûmes acheter des pizzas au relais avec Véro, si abondantes qu'aucun de nous trois ne put finir la sienne. Auparavant j'avais pris le temps de charger ma voiture de tout ce que je pouvais emporter à vendre le lendemain à la brocante prisée de Prissé la Charrière.

Dimanche 27 juillet 2014. Le temps s'y prêtant, car ce dernier dimanche de juillet était le premier où l'on soit assuré qu'il ne pleuve pas, j'avais décidé de ne pas manquer l'occasion d'aller vendre à la brocante de la Charrière. Comme elle est de plus en plus courue, et immense, et qu'il est de plus en plus difficile de s'y trouver une place dans la partie historique, où l'on bénéficie de l'ombre fournie par de grands arbres, j'avais prévu de me lever à cinq heures et de m'y rendre dès que je serais prêt. De fait je m'éveillai à trois heures et demie et, après avoir tenté en vain de retrouver le sommeil, je me levai à quatre heures et fus sur place à cinq. Le parc était déjà bondé. Je trouvai par miracle à installer mes cinq mètres de tables sur une bande de gazon restée déserte, à un angle d'allées fort bien situé, au pied d'un grand if qui me donna de l'ombre presque toute la journée. C'était bien joué, mais moins par habileté que par chance. A vrai dire je me sens un peu moins courageux chaque année pour pratiquer ce sport, mais enfin j'y trouve quand même quelque charme, et puis mes revenus réguliers ne sont pas tels que je doive négliger de leur apporter un complément par ce biais. Evidemment ce genre de petit commerce fatigant et peu rentable est intéressant surtout pour quelqu'un comme moi, aux habitudes frugales, pour qui un sou est un sou. Je mesurais naguère tout ce qui peut séparer ma condition de celle d'un trentenaire comme Otto, le fils aîné de Bruno, dont celui-ci me racontait l'autre jour qu'il gagne si bien sa vie en jouant au poker, qu'il pouvait se permettre de prendre des vacances, récemment, était-ce à Chypre ou dans quelque autre île de la Méditerranée, dans un établissement où le seul petit-déjeuner coûtait 70 euros. Ce chiffre m'est resté en mémoire, et j'y ai repensé assez souvent pour m'en servir maintenant comme d'une unité de compte : l'équivalent petit-déj-Otto. En attendant, la journée ne s'est pas mal passée. Mon aide de camp m'a rejoint en fin de matinée. Elle apportait les restes des trois pizzas, et a passé le reste du temps à jouer à la marchande en ma compagnie. Il y avait non loin ce couple étrange, qui est de toutes les brocantes, formé d'un homme d'allure primitive, aux yeux petits et aux mâchoires énormes, mal assorti d'une assez jolie blonde. J'ai eu le plaisir de retrouver, pour la troisième ou quatrième fois, un horticulteur d'Ensigné, avec qui nous discutons d'arbres. C'est un botaniste chevronné, qui sait nommer les plantes par le nom latin et connaît bien la chimie des sols. Il y a toujours, parmi le flot de clientèle populaire, deux ou trois dandys intellos friqués, qui m'achètent les meilleurs livres. J'avais apporté cette fois parmi mes caisses, une qui ne contenait que des ouvrages en anglais, et j'ai pu en vendre plusieurs, tant le lectorat potentiel reste abondant dans la contrée. Favorisé par Mercure, j'ai réussi à écouler une assez bonne quantité de livres, de bibelots et d'ustensiles (vase, plats, capsules, monnaies, cartes postales, boîte à oeufs, calendriers, disques, coquetier, spatule, faisselles, tournevis, carafe, balle de tennis! catadioptres, scie, couette, ciseaux, vieilles clés rouillées, etc) pour gagner, sauf erreur, quelque chose comme 139,20 euros. Pas mal : presque deux équivalents petit-déj-Otto. Et le soir nous dînâmes de côtes barbecuites, avec salade de saison.

Lundi 28 juillet 2014. Nous voulions sacrifier ce jour à une petite tradition entre nous, d'aller au moins une fois dans la saison sur une des îles de la côte. Les quatre îles charentaises ont de nos jours un moyen d'accès différent : l'île d'Aix seule requiert encore d'y aller en bateau, l'île Madame est accessible par la passée découverte à marée basse, Oléron par un pont gratuit, Ré par un pont payant en été. Nous avons choisi cette dernière option, malgré le prix quelque peu élevé du péage (le passage

d'une voiture de tourisme est à seize euros, ce qui est plus rentable si l'on y va pour trois semaines que pour la journée), qui en revanche nous garantissait plus ou moins de pouvoir rentrer en échappant aux embouteillages, inévitables à Oléron.

Après un crochet par Saint-Jean pour y échanger mon fichu peignoir, nous sommes donc partis avec le but minimal d'aller déjeuner sur l'île de Ré. Pour cela nous cherchions plus ou moins à retrouver certain restaurant qui nous avait laissé bonne impression, où nous avions mangé une fois avec l'ami Rosuel, mais nous ne savons plus dans quel village. Nous avions déjà tenté d'y retourner, en vain, et ce ne fut pas encore le cas cette fois-ci. Songeant aux communes les plus lointaines, nous sommes passés à Saint Clément des Baleines, et finalement, une fois aux Portes en Ré, nous y sommes restés, pour un menu copieux de jambon, melon, entrecôte et pommes frites. Les Portes sont un village charmant, aux ruelles joliment fleuries et flanquées de murs blancs, avec ce que cela implique d'afflux touristique.

Sur le retour nous avons fait une halte pour nous tremper les pieds en marchant dans les flaques d'eau tiède et très claire d'une écluse, au pied du phare des Baleines. C'est une sorte de vaste enclos marin, séparé de la pleine mer par une longue digue de pierre en forme de demi-cercle, assez basse pour laisser passer l'eau de la marée haute, qui remplit de nouveau l'espace.

Je voulais aussi profiter de l'occasion pour avancer jusque dans la presqu'île de Loix et y visiter l'église Sainte-Catherine, la seule de l'île dont je n'avais pas encore pu voir les vitraux, l'ayant trouvée close les fois précédentes. Loix en Ré est un village très bizarrement labyrinthique et nous avons dû en faire peut-être deux fois le tour avant de réussir à nous approcher du centre. Il a dû régner dans le coin une méchante ambiance anti-religieuse, si l'on en juge aux inscriptions «RF» et «Liberté, Egalité, Fraternité» ostensiblement gravées au-dessus de la porte d'entrée de l'église. J'ai trouvé l'intérieur sans grand charme, plutôt ingrat. Les quelque vingt-cinq vitraux, répartis entre les bas-côtés et la claire-voie, sont presque tous du vingtième siècle, à ce qu'il m'a semblé, et la plupart sont clairement légendés, mais je n'y ai guère distingué de millésime, sauf un incertain. Ils m'ont paru provenir de différents auteurs, mais la seule signature apparente était celle d'un verrier local, Aramis Pentecôte, né paraît-il en 1887, dont je n'avais jusqu'alors vu le nom indiqué que comme restaurateur des vitraux de Moragne.

C'était une journée de temps moyen, ni très beau, ni très mauvais, couvert par moments, pour moi préférable au grand beau temps assommant. Nous avons circulé sans problème, n'était l'afflux parfois oppressant des troupes de cyclistes, qui ont tendance à en prendre à leur aise. J'ai été frappé du nombre de panneaux priant de ne pas appuyer les vélos sur les murs. Je me suis amusé à noter au passage ici et là des noms de rues qui m'intriguaient, j'en ai gardé cette douzaine : Rue du Peu Robin, Rue du Petit Sergent, Rue d'Angleterre, Petite rue des Sables, Rue des Poules, Ruelle des Rentiers, Impasse de la Boguette, Impasse de l'Amer, Rue de la Haute Taille, Rue du Peulx, Impasse du Carrefour, Rue du Passage.

Mercredi 30 juillet 2014. Petite journée que celle d'hier, où le principal événement fut le départ de ma garde du corps et de l'âme, que les devoirs sociaux appelaient ailleurs, me rendant à la solitude. Qui plus est, ce jour et la veille, l'excellent infirmier se faisait remplacer par un sien collègue, d'un genre plus rustique et expéditif, qui me plaisait moins. Je suis incapable de dire ce que j'ai fait de mes heures. (C'est sans doute aussi bien).

Grande journée en revanche que celle d'aujourd'hui, avec retour du soigneur insigne, remplacement providentiel d'un capuchon de stylo perdu, e-mails avenants, temps relativement divin, si l'on peut dire, et surtout venue de Wyn, le jardinier gallois et bûcheron occasionnel, qui s'est arrêté devant le portail à 9 h 25. Il était venu comme je préférais, sans sa remorque ni son fils. Nous montâmes bûcher à Volebière pour une séance qui dura deux heures et demie. C'était très bien. Entre les chênes morts

dont je savais l'emplacement par coeur, ceux que j'avais signalés au ruban fluo pour être plus sûr de les retrouver, et ceux que j'avais oubliés mais que nous découvrons à mesure, il a bien dû en couper une vingtaine. Sauf oubli possible, les deux seuls que nous ayons laissés sont placés au milieu de ronciers que je n'avais pas pris le temps d'éclaircir, et j'ai décidé de les remettre à une autre fois. Wyn a fait comme annoncé des bûches d'un mètre, mais un mètre variable, qui faisait à vue d'oeil parfois soixante-dix centimètres et parfois cent-vingt. Cependant à la fin, comme il restait du carburant dans la tronçonneuse, il a utilisé le reste du troisième plein d'essence à recouper en deux toutes les bûches qu'il pouvait, jusqu'à ce que la machine tombe en panne. Ce n'est pas un expert mais c'est un travailleur, prudent et avisé. Le seul accident a été qu'en faisant un mouvement brusque, je me suis bien râpé le tibia gauche contre une souche. J'ai passé l'après-midi à dormir et à ranger des affaires, puis je suis retourné ce soir faire un tour dans le bois, et j'en ai rapporté un premier chargement dans ma voiture sale.

Jeudi 31 juillet 2014. Je n'en ai pas de souvenir précis mais je sais qu'à l'époque où je suis né, mon père se rasait au rasoir classique, le redoutable coupe-chou qui m'épouvantait, et qu'aujourd'hui encore je ne voudrais pas manipuler. Quand j'ai été en âge de me raser à mon tour, cet homme était passé au rasoir électrique et on m'en a acheté un aussi, un petit Calor blanc me semble-t-il, dont je me suis longtemps servi. Je crois que c'est précisément à l'occasion de la mort de mon père, quand j'avais vingt-cinq ans, que j'ai changé de manière. Je me retrouvai mal rasé dans l'appartement de mes parents, à cent kilomètres de chez moi, sans mes affaires de toilette, et l'on ne pouvait mettre la main sur un rasoir électrique, peut-être parce que le disparu était passé entre temps à l'usage du rasoir jetable. Comme il fallait quand même se faire propre pour l'enterrement, c'est mon oncle, son frère et à certains égards son remplaçant, qui m'a montré qu'il n'était pas bien difficile de se servir de cette nouvelle sorte de rasoir. La petite industrie du rasage sans électricité m'a tout de suite plu, je l'ai adoptée pour n'en plus changer depuis lors.

Au fil des ans, naturellement, mes habitudes se sont quelque peu modifiées ou précisées. Après en avoir testé plusieurs sortes, j'ai assez tôt accordé ma préférence au rasoir Bic à manche orange, devenu le nouveau «classique». Il me chagrine un peu de gaspiller ainsi de la matière plastique, mais pour compenser j'utilise le rasoir plus d'une fois, et comme je ne pratique guère qu'une fois par semaine, l'instrument me sert un bon mois. Il pousse au menton de certains hommes, peut-être plus virils, un véritable barbelé qui ressurgit chaque jour aussi dru, les contraignant à une lutte quotidienne, s'ils veulent conserver la joue lisse. Au contraire la providence m'a doté d'une pilosité tendre et peu hâtive, qui me dispense d'une telle assiduité. Je ne dois pas non plus trop attendre, sans quoi la lame glisse désagréablement sur le poil au lieu de le trancher. L'idéal dans mon cas serait de procéder tous les cinq ou six jours, mais par commodité je me range à un cycle hebdomadaire, quitte à avoir la mine socialiste dans les derniers moments. Ces temps-ci par exemple je me rase le mercredi, qui est le jour où je rends visite à ma mère.

Je ne déteste pas l'aspect des hommes barbus ou seulement moustachus, mais pour ma part je me suis toujours mieux senti rasé. Il m'est quand même arrivé de laisser pousser ma barbe, en de rares occasions, une seule fois plusieurs mois de suite. Cela ne m'allait pas mal mais j'ai préféré y renoncer, et la corvée de se remettre la peau à nu ne m'encourage pas à refaire l'expérience.

Pour assouplir la peau je me suis longtemps servi de mousse en bombe, qui est en général d'un beau blanc, et parfois de mousse en tube, plus grasse, qui ne m'a jamais bien plu. Puis est venu le moment, peut-être dans la trentaine, où j'ai décidé de donner un tour plus artisanal aux opérations en adoptant le savon à barbe et le blaireau. Je me rappelle que dans les premiers temps je me fournissais le plus simplement dans les supermarchés. On n'avait alors que le choix, si je me souviens bien, entre

les boîtes blanchâtres de savon à barbe Monsavon, très laides mais omniprésentes, et les boîtes noires de Wilkinson, plus élégantes mais plus rares et souvent introuvables. Pour faciliter l'approvisionnement, je ne voyais d'autre solution que de me rendre dans les boutiques spécialisées, où je n'osais entrer, et où je redoutais de trouver des prix exorbitants. J'ai alors profité de mes rares voyages pour me pourvoir à l'étranger, et je possède encore des boîtes de savon à barbe rapportées de la République tchèque et du Brésil, dont je n'ai pas fini de me servir. La grande époque fut celle où je me suis enfin enhardi à fréquenter un magasin bordelais merveilleusement anachronique, la broserie Au Sanglier de Russie, cours d'Alsace et Lorraine, où l'on trouve aussi toute sorte d'instruments dont je ne soupçonnais pas même l'existence. Comme je me rase peu, et que le savon à barbe s'use lentement, les quelques boîtes dont je me retrouve propriétaire suffiraient à mes besoins pour des années. D'autant qu'en déménageant les affaires de ma mère, voilà plus d'un an, j'ai récupéré chez elle une bombe de mousse entamée, venant de je ne sais qui et datant de je ne sais quand, que j'ai voulu utiliser par économie, et que je viens tout juste de finir.

Quant aux lotions d'après-rasage, elles me déplaisent moins par leur parfum que par leurs appellations ridicules. Un homme digne ne peut tolérer chez lui la présence d'un flacon de Brut ou d'Acier, de Savane ou de Cap Horn. Pour ma part, une Eau de Cologne «naturelle classique» suffit à ma joie.

Vendredi 1 août 2014. La manie des périphrases tarabiscotées continue de frapper. En triant mes mails de fin d'année, je lis que les collègues n'appelaient pas à se retrouver pour un «pot» mais pour un «moment de convivialité».

Jacquot l'ancien, que je ne voyais plus ces temps-ci, est passé l'autre soir faire un tour du jardin. Peut-être voulait-il surtout en profiter pour regarder discrètement comment sont installés les nouveaux voisins, mais sa visite m'a fait plaisir. Comme c'était l'occasion, je lui ai demandé ce qu'il pensait de mon noyer, dont j'ai remarqué que l'écorce est percée d'au moins quatre trous, d'où suinte une sorte de pourriture. «Ah, o l'est l' noyer. I sont tous comme ça». Si c'est vrai, ça me rassure, mais je n'y crois qu'à moitié. Un peu plus tard, les mains sur les hanches, considérant l'ensemble du jardin, il déclare : «O l'a pris d' la mine» (ça a pris bel aspect). Et là, faut-il y croire?

Un de mes copains, qui n'est pas très ami de la clarté, réussit ce prodige : même sur le papier, il écrit en bredouillis.

Samedi 2 août 2014. Il y avait longtemps que je n'étais tombé sur aussi bon munster, pas «fermier» pour un sou, mais crémeux et qui pue l'écurie à s'en régaler. (twit)

Je me souviens que petit, je ne comprenais pas, dans la chanson de Zorro, le passage où l'on dit que «vainqueur, tu l'es à chaque fois». Je croyais entendre «vainqueur du lez» ou «du lèse», imaginant que ce mot inconnu désignait quelque défi ou combat indéfini.

En lisant une étude sur Albert Caraco, je réalise que je ne m'étais jamais posé la question de savoir quel devrait ou pourrait être l'adjectif dérivé du nom de cet écrivain, et je ne me souviens pas d'en avoir rencontré. J'aurais peut-être opté pour «caracoïen». L'auteur de l'étude, Romain Delpuch, emploie «caraconien», qu'il me confie avoir forgé et non emprunté. Pourquoi pas. En cherchant un exemple d'autre personnalité au nom terminé par o, je songe à Hugo et à «hugolien». On pourrait, selon ce modèle, imaginer «caracolien», mais la résonance caracolante ne conviendrait peut-être pas bien à l'austère Albert. «Caraconien» présente l'avantage de rimer avec «draconien», ce qui ne va pas mal au dragon Caraco.

Dimanche 3 août 2014. Israël est en train de tout casser chez les Arabes. Après quoi l'Europe, qui a les moyens, va payer pour tout reconstruire comme d'habitude.

Mardi 5 août 2014. Je garde le meilleur souvenir du *Mao the unknown story* lu cet hiver, dont j'ai déjà dit un mot en début d'année. J'ai trouvé cette biographie captivante, malgré l'effort de lire dans la version originale anglaise, qui m'avait été offerte par l'ami Pascal Z (il en existe une traduction française chez Gallimard). Les auteurs sont un couple, l'écrivaine Jung Chang, née chinoise, et l'historien irlandais Jon Halliday. Ils avaient déjà publié ensemble une biographie de la veuve de Sun Yat-sen, et séparément divers ouvrages touchant l'histoire contemporaine de l'Extrême Orient. Cette sérieuse vie de Mao parue en 2005 compte près de 770 pages de texte, plus deux cents pages de notes et de références, et suit un fil strictement chronologique. La clarté de l'exposé, la précision des faits établis, l'absence de baratin théorique, en font un document agréable, édifiant et convaincant, dépeignant sans complaisance les horreurs du régime communiste et la monstruosité personnelle du tyran. Il y a mille sujets de curiosité dans ces pages. Je citerai par exemple les agissements réels des forces communistes pendant la Longue Marche, peu conformes à ce que raconte la légende officielle, rappelant plutôt l'attitude de n'importe quelle bande de hors-la-loi exploitant sans pitié une paysannerie désarmée et terrorisée. Un point que j'ignorais totalement, dans les rapports entre communistes et nationalistes, est la pression que les Soviétiques pouvaient exercer sur Tchang Kaï-chek, dont un fils était retenu en Russie comme une sorte d'otage officieux. Ce qui m'a intéressé, plus encore que les faits historiques et les anecdotes, ce sont les aperçus que le livre donne sur certains mécanismes de la terreur. L'importance du vocabulaire de la propagande, par exemple : traiter systématiquement d'ennemi, de traître, de contre-révolutionnaire etc, ceux qui ne sont en réalité que des rivaux, ou des récalcitrants de bonne foi. Dans les moments de purge, ne pas s'embarrasser de scrupules : torturer indistinctement coupables et innocents, le but n'étant pas seulement d'éliminer des adversaires ou des concurrents, mais de faire régner une terreur générale, telle que chacun comprenne bien que sa vie est en jeu à tout moment. Je terminerai en faisant remarquer qu'actuellement, Wikipedia présente sur ce livre un article long et équilibré dans sa version anglaise, tandis que la version française se résume comme par hasard aux critiques négatives.

Mercredi 6 août 2014. Ethnologie : les vilains fachos saluent de la main méchamment tendue, les aimables gauchos du poing gentiment brandi.

Jeudi 7 août 2014. Un copain ayant attiré mon attention sur cette chaîne, je vais visiter le Noz de Saint-Jean. Dans le vaste entrepôt, on brade à peu près tout : des films et de l'insecticide, des slips et des cahiers... C'est une étuve où l'on se marche sur les pieds. La clientèle est des plus diverse, nègrerie et araberie, gitanerie et petite blancherie. La chaleur et la foule me donnent le tournis, je songe à fuir. Pour ne pas repartir les mains vides, j'achète quelques conserves et des bouteilles. Le caissier me demande si j'ai l'appoint, mais j'ai laissé mes pièces dans la voiture.

En ressortant du bois à la tombée du jour, je tombe sur un couple de chevreuils qui gambade dans le champ d'en face. Ils ne m'ont pas remarqué, la voiture me dissimule. Ce sont deux jolies bêtes, je les regarde un moment. La femelle vadrouille à droite et à gauche dans les blés coupés, Monsieur la suit dans ses tours et détours, le museau rivé à son cul. Quand enfin je me décide à partir, ils détectent le bruit de la portière et s'immobilisent dos à dos, la tête tournée vers moi, près de la lisière du fond. Et soudain ils s'éclipsent dans les trous du feuillage.

Je revends à mon voisin anglais une partie des bûches coupées par le jardinier gallois. Nous allons sur place un matin de temps couvert, charger des bouts de bois dans sa Renault 4 et dans sa remorque. Il y en a un bon stère. C'est tout du chêne sec, mais d'âge et de qualité différents. Je le vends à un prix timide, quarante euros, c'est bon marché. Mais pour moi c'est un acte important car c'est ma première transaction de cet ordre. Je m'accorde intérieurement un certificat de ruralité.

Vendredi 8 août 2014. La musique de Morton Feldman m'a toujours fait chier.

Mardi 12 août 2014. La civilisation, c'est la tranquillité. Je ne sais jusqu'où je pourrais défendre cette opinion, mais au moins elle tient dans un alexandrin.

Mercredi 13 août 2014. Avec une capacité d'étonnement sans cesse renouvelée, le ministère du Relâchement découvre chaque jour un peu plus que la simple pose d'un bracelet électronique, au lieu de l'incarcération, ne suffit pas à empêcher un malfaiteur de nuire. Par contre, le ministère du Désastre n'a pas encore compris que le virus Ebola pouvait prendre l'avion.

Sur Facebook comme ailleurs, les friends de nos friends ne sont pas toujours nos friends. (twit)

J'avais déjà remarqué cette bizarrerie de Twitter, que certaines des notes que j'y ai publiées ne sont pas datées du jour exact ou je les ai écrites. Mais en voyant l'autre jour une note où s'affichait 23 h 40, alors qu'il était chez moi 8 h 40, j'ai cru comprendre que tout simplement l'horloge du site n'est pas réglée sur le fuseau horaire où je réside.

Jeudi 14 août 2014. Je feuillette un livre provenant de chez ma mère, *Promenades d'un naturaliste*, dont le dos jaune et noir m'est familier. Il est paru chez Ima en 1961 et je l'ai toujours vu chez mes parents, entre les albums Kohler et ceux du commandant Cousteau. Dans celui-ci aussi les photos en couleurs sont collées manuellement. Je me souviens que malgré ma passion précoce pour les animaux, cet ouvrage ne m'attirait pas beaucoup, enfant je recherchais les grands fauves plutôt que les sauterelles et les crapauds. Mais je lui dois probablement la découverte du mot «naturaliste». En y revenant aujourd'hui, je suis d'abord frappé par le nom de l'auteur, Jean-Claude Roché. Je réalise que c'est probablement le même que le spécialiste des cris d'animaux, en particulier d'oiseaux, le directeur des éditions Sittelle, dont j'achetais les cd dans les années 90. J'en possède une douzaine, en particulier la série des quatre guides d'identification sonore de *Tous les oiseaux d'Europe*, dans lesquels j'ai tant appris. En parcourant maintenant ces *Promenades* d'un connaisseur, bien renseignées et bien écrites, je regrette de ne pas les avoir lues plus tôt, mais je me réjouis d'en posséder un exemplaire. Cherchant à me renseigner sur l'auteur, je suis d'abord étonné que ce naturaliste hors pair, pionnier de la bio-acoustique, ayant réalisé des dizaines de milliers d'enregistrements, ne soit l'objet d'aucune notice dans Wikipedia. On trouve cependant ici et là quelques articles le concernant, et surtout son propre site. Né en 1931, il est le fils naturel d'Henri-Pierre Roché, le collectionneur d'art et écrivain, auteur de *Jules et Jim*, avec qui il semble n'avoir pas toujours été sur la même longueur d'ondes. Tout jeune il s'est intéressé à la biologie, puis à l'enregistrement des sons, a lu Fabre et a fréquenté Jean Rostand. Maintenant séparé de Sittelle (ses disques sont repris chez Frémeaux), il diversifie ses activités, se consacrant à la photographie et recevant dans les chambres d'hôte de sa maison de la Planette, à Banne en Ardèche.

Vendredi 15 août 2014. Je m'arme de courage et j'entreprends de mettre au clair des notes de lecture sur deux livres, notes qui traînent depuis des années, puis je m'aperçois que pour les compléter, il me manque ici des documents que je ne pourrai consulter qu'ailleurs, le mois prochain. Je rédige une longue page sur un sujet personnel, après quoi je me demande s'il est bien opportun de la publier et je décide de surseoir. Je fais le tour de mes messageries et de mes réseaux, comme un mendiant, voir si quelqu'un m'a adressé la parole. «Bonjour. Vous n'avez aucun nouveau message.» Je sors disposer des bouts de bois mouillés pour les faire sécher au soleil, mais le temps change aussitôt et il se met à pleuvoir. Bon. Je vais me foutre au pieu et je feuillette lentement *Les terres arctiques*, dans la collection «Faune et flore du monde». Là, pas de déception.

Samedi 16 août 2014. J'ai appris samedi dernier que mon oncle Roger était mort dans la nuit. Cette mauvaise nouvelle n'était pas vraiment une surprise, je le savais mal en point. C'était le frère de mon père, l'homme dont je racontais récemment qu'il m'avait appris à me raser avec un rasoir jetable.

Mon père et lui étaient les deux enfants de l'électricien Maurice et de l'institutrice Alix. Ils étaient nés respectivement en 1933 et 1937 à Moragne, un petit bled au fin fond de la campagne, à l'est de Rochefort. A ce que je crois savoir, leur mère est morte en 1943, peut-être de la tuberculose. Leur père s'est ensuite remarié avec une autre instite, qui ne souhaitait pas élever les enfants du premier lit, lesquels furent confiés à leur tante Laure, dans un village voisin, un peu plus important, nommé Lussant. Je ne sais si ce père, mon grand-père paternel, a dès lors négligé sa descendance, mais je me rappelle que de mon temps il brillait par son absence auprès de nous, j'ai dû ne le voir que deux fois dans ma vie. Mon père a passé le reste de son enfance à Lussant, tandis que son frère a connu un destin tout différent. Parce qu'il souffrait lui aussi de troubles respiratoires, Roger, peut-être sur la suggestion de sa belle-mère, a été envoyé en Provence, dans l'école de Célestin Freinet, dont il a toujours gardé le meilleur souvenir. Il fait partie des écoliers que l'on voit dans un film où le rôle de Freinet est joué par Bernard Blier. Il y prononce une répartie bête, demandant «un faux quoi?» à quelqu'un qui parle de fossile. Il est longtemps resté dans sa région adoptive et a gardé toute sa vie l'accent de Marseille. Après avoir été pensionnaire quelques années dans cette école, il est devenu marin, peut-être mécanicien à bord de bateaux qui assuraient des liaisons entre Marseille et Alger. Je crois savoir qu'un ancien de la profession a été en quelque sorte son tuteur et l'a initié au syndicalisme, et peut-être à la politique, si bien qu'après quelques années, il est devenu permanent dans un syndicat de marins. Je ne sais si ce changement est intervenu avant ou après la guerre d'Algérie, au cours de laquelle il a été blessé. Il était à bord d'un camion qui a sauté sur une mine, dans lequel les hommes couchés ou assis ont été tués ou grièvement blessés, tandis que lui qui se tenait debout a seulement eu les chevilles brisées. Je ne sais plus si c'est lui-même qui m'a raconté cela. Je me rappelle avoir voulu l'interroger sur la guerre d'Algérie, mais il ne tenait visiblement pas à en parler. J'ignore aussi quand et comment il est entré au service du Mouvement de la Paix, je suppose que ce fut par l'intermédiaire du Parti communiste. Il y fut un secrétaire d'une certaine importance, chargé de missions internationales, conférencier, et pour ce poste il a dû habiter Helsinki plusieurs années, je dirais dans la décennie de 70. C'est en pensant à cette période de sa vie que je me suis mis, plus tard, à le désigner comme «mon oncle du KGB», en ne plaisantant qu'à moitié. Il nous envoyait des lettres chargées de timbres exotiques, provenant de pays plus ou moins lointains, mais en général situés dans la sphère soviétique ou dans le Tiers-Monde. Quand il nous rendait visite, environ une fois l'an, ce n'était pas l'oncle d'Amérique que nous recevions, mais en quelque sorte l'oncle de Russie, avec ses cadeaux et ses gadgets, ses anecdotes et ses blagues. Mon père et lui se ressemblaient beaucoup physiquement, mais le premier toujours maigre, et le second tendant à l'embonpoint. Je crois qu'ils s'entendaient assez bien, mais leurs psychologies étaient très différentes : autant mon père était un taciturne, dont le grand plaisir était la pêche à la ligne, autant Roger était un bavard intarissable, aimant voir du monde, boire et manger. C'était, comme on dit, une forte personnalité, un charmeur, quelqu'un qui se remarquait au sein de n'importe quel groupe, et c'est certainement grâce à son charisme que cet homme, qui n'avait pas fait d'études, a pu mener sa carrière. Il avait de la prestance en public, dont je m'étais rendu compte en particulier lors d'une causerie «pour la Paix» qu'il était venu donner dans une salle de Caudéran ou de Saint-Augustin. Il aimait la cuisine et a tenu un temps une chronique gastronomique dans un journal. Nous avons quelquefois passé des vacances ensemble, sa famille et la nôtre, chez l'oncle et la tante Zahnd, à Collonges, un village de Côte d'Or où ce

couple sans enfants passait la meilleure moitié de l'année, et l'autre à Paris. Après la mort de mon père, l'été 81, il m'a gentiment invité, avec ma compagne d'alors, à passer quelques jours avec lui dans un gîte du Gers, en compagnie de ses deux filles et de la mère de la seconde. Il me choquait un peu par sa rudesse affichée envers l'aînée, et sa préférence marquée pour la cadette. Il a continué de venir nous voir de temps en temps, tantôt l'été, tantôt l'hiver, chez ma mère avec qui affleurait une certaine rivalité, surtout quand ils jouaient au scrabble. Depuis son retour de Finlande, il habitait Argenteuil, dans le Val d'Oise, où il m'a hébergé une paire de fois. (Voilà une liste que j'aimerais avoir, celle des fois où je suis allé à Paris, il y en a peut-être une dizaine). Pour ses dernières années d'activité, le Parti lui avait trouvé une invraisemblable sinécure, comme président d'une mutuelle d'assurance. Il était venu passer quelques jours avec moi dans le gîte de Fournel que nous louions, au début des années 90. Il y avait eu un incident, un soir où nous dînions avec des parents de la mère de mon fils, et où par une dérive de plaisanterie malsaine certaines personnes s'étaient mises à s'adresser à Roger par un nom féminin. Il avait tout d'un coup tapé du poing sur la table et menacé de casser les dents au premier qui recommencerait. Il est en effet certaines requêtes qui ne sont bien comprises que quand elles sont formulées clairement. Il y avait en lui de la truanderie. Je me rappelle qu'un jour il m'a demandé si je ne pouvais pas lui procurer quelque bout de bois assez court et solide, comme un manche de marteau, qu'il pourrait ranger facilement à côté de son siège de conducteur. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il voulait en fait une matraque, en cas de besoin. Il appelait ça une gomme, «la gomme à effacer le sourire». Je me rappelle aussi qu'il était venu à Bordeaux dans le milieu des années 90, et que nous avions passé une soirée avec l'amie algérienne que je fréquentais alors, et une copine marocaine à elle. Dans la conversation, mon oncle nous avait surpris en rétorquant à je ne sais plus quel propos, que «les Espagnols, c'est des Arabes». Je l'aimais beaucoup, et lui aussi m'a toujours marqué un attachement évident. Il avait de l'estime pour mes études et mes connaissances, mais aussi une affection sincère et fidèle pour ma personne. Malgré quoi je me suis quelque peu éloigné de lui sur la fin du siècle. Cela tenait en partie aux désaccords politiques, qui s'étaient installés puis accrus entre nous depuis que j'avais entrepris de me renseigner par mes propres moyens sur les merveilles du communisme, allant de désillusion en désillusion, mais nous trouvions toujours moyen de nous entendre. Il y a eu surtout les soupçons qu'ont éveillés en moi certaines opérations qu'il a menées. Je n'ai jamais eu le courage de lui exposer ouvertement mes sentiments sur le sujet, et je ne saurai jamais s'il a compris que ces affaires avaient pourri nos relations. Malgré mon attachement, je n'ai plus recherché dès lors sa compagnie, me contentant de l'accueillir quand il venait me rendre visite, comme il a fait tous les deux ou trois ans depuis que j'ai une maison en Charente. Je l'ai reçu alors avec la gêne des sentiments partagés entre l'amitié perdurant tout de même, et la méfiance muette mais bien installée. Quel étrange personnage. Il venait toujours généreusement chargé de vivres, de bouteilles de vin de Bourgogne, et du cassis de sa production. Il nous a emmenés une fois manger des anguilles à Lussant, du temps que mon fils daignait encore me fréquenter. Sa dernière visite remonte à l'été d'il y a deux ans, je crois. J'étais seul et nous avons passé quelque trois jours ensemble. Il a eu un accident le premier soir, alors que nous buvions du vin sur la terrasse. Une guêpe qui s'était posée sur son verre l'a piqué à la lèvre. Nous avons eu de bons moments, et les conversations amères que peuvent tenir en picolant un communiste professionnel et un anti-communiste bénévole, comme je nous définissais. Je lui ai parlé pour la dernière fois au début de cette année, au téléphone. Je l'avais appelé pour prendre de ses nouvelles, après avoir su qu'il avait été victime d'une attaque cérébrale, qui l'avait physiquement diminué. Il paraissait content que je l'appelle. Il faisait de la rééducation. Il semble qu'après quelques mois, malgré les avis contraires, il ait tenu à se rendre dans sa maison de campagne. Un matin où il n'apparaissait pas, au lendemain d'une soirée arrosée, des voisins ont appelé les pompiers, qui

ont forcé la porte et l'ont trouvé gisant sur le sol, un verre brisé près de lui. Il avait depuis lors été admis dans une maison de retraite, et sa santé s'était encore dégradée de façon alarmante. Voilà pourquoi la triste nouvelle était plus redoutée qu'inattendue.

Comme il m'est déjà arrivé quelques fois, j'apaise l'angoisse du deuil en rassemblant comme je peux les souvenirs plus ou moins nets qui me reviennent du défunt, et qui en dessinent un portrait. Je le conçois comme un hommage, malgré les traits de franchise qui peuvent sembler manquer de déférence. Je ne sais ce que mon oncle en aurait pensé, s'il en serait fâché, et il n'est plus temps de discuter avec lui. C'est d'une certaine façon ce qui me paraît le plus oppressant dans un trépas, cette impression d'une porte qui s'est refermée sur quelqu'un à qui l'on ne peut désormais plus poser aucune question.

L'après-midi du jour où j'ai reçu l'annonce du décès, je suis allé travailler quelques heures à la lisière du bois où je suis en train de pratiquer une entrée. Il m'est arrivé cet incident bizarre, que j'ai été, si l'on peut dire, attaqué par un papillon. C'était un assez joli papillon, de couleur caramel, que je ne sais identifier, mais qui est peut-être une espèce de nacré. J'étais accroupi, occupé à racler la terre avec une griffe métallique, quand cet animal s'est mis à voleter autour de moi, en s'approchant plusieurs fois comme s'il voulait me toucher ou se poser sur moi. J'ai fait quelques gestes pour le chasser, mais rien n'y faisait. Il continuait à me tourner autour de son vol saccadé, avec une insistance si étrange et inattendue que cela devenait presque inquiétant, pour le moins énervant, et il a fallu que je me redresse et que je fasse de grands moulinets du bras tenant l'outil, pour qu'enfin il se décide à s'éloigner en survolant le champ d'en face. Cet assaut m'a laissé une drôle d'impression, et au bout de quelques instants la rêverie m'est venue que cette apparition insolite, c'était peut-être l'âme de mon oncle venue ainsi me dire adieu, sous cette allure légère. Pendant tout un moment cette idée m'a hanté, et j'avais beau me dire que ce n'était là qu'une fantaisie, je ne pouvais m'empêcher de ressentir un peu de la même gêne, qu'aurait suscitée la présence réelle.

Lundi 18 août 2014. Nul copain ne devise avec moi près du feu, nulle biche ne vient se rouler à mes pieds. Je me sens un peu seul. Avec cela ma santé de fer-blanc m'inquiète, ce n'est pas la grande forme. Mon dos paraît guéri, mais je sens que je couve une nouvelle angine, la troisième de la saison, cela commence à faire.

Je voulais au moins participer à une deuxième brocante avant de repartir d'ici, et comme c'était la dernière occasion d'en trouver une abordable et pas trop lointaine, je suis allé vendre aujourd'hui à Poursay-Garnaud. Je n'étais pas mal installé, à l'ombre conjointe d'un platane et d'un tilleul, encore que vu la température, j'eusse été aussi bien au soleil. Cet été une fois de plus le «réchauffement climatique» opère de façon discrète, le genre imperceptible. Et mes affaires n'ont pas bien marché. Je n'ai gagné qu'une soixantaine d'euros, moins les six pour payer la place, cela ne fait pas même un équivalent petit-déj-Otto. Au moins ai-je eu la bonne idée de quitter assez tôt, sur les trois heures, et n'ai-je pas perdu mon temps. J'avais emporté avec moi la *Kolyma* de Chalamov, dont j'ai récemment fini de lire les mille et quelques pages, et dans les moments creux j'ai pu passer tout le livre en revue pour y relire les phrases que j'avais soulignées.

Je m'impose une pénitence, à laquelle je songeais dernièrement : passer une journée entière sans me connecter au net. Je n'y ai pas regardé depuis hier samedi soir et si je tiens bon, je n'y retournerai que demain lundi matin, pour poster cette note. Je pense que ça ne m'était plus arrivé depuis des années.

Mercredi 20 août 2014. Août 2014. Nous allons bouffer du centenaire de la guerre de 14-18 pendant quatre ans. Et vu l'ambiance qui règne, je ne serais pas plus surpris que ça si l'on nous expliquait que les poilus

étaient anti-militaristes, internationalistes, gays comme des pinsons et friands de diversité.

Jeudi 28 août 2014. La principale nouvelle de ces derniers jours a été la vente en bloc de la collection de livres que j'appelais ma «librairie». Un libraire pour de bon, venu de Poitiers visiter la brocante de fin juillet à la Charrière, avait remarqué que je vendais de bons livres à bon marché. Je lui ai signalé que j'en avais d'autres, et que je pouvais lui en mailer la liste complète, d'une trentaine de pages. Après en avoir discuté au téléphone, il a bien voulu m'acheter le tout, contre une somme équivalant pour moi à deux mois de salaire. Il est venu lundi et a tout emporté ou à peu près, dans sa camionnette. Il a fait une bonne affaire, car il pourra largement en tirer bénéfice, et j'en ai fait une pas mauvaise, en me débarrassant d'un coup d'un stock de marchandise que j'écoulais laborieusement, via la brocante ou la poste, avec les éternels problèmes d'emballage et de pesage, d'affranchissement et de paiement. Avant la venue du libraire, j'avais procédé au récolement de la collection, et par scrupule j'avais préparé quatre listes, que j'ai présentées à mon client : celle des livres vendus entre temps dans une seconde brocante (une dizaine, plus deux que j'ai promis à une acheteuse de Bordeaux), celle des livres perdus ou en tout cas introuvables (une douzaine aussi, probablement vendus sans en avoir pris note), celle des livres regrettés (en tout cinq, dont il a bien voulu me laisser quatre, un recueil de poèmes de Hugo, un des fables de La Fontaine, et les dictionnaires en images Duden du français et de l'espagnol), enfin celle des livres que j'avais exclus de la transaction (essentiellement les deux auxquels je n'avais pas attribué de prix mais juste la mention «faire offre»). Ce n'était qu'en petite partie une bibliothèque personnelle, mais naturellement je l'ai vue partir avec quelque regret, car c'est un peu de moi qui s'en allait avec. Dans les points positifs, outre l'entrée d'argent inattendue, il y a que je me retrouve avec des étagères vides, où je vais pouvoir ranger des affaires qui traînaient çà et là. Je ne voudrais pas terminer ce paragraphe sans remercier, s'il y en a qui me lisent, les nombreuses personnes qui, depuis des années, m'ont aidé en m'achetant des livres de temps en temps.

Il y a de cela une trentaine d'années, Laurent Septier et Anny Lazarus m'avaient rapporté de Chine un cadeau précieux : un sceau en pierre à savon rouge, figurant un caractère censé se prononcer plus ou moins exactement comme mon nom, et orné à l'autre bout d'un petit animal sculpté dans le même bloc. Ce bel objet étant perdu depuis des années, j'ai repensé à lui de temps en temps avec non seulement du regret, mais aussi quelque honte vis-à-vis des généreux voyageurs. Or voilà qu'à l'occasion des rangements consécutifs à ma vente de livres, en ouvrant une boîte poussiéreuse, j'ai la bonne surprise de tomber sur le sceau chinois. Je l'ai retrouvé, je l'ai.

Il y a quelques semaines, j'ai retrouvé visiblement mortes les deux petites pousses de châtaignier que j'avais réussi à maintenir vivantes pendant deux années, dans une de mes parcelles où la présence de fougères m'avait fait supposer que le sol était convenablement acide pour cette espèce. J'étais justement venu leur apporter à chacune un bidon d'eau, mais par simple acquis de conscience car le temps peu estival de cet été me laissait penser qu'elles n'en manquaient pas. En repartant, je m'en voulais beaucoup d'avoir bêtement laissé périr ces deux plantes. Mais en y réfléchissant, j'ai réalisé que si je n'avais vu aucune feuille sèche pendant aux rameaux ou gisant au pied des arbrisseaux, c'est qu'ils n'étaient pas morts de soif : leurs feuilles bien vertes avaient tout bonnement été mangées par un animal, sans doute un chevreuil. Je me sentais moins coupable, après cette considération, mais je le suis quand même, si je songe à la raison pour laquelle les deux petits châtaigniers ont été broutés maintenant et pas avant. Au début de l'été je les ai pourvus d'un généreux tapis de déchets végétaux, répandu à leur pied pour maintenir l'humidité du sol. Je leur offrais ainsi une bonne protection, mais ce faisant il se peut que je les aie rendus plus repérables, visuellement ou olfactivement. Ce serait alors un cas où le mieux a été l'ennemi du bien.

Un des rares luxes de ma vie dans cette maison est que depuis ma place à table, devant la cheminée, la fenêtre à ma gauche donne vue sur le jardin, et principalement sur le bassin qui se trouve à une douzaine de mètres. Ce point d'eau est bien connu des oiseaux du quartier, où ils viennent tour à tour boire ou se baigner. Tourterelles, merles, moineaux, étourneaux... Les plus légers, comme les chardonnerets, peuvent se poser sur les feuilles des nénuphars. Les plus lourds restent sur le bord, ou s'aventurent sur la dalle en pente douce que j'ai installée à un bout, et qui permet de s'avancer dans l'eau pour s'y ébrouer. Quand je suis seul, je garde en permanence mes jumelles sur la table, à portée de main. Je m'en sers à l'occasion pour m'assurer de l'identité d'un spécimen, ou pour le seul plaisir d'observer les bestioles de plus près. Je n'ai pas vu d'oiseau rare, cet été, mais quand même quelques uns dont je ne suis pas très familier : une linotte, quelques verdiers.

Vendredi 29 août 2014. J'ai lu avec plaisir *La troisième île*, de l'écrivain et entomologiste suédois Fredrik Sjöberg (paru cette année chez Corti). Cet ouvrage d'aspect austère, à la quatrième de couverture peu engageante, imprimée en noir sur vert foncé, ne s'adresse probablement pas à un vaste public, mais la personne qui me l'a offert savait qu'il pouvait intéresser un lecteur que ses goûts portent à la fois vers les belles-lettres et les sciences naturelles. Sjöberg, qui ne cache pas son «manque d'intérêt pour la fiction», y aborde principalement la personnalité pittoresque et quelque peu oubliée de son éminent compatriote Gustaf Eisen (1847-1940), lequel excellait dans des domaines aussi divers que la collection et la classification des insectes et des vers de terre, la viticulture, qu'il pratiqua en Californie, la botanique, la critique d'art ou encore l'archéologie. Il ne s'agit cependant pas à proprement parler d'une biographie de ce pionnier de l'écologie, car l'auteur n'essaie pas de dresser du personnage un portrait complet : il se contente de l'évoquer par tableaux successifs, qu'il alterne avec nombre de digressions dans lesquelles il livre tantôt des souvenirs personnels, et tantôt esquisse d'autres individualités, liées à lui-même ou à Eisen. Il en résulte un livre curieux, plein d'érudition et d'humour, qui propose une promenade intellectuelle parfois déroutante, où les anecdotes les plus légères se mêlent à des réflexions sur le désir de connaître et le plaisir de collectionner. On s'y perd un peu et j'ai déjà oublié le sens du titre, qui est aussi celui d'un des chapitres. Mais j'ai retenu, entre autres détails bizarres, qu'un seul animal porte un nom latin dédié à Hitler, *Anophthalmus hitleri*, une espèce de scarabée découverte en 1933. Je partage le penchant de l'auteur pour les listes, qui «sont toujours utiles», et sa défiance envers la part de «fumisterie» de l'art contemporain. Je relève aussi un beau dicton qu'il tient de son grand-père : «Pendant que le mal sévit, le bien se prépare». Une bonne lecture.

Samedi 30 août 2014. J'ai rêvé de Renaud Camus, qui était fort aimable avec moi. Puis je me suis réveillé.

J'ai lu dernièrement *Bisayan*, un document dans lequel mon ami Jean-Michel Hermans, intellectuel atypique, ethnologue catholique et maoïste charentais, raconte son dernier séjour aux Philippines, de novembre 2013 à août 2014, dans la maison qu'il a fait construire sur l'île de Leyte, où il possède un terrain et une plage. C'est un fichier Word de la taille d'un livre, près de cent pages, comportant aussi des photos et des renseignements touristiques. Le texte, écrit dans un style clair et simple, relate l'expérience assez intéressante d'un homme aux moyens financiers plutôt modestes dans son propre pays, mais relativement riche dans cette terre lointaine, et confronté à une culture très exotique, où l'on n'hésite pas à bonifier le vin en y mêlant un peu de pepsi. Le moment aussi est particulier, car le voyage commence peu après le passage du typhon Yolanda, qui a ravagé la contrée et abîmé l'habitation. Il y a une complication qui ne me semble pas très utile, du fait que le corps principal du journal est précédé d'un autre petit journal, centré sur le cyclone, et suivi d'un autre encore, celui-ci axé sur la reconstruction de la maison. Mais enfin

il y a dans ces pages de quoi s'instruire sur les problèmes et les mystères de ce coin d'Asie. A l'occasion de cette lecture, j'ai voulu voir si mon grand *Britannica Atlas*, dont je ne me sers pas souvent, pouvait m'aider à reconnaître les lieux, et j'ai eu le plaisir de découvrir que les Philippines s'y étalaient sur une vaste double page. Entre autres toponymes cités par Hermans, j'y ai retrouvé l'archipel d'îlots au nom joliment bilingue de Cuatro Islands.

Des lecteurs de ma note du 2 août m'ont proposé diverses possibilités pour un adjectif relatif au nom d'Albert Caraco : «caracasque» (d'après monégasque), «caracain» (d'après mexicain, portoricain, franciscain) et «caracien». Je pense maintenant qu'il y aurait aussi «caraquien», tout simplement.

En feuilletant les demandes de livres, dans les annonces du Bon Coin, je me dis que la curiosité intellectuelle de ce lectorat n'est pas très élevée. La syntaxe et l'orthographe sont assorties : «Livre sur les bienfait médicale», «Livre terminal S», «Amour, orgueil et préjuger», «Livre homéopathique», «BD en bonne état», «Livre sur les peintre vangoge etc»... Mais après tout, les illettrés aussi ont le droit d'acheter des livres.

Mardi 2 septembre 2014. L'allée de Lady Châtiment.

Mercredi 3 septembre 2014. NOTES SUR DEUX CAPUCINS.

Deux vaines tentatives de colonisation française au Brésil (la «France Antarctique» dans la baie de Rio en 1555-1560, puis la «France Equinoxiale» sur la côte nord, dans le Maranhão, en 1612-1615) ont donné lieu chacune à deux livres remarquables. La première, les relations du cordelier André Thevet et du protestant Jean de Léry, ouvrages que j'ai étudiés, parmi d'autres, dans la thèse que j'ai consacrée en 2000 au vocabulaire de *La faune brésilienne dans les écrits documentaires du seizième siècle*. La seconde entreprise coloniale, quant à elle, a fourni la matière de deux livres écrits par des franciscains, les pères capucins Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux, imprimés en 1614 et 1615. Au printemps 2011, à l'occasion d'un colloque se tenant à Paris, le seul auquel j'aie jamais été convié, et portant sur le thème de «L'animal dans le monde lusophone», j'ai présenté, en faisant une escapade hors du seizième siècle pour m'aventurer dans ce début du dix-septième, une communication où j'ai examiné le lexique de «La faune brésilienne chez les chroniqueurs de la France équinoxiale, Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux». Cet article sera peut-être publié un jour avec les actes du colloque, et dans cette perspective je préfère le garder inédit pour l'instant, me réservant toutefois la possibilité d'en passer une copie en privé à qui en aurait besoin. En attendant, je voudrais faire connaître à mes lecteurs quelques points qui ont retenu mon attention, notamment en dehors de mon sujet d'étude, en lisant les livres des deux missionnaires capucins.

1. CLAUDE D'ABBEVILLE. J'ai lu son *Histoire de la mission des pères capucins en l'île de Maragnan et terres circonvoisines, où est traité des singularités admirables et des moeurs merveilleuses des Indiens habitants de ce pays* (je modernise par commodité l'orthographe de l'énoncé, comme je le ferai ci-dessous pour les citations) dans l'excellente réédition en fac-similé publiée à Graz, en Autriche, en 1963. C'est un pavé de 395 feuilles, soit près de 800 pages. L'auteur est un documentaliste fou furieux qui, outre la narration de l'expédition, inventorie toute la faune (pas moins de 209 espèces citées, dont 199 avec le nom en tupi), toute la flore, tous les villages du secteur avec les noms des chefs, et jusqu'aux étoiles du ciel telles que l'astronomie indigène les conçoit. (J'introduis mes notes ci-dessous par le numéro du chapitre, suivi du numéro du folio).

III-26. Dans le récit du voyage d'aller, Claude dit avoir vu dans l'Atlantique, outre des requins, des poissons «appelés Cassons, autrement Chiens de mer». Cette dernière périphrase s'applique communément aux espèces de requins de petite taille. Quant aux Cassons, ils ont intrigué le traducteur brésilien Sérgio Milliet, qui avoue n'avoir trouvé ce nom dans aucun dictionnaire. Il me semble qu'il faut y voir tout simplement la

francisation du mot portugais «cações», qui sera parvenu aux oreilles du voyageur, et désigne également les petits requins. Je suis étonné que Milliet n'y pense pas.

XXXIII-186. Je remarque et j'aime beaucoup le nom d'un des villages indiens, Caagouire, «qui signifie l'ombre des arbres». Il semble qu'en tupi cela veuille dire plus exactement «sous la forêt» ou «sous les arbres». Cela fait penser à «Unter den Linden». «A l'ombre des arbres» serait en effet un nom de lieu avenant.

XXXV-189. Il y a dans la première phrase de ce chapitre («De la température du Brésil, & particulièrement de l'île de Maragnan») un mystère que je n'ai su résoudre quant à la nature et au sens du mot «rap» : «Bien que le soleil fasse son cours diurnal régulièrement en vingt-quatre heures, par le rap du premier mobile, ...» Je n'ai trouvé ce mot dans aucun dictionnaire et je me demande, comme le traducteur brésilien, si ce peut être une coquille.

XXXIX-237. Dans ses notes à une édition brésilienne des années 20, Rodolfo Garcia se trompe en croyant identifier dans le Macoucaoua de Claude le faucon Macaguá ou Acauã : le nom et la description correspondent bel et bien au Macucau, une espèce de tinamou (sorte de faisán sud-américain). Garcia commet d'ailleurs la même erreur avec le Macucagua du jésuite Fernão Cardim (1584) et Karl Fouquet avec le Mackukawa de Hans Staden (1557).

XL-246. D'Abbeville fait probablement erreur en affirmant que Panapanan est le nom indien d'un poisson doté d'«une épée au bout du museau», c'est à dire d'un espadon. Il s'agit en fait du requin-marteau, comme en attestent la même dénomination et les descriptions données par d'autres chroniqueurs, tels André Thevet (1557), Jean de Léry (1578) ou Soares de Sousa (1587). Ce terme tupi n'est plus guère usité mais il subsiste en portugais brésilien d'aujourd'hui dans le nom composé caçõepanã (soit requin-panã), désignant les requins-marteaux. En reprenant cette note je suis intrigué une fois de plus par le fait que le mot panã, ou sa forme redoublée panapanã, est aussi le nom tupi des papillons. J'en viens à me demander s'il s'agit d'une simple coïncidence formelle, ou si les Indiens nommaient ce type de requin «papillon» par métaphore, comme nous nous servons de l'image du marteau, pour évoquer l'élargissement latéral de la tête de ces poissons. Mes dictionnaires et manuels n'en disent rien.

XLII-256. Miguel de Asúa et Roger French raillent d'Abbeville outre mesure (dans *A new world of animals*, 2005) en s'amusant de le voir déclarer que la puce Tunga tourmente «merveilleusement» ses victimes : cet adverbe n'avait pas forcément un sens positif et pouvait juste signifier «étonnamment».

XLV-266. D'Abbeville se demande si le teint des Indiens, «de couleur brune que nous disons olivâtre», est dû à la chaleur du climat ou aux huiles dont ils aiment s'enduire. Il les compare à ces gens qui, en France, «se font appeler Egyptiens ou Bohémiens». Il m'intéresse de voir ici employé le mot Egyptien, qui est le sens même de Gitan, venu par l'espagnol.

XLVI- 271. Au chapitre «De la nudité des Indiens Topinamba & des atours dont ils usent quelquefois», d'Abbeville affirme qu'il n'est pas gênant que les dames du pays se promènent en tenue d'Eve, car elles sont «modestes et retenues en leur nudité», au contraire des dames de France, avec leurs «attraits lubriques» et leurs «effrénées mignardises».

XLVII-279-280. D'Abbeville dit avoir observé qu'il n'y avait pas de jalousie mais une bonne entente entre les co-épouses du mari polygame : «... je me suis étonné souvent, comme je m'étonne encore chaque fois que je me ressouviens de la concorde et union si grande qui se trouve dans toutes les familles de ces nations sauvages, où vous voyez en la plupart plusieurs femmes avec un seul mari, vivre avec tant d'amitié parmi leur paganisme, que jamais vous n'entendez de bruit dans leurs ménages, ni de la part des femmes à l'endroit du mari, ni du mari envers ses femmes». Une concorde aussi parfaite m'étonne moi aussi, et je ne crois pas qu'il faille aller bien loin pour trouver des exemples du contraire, mais enfin l'auteur doit parler de bonne foi, d'autant qu'il est, de par sa religion, peu enclin à l'éloge de la polygamie (l'abandon de cette coutume, et la renonciation au

cannibalisme, sont les principales réformes morales que les missionnaires s'efforcent d'obtenir des Indiens). Vers la fin du livre, dans un chapitre où Claude d'Abbeville reproduit une lettre de son confrère Yves d'Evreux (LXII-384) se trouve un mot plaisant sur le sujet. Un Indien tombé malade, se croyant en danger de mort, et pensant trouver le salut dans la religion chrétienne, demande à Yves le baptême. Celui-ci le lui accorde mais en profite pour prier le converti de renoncer à la polygamie : «Je lui proposai, s'il revient en santé, qu'il faut laisser la pluralité des femmes : il s'y résout et en choisit une, licenciant les autres.» (Il leur a fait un plan social!)

XLVII-281. Ce passage admiratif, et admirable, sur les enfants indiens «de quatre, cinq & six ans» : «... outre qu'ils ont le corps bien fait et proportionné, ils n'ont pas tant de légèretés puériles comme beaucoup de petits enfants de l'Europe, au contraire ils sont doués d'une petite gravité si jolie & d'une modestie naturelle si honnête que cela les rend extrêmement agréables et aimables ...» Je ne me lasse pas de cette «petite gravité si jolie».

XLIX-295. D'Abbeville mesure la cruauté des Indiens au fait que non seulement ils dévorent leurs prisonniers de guerre après leur avoir fracassé la tête, mais qu'ils les laissent parfois vivre parmi eux quelque temps et prendre femme avant d'être exécutés, et que si celle-ci en a eu un enfant, le petit innocent est également massacré. Le capucin constate là «le désir qu'ils ont d'exterminer totalement la race de leurs ennemis». Sans doute le mot «race» a-t-il ici moins le sens de groupe humain physiquement différent que celui de lignée, les ennemis en question étant souvent les semblables des bourreaux, et parlant la même langue. Mais la formule est frappante aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, parce qu'elle correspond assez exactement à la définition de ce qu'on appelle maintenant un «génocide», mot nouveau pour désigner une réalité vieille comme le monde.

L-300. J'aime bien ce paragraphe décrivant la danse minimaliste des Indiens : «Lorsqu'ils dansent, ils ont coutumièrement les deux bras pendants, et quelquefois la main droite vers le dos, se contentant de remuer seulement la jambe et le pied droit. Il est bien vrai que quelquefois ils s'approchent les uns des autres, et puis ils se retirent en arrière, tournant après en rond, toujours frappant du pied contre terre, mais ayant tournoyé trois ou quatre tours, chacun à la cadence se retrouve en sa place d'où il était parti.»

LI-314 sq. D'Abbeville observe que si les Indiens n'acceptent pas toujours facilement d'abandonner les meurtres rituels et la polygamie, comme les chrétiens les en prient, en revanche ils copient volontiers des usages que les Français ne les ont nullement pressés d'adopter. Ainsi beaucoup d'hommes renoncent-ils à s'épiler la barbe ou à se faire des «piercings». Je vois dans cette attitude une raison du succès de la culture européenne dans de vastes territoires exotiques. Ce n'est pas seulement que le colonialisme l'ait bien des fois imposée, avec plus ou moins de succès. C'est aussi qu'il y avait une demande de la part d'indigènes épatés par une civilisation beaucoup plus développée, ne serait-ce que sur le plan technique (métallurgie, armes à feu, écriture, navigation transatlantique, etc). De là parfois des singeries pas forcément très utiles, un peu comme nos enfants pensent avoir meilleure mine en donnant des noms anglais à leurs groupes de musique.

LI-316 sq. D'Abbeville consacre quelques pages très intéressantes aux conceptions astronomiques des Indiens tupis. Il indique notamment les appellations qu'ils donnent à plusieurs planètes, étoiles et constellations. Les notes de R Garcia sur le sujet ne me paraissent pas très fiables, et il s'avoue incapable d'identifier la plupart des astres dont il est question. Je regrette qu'aucun expert, à ma connaissance, ne se soit penché sur la question, et je ne suis pas assez compétent pour le faire moi-même. Mais je suis content d'apprendre à cette occasion l'ancien nom français de l'amas des Pléiades, situé dans la constellation du Taureau, amas que l'on appelait la Poussinière.

LIII-329. J'aime bien l'évocation de la tranquillité vespérale des Indiens : «... étant tous couchés chacun en son lit avec un pétunoir en la main, ils discourent de ce qui s'est passé le jour et avisent de ce qui est pour l'avenir ...» Les lits en question sont les hamacs suspendus et les pétunoirs, en quoi j'entends plaisamment résonner le mot pétard, sont les cigares que les Indiens se roulent, «pétun» étant le nom tupi du tabac, nom qui figure encore dans le Robert, avec le verbe pétuner, «fumer du tabac», bien qu'ils ne soient plus guère utilisés.

Jeudi 4 septembre 2014. 2. YVES D'EVREUX. J'ai étudié son livre, *Suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614*, dans deux éditions : celle qu'en avait faite Ferdinand Denis en 1864 sous le titre *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, maintenant disponible en ligne, et la version modernisée et abrégée qu'a donnée Hélène Clastres chez Payot en 1985 sous le titre à peine différent de *Voyage au nord du Brésil fait en 1613 et 1614*. J'introduis mes notes ci-dessous en indiquant chaque fois, à toute fin utile, les deux paginations.

38/58. «Ceci confirme cette belle maxime d'Etat, que (pour) qui veut conserver l'intérieur en paix, il faut exercer les remuants au dehors...» J'ignore si d'Evreux a piqué ailleurs telle quelle cette juste maxime ou s'il lui donne ici une tournure personnelle.

52-53/70. Deux esclaves pour le prix d'un : «S'il arrive (...) qu'un Français (...) achète une jeune fille esclave, il la fait voir à quelque jeune Tapinambos fort porté à l'amour de celles qui ont bonne grâce, et il lui promet qu'il le tiendra pour gendre car il aime son esclave comme sa propre fille. Ainsi le Tapinambos vient demeurer chez lui, épouse la jeune fille, si bien que pour une esclave il en a deux. Il les appelle du nom de fille et de gendre, et eux l'appellent leur chérou, c'est-à-dire leur père.» Il s'agit là d'une forme douce d'esclavage paternaliste, sans exploitation intensive ni brutalité (l'auteur a expliqué plus haut que la fille est chargée de faire le ménage et le garçon d'aller à la chasse et à la pêche). C'est peut-être tout simplement ce qu'il me faudrait, un couple d'esclaves qui nettoie la maison et me rapporte à manger. Ah, et puis un secrétaire qui saisisse mes textes, aussi.

58/74. «Cet accident ne fut pas seul : car un malheur en traîne un autre, et le premier est l'ambassadeur du second.» Là aussi, j'aime bien la formulation, sans savoir si d'Evreux l'emprunte ou l'improvise.

64/78-79. On lit aujourd'hui en souriant le chapitre XVIII que d'Evreux consacre au fait «Qu'il est aisé de civiliser les Sauvages à la façon des Français (...)» Les résultats étaient assez encourageants pour que l'auteur affirme «qu'ils sont beaucoup plus aisés à civiliser que le commun de nos paysans de France». Je trouve intéressante cette longue phrase : «Les Tapinambos, depuis deux ans maintenant que les Français leur apprennent à ôter leurs chapeaux et saluer le monde, à baiser les mains, faire la révérence, donner le bonjour, dire adieu, venir à l'église, prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux, joindre les mains, faire le signe de la croix sur leur front et poitrine, frapper leur estomac devant Dieu, écouter la messe, entendre le sermon même s'ils n'y comprennent rien, porter des Agnus Dei, aider le prêtre à dire la messe, s'asseoir à table, mettre la serviette devant soi, laver leurs mains, prendre la viande avec trois doigts, la couper sur l'assiette, boire à la compagnie, bref, faire toutes les autres honnêtetés et civilités qui sont entre nous, s'y sont si bien avancés que vous diriez qu'ils ont été nourris toute leur vie entre les Français.» Devant certains éléments de cette énumération, nous nous disons aujourd'hui que nous aurions d'autres priorités. Mais en produisant cette citation, je ne voudrais me moquer ni des Indiens, ni des missionnaires. Les premiers avaient aussi leurs grâces, auxquelles d'ailleurs les capucins ne manquent pas de rendre hommage, plus d'une fois. Les seconds n'avaient pas tort, à mon sens, d'essayer de faire renoncer les Indiens à leurs traits de moeurs les plus rudes, notamment aux sacrifices humains et au cannibalisme. Mais à ce propos je me pose une question. Il m'étonne qu'Yves d'Evreux, si attaché au polissage des moeurs et à la

douceur de vivre, relate sans broncher (par exemple page 263-211) la façon dont les autorités françaises exécutaient les condamnés à mort, dans ces lieux : en attachant le condamné à la bouche d'un canon, le boulet déchiquetant le corps en morceaux éparpillés. Voilà pour le coup une manière qui ne manque pas de rudesse. J'ai du mal à croire que d'Evreux l'ait approuvée. Mais je suppose que lui-même n'avait pas le droit de critiquer n'importe quoi, et qu'il devait surveiller ses paroles.

106/111. Au chapitre des hommages aux Indiens, voir par exemple en cette page ce que dit d'Evreux de «la belle forme de leurs corps».

120/122. Les métaphores désignant le trépas ne manquent pas, mais je n'étais encore jamais tombé sur celle-ci : «la rhubarbe commune qui guérit tous nos maux, à savoir la mort.»

177/165. Le nom des crevettes vient de chevrettes, par analogie de forme entre les antennes des crustacés et les cornes caprines. On trouve les deux noms cités dans une phrase où d'Evreux mentionne les «crabes, moules, chevrettes, que le commun appelle en France crevettes».

183/170. D'Evreux mentionne là des «Araignes de mer» ressemblant aux terrestres mais «fort grandes» et vivant dans de «petits creux» du rivage. Dans une note de son édition, Ferdinand Denis estime que l'auteur se trompe et confond avec les mygales, dont il a pourtant déjà parlé un peu plus haut dans le même chapitre. Je pense au contraire qu'il peut très bien s'agir de ces crabes que leur aspect particulier fait appeler araignées de mer.

188/173. J'aime bien l'expression de d'Evreux, pour expliquer que certaine espèce de grillon prolifère : «Ce petit animal est âpre infiniment à la conjonction ...»

203/185. Après avoir décrit les aigles, d'Evreux évoque certains «grands oiseaux appelés ouira-ouassou» (en tupi «oiseau grand»). Dans une note de son édition, Hélène Clastres, pensant qu'il parle encore d'aigles, estime à tort qu'il exagère leur dimension («presque aussi grands que les autruches d'Afrique») mais en fait il s'agit des nandous, auxquels cette appellation peut tout à fait s'appliquer.

Mardi 9 septembre 2014. Les deux espèces de Rouge-queue (le Rouge-queue à front blanc et le Rouge-queue noir) coexistent dans notre coin à Taussat. Selon Wiki, ces oiseaux sont parfois appelés «queue-rousse». J'ai appris ce week-end que pour les locuteurs indigènes du Bassin, c'est le «queue-rouille», ce qui me ravit.

Mercredi 10 septembre 2014. Dans ma résidence suburbaine on a distribué dernièrement un prospectus vantant les mérites d'une salle de sport du quartier, où l'on pratique la «boxe éducative». Ce document illustré propose une «définition» de la discipline en question : «La boxe éducative est une activité qui permet aux jeunes de pratiquer ce loisir dans un but éducatif en leur assurant une formation et un développement moteur psychologique et affectif.» Ah. Là, on sent que le service de communication a mis le paquet. Ce galimatias n'est pas d'une grande clarté mais tout y est ou presque. Au vu des tronches de «jeunes» qui apparaissent sur les photos, on veut bien croire que le développement apporté est d'ordre «moteur psychologique et affectif», mais pas intellectuel (on ne peut pas tout avoir). La suite du blabla explique à quoi au juste éduque la «boxe éducative» : «Elle se caractérise par l'initiation aux techniques et aux tactiques de l'assaut, en excluant les risques de l'affrontement désordonné qui nuiraient à l'intégrité physique des jeunes». En clair, on leur apprend à attaquer les gens, mais avec méthode et sans se faire mal. C'est plus ou moins rassurant. Une des photos montre le maire souriant au milieu d'un groupe de jeunes «éduqués», d'où je conclus que l'association est subventionnée, pour encourager son oeuvre utile. Elle mentionne, parmi ses mérites, sa nomination à plusieurs rencontres, dont la finale de «Fait nous rêver». J'en suis tout songeur, en effet.

Samedi 13 septembre 2014. C'est l'époque où les chalefs exhalent une bonne odeur, que j'apprécie beaucoup. Il y a un mystère de ce parfum subtil, qui

flotte dans l'air quand on passe près des buissons, mais que l'on ne sent plus lorsqu'on approche le nez des branches et des fleurs.

J'ai acheté un petit bidon de 200 grammes de mastic à cicatriser, avec lequel j'essayerai de soigner les plaies du noyer, quand je retournerai chez moi. Il y en avait de deux marques, entre lesquelles j'hésitais. Finalement j'ai choisi la plus chère, pour une raison purement esthétique. Je ne sais ce que vaut le produit, mais ce pot de mastic Lhomme-Lefort («Soins aux arbres depuis 1850») a un air démodé qui m'a assez plu pour me convaincre.

Dieu a fait bourdonner les guêpes pour qu'on entende s'il y en a une qui vient nous tourner autour pendant qu'on range des bouts de bois.

Mercredi 17 septembre 2014. Il n'était pas mal, ce petit film de l'autre soir, *Les invités de mon père*, avec Aumont, Viard et Luchini. C'était une satire des bons sentiments humanitaires, dans laquelle l'assistance aux sans-papiers ne va pas sans surprises, plus ou moins bonnes. Ce scénario à la Lauzier en faisait pour ainsi dire un film de droite, et donc de nos jours une rareté. Curieusement, alors que l'encyclopédie Wikipedia est volontiers diserte en matière de cinéma, l'article sur la réalisatrice Anne Le Ny et celui sur ce film en particulier, ne présentent qu'un service minimum.

Ayant à me renseigner, pour quelque raison, sur le dramaturge allemand Kotzebue (1761-1819), là encore Wiki me surprend. En parcourant l'article en français à lui consacré, je tombe sur l'affirmation selon laquelle, à part ses pièces, «Kotzebue est l'auteur de plusieurs travaux historiques, trop partiels et empreints de préjugés pour être de grande valeur». Bigre. Je me demande bien à quoi peut tenir un jugement aussi abrupt. Mais en remontant de quelques lignes, je crois comprendre : on signale que Kotzebue affichait «des opinions ouvertement réactionnaires». Alors là, tout s'explique, n'est-ce pas...

Jeudi 18 septembre 2014. Si je venais à douter de la civilisation française, le petit-beurre Lu suffirait à me rassurer. Ce biscuit est parfait, total, inégalable.

Vendredi 19 septembre 2014. Je ne lirai jamais l'oeuvre d'Alain-Fournier, *Le grand Meaulnes*. L'occasion se présentant, j'ai voulu découvrir ce roman réputé, qui ne m'avait jamais attiré. J'ai réussi à tenir jusqu'au bout de la première partie, moins de cent pages, paraît-il les meilleures, en m'y reprenant et en me forçant, car je me suis ennuyé dès le début, puis j'ai laissé tomber. Cette histoire à dormir debout tient de la faribole plus que du «mystère» dont on la crédite complaisamment. Je ne saurai jamais comment elle se termine, mais ça ne va pas beaucoup me manquer.

Samedi 20 septembre 2014. Il y avait longtemps que je n'avais acheté un numéro du *Chasseur français*. Chaque année à la même époque de la rentrée, je pense à cette solution comme à un remède possible contre la mélancolie du moment. D'habitude je me contente d'y songer, mais cette fois-ci j'ai franchi le pas. Je me promène à travers ce numéro de septembre (n° 1411 d'une revue fondée en 1885, quelle longévité!) comme dans une ville où je ne serais pas revenu depuis des lustres. L'essentiel du décor est toujours en place, mais il y a eu çà et là des changements. L'un d'eux est la présence des femmes, discrète mais sensible, dans les photos des articles, dans les publicités, et jusque dans le sujet de l'éditorial. La mise en valeur des Dianes chasseresses est peut-être dictée par les règles du politiquement correct mais elle n'est pas injustifiée, si elle correspond à la réalité. Ce pas effectué vers la parité n'est nullement assorti d'un quelconque souci de «diversité», on ne voit encore aucun chasseur de couleur. Il est vrai qu'il ne doit pas non plus y en avoir beaucoup dans les champs. Un autre changement notable est dans l'esthétique des vêtements. La tenue des chasseurs est tiraillée depuis des années entre la tendance à l'invisibilité (le camouflage, pour plus d'efficacité) et inversement la tendance à la visibilité (le fluo, pour plus de sécurité).

Il en résulte par exemple des vestes bizarres, où des marbrures de camouflage masquent en partie le fond fluo. En vérité je ne lis guère tous ces articles de chasse et de pêche, je me contente de les parcourir, de regarder les images, et de humer leur atmosphère folklorique, rurale, terrienne et terre à terre. C'est un apaisement pour mon âme meurtrie. Je lis plus en détail les pages sur les bois, les étangs et les jardins. Je parcours aussi les annonces. Mes préférées, même si je les lis uniquement pour la rêverie, sont celles des terres, des animaux et des équipements à vendre. J'y relève une annonce pour les Filets Larrieu Frères (fabricants depuis 1622, c'est un de mes magasins anachroniques préférés à Bordeaux, avec la broserie Au Sanglier de Russie et la quincaillerie Fougère). Dans le secteur des «mariages et rencontres», un encart me fait sourire, qui propose des «mariages chrétiens», avec la silhouette d'un couple qui fleure les années soixante, la femme en jupe courte et large, avec une queue de cheval. Pour le reste, le commerce du cul semble avoir glissé encore un peu plus vers le sordide : certaines drôlesses font la retape en se vantant d'être «Femmes laides et faciles», d'autres «Grosses et pleines d'envie». Mais enfin il ne faut pas tordre le nez, lire le *Chasseur* est toujours un bon moment de détente, et peu de revues anti-intellectuelles offrent un aussi bon rapport qualité-prix (196 pages pour 3 euros).

Dimanche 21 septembre 2014. Cette semaine j'ai voulu regarder un film de Benoît Jacquot à la télévision, *Pas de scandale*, et je n'y suis pas arrivé. Au bout d'une demi-heure, je m'ennuyais tellement que j'ai renoncé. D.

Hier soir, dans l'émission de tourisme de gauche «Echappées belles», sur France 5, j'ai regardé un publi-reportage sur Cuba dans lequel on voyait plusieurs citoyen(ne)s de ce royaume communiste affirmer être «libres», avec une étrange insistance, comme si la chose n'était a priori pas du tout évidente.

Mardi 23 septembre 2014. Fructueuse visite au vide-grenier de Cassy, samedi dernier. Au stand de la Croix-Rouge, j'ai acheté un VTT en bon état, 12 euros, et pas moins de sept livres comme neufs, dont un guide des champignons, pour des prix vraiment providentiels, allant de 10 à 50 centimes. Plus loin, à un enfant qui vendait ses jouets, j'ai acheté sept animaux miniature (autant que de livres, me suis-je dit ensuite) pour moins d'un euro le lot. Tandis que je les choisissais, je me suis demandé s'il était bien normal qu'un grand dadais de mon âge, en vue de la soixantaine, convoite encore ce genre de marchandise. C'étaient des figurines en matière synthétique, portant sur le ventre la mention «Made in China», ou sur les plus étroits simplement «China», et réalisés avec assez de finesse. Leur taille relative n'était pas proportionnelle aux dimensions réelles. Par ordre décroissant de grandeur : un serpent long d'une quinzaine de centimètres, un hippopotame, une otarie à fourrure, les quatre plus petits mesurant six à sept centimètres : un crocodile, une orque, un requin, enfin mon préféré, un requin-marteau. Je les pose sous mes yeux, je les manipule, je les considère : ils me ravissent.

Mercredi 24 septembre 2014. J'ai lu le poème de Mallarmé, «Un coup de dés jamais n'abolira le hasard». Je n'aime pas du tout. Quelle satisfaction cet éminent poète a-t-il pu éprouver à pondre ce galimatias? Était-il souffrant, tombé sur la tête? Cela restera pour moi un mystère, et je ne vais pas passer mon temps à essayer de le percer. Cette oeuvre a au moins une importance historique, on sent en elle pointer les tombereaux d'âneries sans queue ni tête que la poésie d'avant-garde va désormais se sentir tenue de faire pleuvoir à verse et en déluge. Le titre lui-même est presque beau. Il présente l'inconvénient d'être insensé : on ne voit pas comment un coup de dés, qui est l'exemple même du hasard, pourrait abolir ledit hasard. Mais cette absurdité est aussi un avantage, elle doit plaire aux masses culturelles, c'est un gage de succès. Peut-être s'agit-il d'un message codé, dont il faut découvrir la signification cachée. J'ai tenté la voie lacanienne : «Un coude déjà mais nabot ...» Cela ne mène pas loin. Je me demande si l'auteur a voulu que ce soit presque un alexandrin, mais avec

une syllabe en trop. C'est probable. Pour en obtenir un, il suffirait de mettre le verbe au présent : «Un coup de dés jamais n'abolit le hasard». La signification, ou l'absurdité, serait égale.

Jeudi 25 septembre 2014. Le Jihad : faire la guerre comme des porcs.

J'aimerais entendre des humanistes m'expliquer qu'eu égard à la "dignité humaine", les égorgeurs de Hervé Gourdel ne méritent pas le poteau.

Vendredi 26 septembre 2014. J'ai lu dernièrement (ou «G lu», comme on écrit maintenant) *La vie cachée de Fidel Castro*, signée d'un certain Juan Reinaldo Sánchez, qui fut son garde du corps (et co-signée par le journaliste Axel Gylden, qui j'imagine s'est chargé de la mise en forme). Le sous-titre de couverture, de cet ouvrage paru cette année chez Michel Lafon, exagère quelque peu (mais c'est de bonne guerre) en parlant de «révélation explosives», car à vrai dire on n'y apprend rien de très surprenant, mais il est tout de même instructif, et intéressant à lire. D'origine modeste et âgé de dix ans seulement au moment de la révolution cubaine (janvier 1959), Sánchez s'est révélé assez tôt doué pour le sport, la discipline militaire et le maniement des armes à feu, de sorte qu'il a pu intégrer les forces de sécurité et y a si bien progressé qu'il s'est retrouvé être l'un des gardes du corps les plus proches du roi socialiste. Il était en outre chargé de besognes secondaires, comme de tenir à jour les carnets où étaient consignés tous les faits et gestes (y compris les marques et les millésimes de toute les bouteilles de vin ouvertes), de seconder le chef d'état dans ses parties de pêche sous-marine, ou d'enregistrer en secret ses conversations officielles ou officieuses, de sorte qu'il est en effet très bien placé pour parler de ce que fut l'existence réelle de son ancien patron. Il peut ainsi décrire assez en détail l'emplacement, l'agencement et le fonctionnement de différentes résidences de Castro (notamment celle de Punto Cero à La Havane et l'îlot récréatif de Cayo Piedra), et des lieux réservés à la nomenklatura nationale et internationale. La relation comporte aussi des anecdotes concernant quelques grandes figures de la gauche latino-américaine, comme Lula, García Márquez ou Daniel Ortega, et des vues sur certains épisodes de l'histoire du castrisme, comme la crise de Mariel ou le procès Ochoa. L'auteur raconte aussi un peu sa propre histoire. En 1994, après 25 ans bons et loyaux services auprès de Fidel, dont 17 au sein de son escorte, il est subitement renvoyé, probablement du fait que sa fille s'étant expatriée à Caracas pour se marier à un Vénézuélien, et son frère s'étant exilé en Floride, il est devenu malgré tout un suspect. Refusant les postes de remplacement qu'on lui propose, il demande à être mis à la retraite. Cela ne lui est pas accordé, et bientôt on l'arrête et on l'accuse d'être un traître à la patrie. Il est emprisonné pendant deux ans, puis occupe divers emplois et fait plusieurs tentatives pour s'exiler, avant d'y parvenir en 2008. On imagine qu'il éprouve quelque amertume après ce mauvais traitement, mais cela ne le conduit pas aux outrances et il parle sur un ton mesuré, sans cracher sur Castro, lui reconnaissant des qualités, semblant même par moments lui conserver de la sympathie. D'après ce qu'il en dit, Castro n'a pas vécu dans un luxe extravagant mais dans un luxe pépère, simplement la belle vie, très éloignée des privations et du rationnement qui sont le lot de ses sujets.

Lundi 29 septembre 2014. Une mère-poule obèse, qui gave de cochonneries ses énormes lardons : une mère-truie.

Jeudi 2 octobre 2014. Au-dessus du parking où les opprimés braillent, dérivent lentement les étoiles du ciel.

Vendredi 3 octobre 2014. Je ne sais plus quel prof nous avait indiqué la pas mauvaise idée de conserver dans un répertoire les renseignements de quelque intérêt, que nous venions à recueillir, et qui fussent assez brefs

pour tenir sur une ligne : définition de mots rares, distinguos, faux amis, règles, étymologies, quelques références littéraires, iconographiques ou musicales, sigles etc. Au fil du temps j'ai plusieurs fois délaissé puis repris ce bon carnet de poche, un Clairefontaine inusable. Depuis un an ou deux il est rentré en grâce, et je l'ai inclus dans le nécessaire qui me suit dans les déplacements de ma vie errante. Dernièrement je me suis amusé à le relire en entier, de A à Z. Que de redécouvertes, meu Deus, que de détails complètement oubliés, que j'avais pourtant bien dû savoir à un moment ou à un autre. En cours de route, je suis tombé sur une étymologie de nom propre, qui paraissait moyennement convaincante, et que j'avais fait suivre des deux lettres LD. Depuis longtemps ces initiales sont pour moi celles de mes chères *Lettres documentaires*, mais en l'occurrence cela me surprenait un peu, car je n'avais pas le souvenir d'avoir jamais évoqué l'étymologie en question dans aucun de mes bulletins. Or en continuant de lire, j'ai encore trouvé d'autres mentions du même type, suivies des mêmes initiales, et j'ai enfin réalisé que ces bizarres explications de noms provenaient en fait de la *Légende dorée*, que j'avais d'ailleurs lue et fréquentée longtemps avant de concevoir ma collection de *Lettres*. La confusion m'a amusé, et la coïncidence m'a assez plu. En effet, me dis-je, si je considère le sens original de ce beau titre médiéval, désignant un ensemble de textes précieux (dorés) et qu'il importe de lire (*Legenda*), que sont donc mes *Lettres documentaires*, du moins à mes yeux, sinon ma petite *Légende dorée* personnelle. Leur contenu est du même type : quelques enseignements initiatiques, ou édifiants, semés de naïvetés...

Samedi 4 octobre 2014. Le bras fléchi à la chochette, Hitler avait le salut mollement hitlérien.

Mardi 7 octobre 2014. J'admire quelquefois la vie des animaux, mais le plus souvent, même quand je suis bien aise de les contempler, je me dis que je n'aimerais vraiment pas être à leur place, être par exemple une de ces hirondelles ou de ces chauves-souris qui volent en faisant des ronds et des huit, la gueule grand ouverte pour gober des insectes.

Vendredi 10 octobre 2014. J'ai rêvé ce distique : «Nous sommes le bassin / Nous sommes l'atmosphère.»

Samedi 11 octobre 2014. Dernièrement j'ai lu *Le neveu de Rameau*, déniché sur une étagère de chez mon hôte, dans une vieille édition de poche mal brochée à la colle, dont les feuilles brunies se détachaient à mesure que je les tournais. Les premières pages m'ont enchanté, vraiment, puis le charme est retombé et je me suis un peu forcé pour terminer. J'aime bien la forme générale du texte, un dialogue entre «Moi» (l'auteur) et «Lui» (un original déclassé), j'aime le ton et les jolies tournures de l'époque, les aperçus de la vie concrète que les propos laissent entrevoir. Mais sur le fond, les sujets de la conversation, je n'ai pas été emballé. On cherche en vain des Lumières dans ces discussions fumeuses, où l'on s'emploie autant que possible à relativiser la vertu, à chercher des excuses au vice, ou à dissenter obscurément sur l'essence de la musique. Le philosophe se dit partagé entre l'admiration et la pitié à l'égard de son interlocuteur, qui pour ma part m'inspirait plutôt de l'impatience. Il paraît que Diderot a travaillé plus de dix ans (à temps partiel, naturellement) sur cette petite oeuvre d'une centaine de pages, en effet très ouvragée, et restée longtemps inédite : elle était absente des premières Oeuvres complètes publiées et a d'abord paru en allemand, dans une traduction de Goethe, d'après un manuscrit depuis lors perdu, si bien qu'on l'a connue en français dans un premier temps par une retraduction depuis l'allemand, avant qu'un bibliophile, à la fin du XIXe siècle, ne découvre une copie du texte original. Ces circonstances font aussi partie du charme que l'on peut trouver à l'ouvrage.

Mercredi 15 octobre 2014. Un copain a eu l'idée de me mailer le livre de Valérie Trierweiler, *Merci pour ce moment*, sous la forme d'un pdf. J'en ai lu les premières pages, par curiosité, et comme le sujet ne me passionnait pas, je me suis contenté de parcourir le reste. Je comprends que cette dame a subi un mauvais coup, en se faisant tromper puis larguer par son ami président socialiste, et je trouve légitime qu'elle ait éprouvé l'envie d'écrire un texte sur le sujet pour vider son sac, mais j'ai du mal à m'y intéresser, tout d'abord parce que je n'arrive pas bien à m'apitoyer sur le sort d'une personne dont on suppose qu'elle trouvera facilement les moyens de se consoler, surtout maintenant que son best-seller lui a rapporté une fortune. En feuilletant je suis tombé sur une citation que je prélève pour une de mes collections : «Je suis née socialement du côté des plus faibles, de ceux qui comptent chaque euro dépensé.» C'est un préjugé que j'ai perdu avec le peu que j'ai lu de cette confession : je prenais l'auteur pour une bourgeoise de naissance, elle est au contraire d'origine très humble. (Cela dit, je continue de penser qu'être riche n'est pas une faute et qu'être prolo n'est pas une gloire). Je m'étonne rétrospectivement du mouvement de protestation des libraires qui ont refusé de vendre le livre : il n'est peut-être pas extraordinaire mais vaut sans doute mieux que bien des bouses culturelles qui encombrant les étagères. Je soupçonne qu'on lui reprochait surtout le crime de lèse-majesté.

Jeudi 16 octobre 2014. Encore un fait divers encourageant dans mon quotidien régional préféré. Des «opprimés» de banlieue (ou peut-être un seul, mais dont les semblables se déclarent «solidaires») ont saccagé un bureau dans un «Espace social et d'animation», renversant les meubles et cassant les ordinateurs. Amis contribuables, la facture est pour vous, comme d'habitude. Bien sûr il ne s'agit là ni de délinquance ni de violence gratuite mais d'une «contestation». Il semble que les mécontents contestent de la sorte le recrutement de certains contractuels, qui ne leur a pas plu, et réclament de pouvoir disposer d'une salle pourvue d'un téléviseur et d'un baby-foot. Déjà, vu le niveau intellectuel des revendications, on sent qu'on a affaire à des gars intéressants, sur qui la société peut compter. Naturellement les employés du centre refusent de travailler dans cette ambiance, exercent leur droit de retrait, ferment les locaux et appellent à un «rassemblement solidaire» pour dénoncer «la violence et l'impunité» (il y a eu des précédents, et la municipalité a beau avoir changé de majorité, les amis du bordel s'entendent aussi mal avec la nouvelle qu'avec l'ancienne). Le jour de la manifestation, les opprimés ramènent encore leur fraise et viennent souffler dans le nez des élus, des travailleurs sociaux et des représentants syndicaux. Le maire a-t-il l'audace de considérer qu'il y a eu là un «acte de violence» qui demande réparation, les sophistes en déduisent qu'il «refuse le dialogue»... Personnellement, j'ai surtout l'impression qu'il y a des grands coups de pied au cul qui se perdent. Cette histoire lamentable me fait penser à la sentence de Davila selon laquelle «Quand le dialogue est le seul recours, la situation est perdue».

Lundi 20 octobre 2014. Je n'ai pas de commentaire spécial à faire sur le sujet, mais le fait est si rare que je veux le noter. Moi qui ne cherche pas souvent des champignons, et qui n'en trouve quasiment jamais, je suis entré vendredi matin dans un bois touffu, qui m'inspirait, et où en quelques instants j'ai pu cueillir trois cèpes de belle taille, bien frais et fermes. Ils pesaient à eux trois pas moins de 800 grammes. C'était un jour de chance, car dans l'après-midi, revenant d'une course, je fis encore une incursion dans une lande épineuse, où je tombai aussitôt sur un quatrième spécimen, portant le poids total du butin à près d'un kilo. Mon aide de camp, qui n'a pas les deux pieds dans le même sabot, nous a rangé ces champignons providentiels, avec de l'ail et du persil, en accompagnement d'une petite pièce de boeuf à griller que je nous avais procurée, et que nous arrosâmes d'un frontignan de Haut-Médoc. On ne peut pas toujours se plaindre.

Mais comme il ne faut pas que la vie soit trop belle, je pétais ce

jour-là ma xième paire de binocles, qui y perdit un verre, de sorte que pour le restant de la journée je n'ai pu lire que d'un oeil, ce qui est contrariant. Le lendemain matin, à l'Auchan de Biganos, où j'allais acheter une nouvelle paire de lunettes-loupes, j'ai eu la surprise de remarquer un rouge-gorge, qui avait pénétré dans le magasin et sautillait discrètement sur le sol, sous un étalage de légumes (où l'on vendait entre autres des cèpes à 20 euros le kilo, qui n'avaient pas belle mine). J'avais déjà vu quelquefois des oiseaux qui s'étaient introduits dans des supermarchés, mais jamais encore un de cette espèce. Sa présence était d'autant plus troublante que c'est précisément un rouge-gorge, sauf erreur, qui sert d'emblème à la marque.

Mercredi 22 octobre 2014. C'est un vieil et très cher ami que j'ai perdu ce lundi 20, en la personne de Michel Ohl. Nous nous connaissions, je pense, depuis le milieu des années 80. Je n'ai pas le souvenir précis de notre première rencontre, mais des copains m'assurent que ce fut un soir où il traversait Bordeaux ivre mort, soutenu par deux comparses, et le trio avait fait halte dans la galerie de Rétho, où j'exposais, rue du Chai des Farines. Peut-être ne nous sommes-nous même pas parlé à ce moment. Je dirais que nos relations ont commencé de se lier quelque temps plus tard, une fin d'après-midi où nous nous étions retrouvés, lui, moi et Guy-Marie, probablement chez ce dernier, vers le haut du cours Victor Hugo. Il était encore gris, comme souvent alors. Je me souviens qu'il avait dû passer un coup de téléphone, et s'adressant à quelque secrétaire, il épelait son patronyme en définissant chaque lettre par un nom inhabituel (... L comme Lalo). Nous nous sommes vus dès lors régulièrement, et j'ai quelque gêne à repenser qu'à cette époque j'ai été quelquefois son compagnon d'ivrognerie, y compris en public. Je ne me souviens pas de l'avoir vu dans l'appartement où j'ai passé deux ans rue Saint-Rémi, vers 85-87, mais il a dû y venir car nous nous fréquentions déjà alors, et peut-être dès les derniers temps où j'habitais rue de la Vieille Tour. Je le revois bien, en revanche, j'ai du reste des photos de lui dans le logement de la rue du Mulet, où j'ai vécu de 88 à 92. C'est dans cette période qu'il est entré dans le cycle des graves maladies. Nous nous sommes vus moins souvent dès lors, car par force il a commencé à mener une vie plus retirée. De mon côté aussi c'est dans ces années que j'ai renoncé à la bohème pour me mettre au travail, et je suis devenu moins disponible pour les rencontres. J'allais parfois lui rendre visite chez lui, rue Jean Soula, dont le nom l'amusait. Il se réjouissait de résider au numéro 33 et juste en face du numéro 40, les nombres évoquant pour lui ses chères Landes natales et la Gironde adoptive. Il venait quelquefois me voir rue Sainte-Catherine tôt le matin, avant que j'embauche. Il fumait des Gitanes puis se brossait les dents dans ma cuisine pour tâcher de perdre l'odeur, avant de repartir chez lui. A chaque rencontre nous trafiquions, nous nous prêtions, nous rendions ou nous offrions des livres, des papiers. Nos rencontres se sont encore raréfiées après le tournant du siècle, quand j'ai pris l'exil vers Talence puis Pessac, lui vers Caudéran. Il fut un temps où, comme il était difficile de nous rendre l'un chez l'autre, et qu'il ne fallait pas entrer dans un café, j'avais institué le principe de nous donner rendez-vous dans les églises, qui sont des lieux assez paisibles et de nos jours souvent déserts. Nous nous sommes vus ainsi à Saint-André, à Saint-Ferdinand, à Saint-Louis, peut-être à Saint-Bruno, ou bien cette dernière fut seulement envisagée. L'ambiance caverneuse, parfumée d'encens, n'était pas pour déplaire aux deux drôles de paroissiens devisant à voix basse, assis dans un coin en retrait. Nous nous téléphonions, à l'occasion. Allo cher maître, lui disais-je, pour le flatter et l'amuser, mais aussi parce que c'est ce qu'il était pour moi, une sorte de maître, à tout le moins un conseiller. Sa connaissance du français, son goût sûr, son érudition dans les belles-lettres, pas seulement françaises, m'inspiraient confiance, et je ne manquais pas de le consulter, sur mille questions. Son avis m'importait. Notre mode de contact le plus constant, plus que les rencontres ou le téléphone, a été le courrier. Ses contes bizarres, semés de pépites, mais parfois d'une obscurité décourageante, ne me plaisaient pas toujours, et je

leur préférerais souvent ses poésies, mais je n'ai rien tant aimé lire que ses lettres, si gracieuses, et finement calligraphiées. Il a aussi laissé dans les coulisses de mon blog, qu'il me faisait l'honneur de lire attentivement, des commentaires bien sentis et bien tournés, toujours sous des pseudonymes différents, et j'aimerais les récupérer avant qu'ils ne se perdent. C'était un drôle de bonhomme, un touche-à-tout, curieux de tout. C'était un amateur de fous littéraires, sans en être vraiment un lui-même, car il n'était pas tout à fait fou, il était plutôt un démon, un lutin littéraire. C'était un pataphysicien, et il m'avait initié aux arcanes de cette secte culturelle, à laquelle j'ai adhéré un temps, puis je m'en suis éloigné. C'était un blagueur, un espiègle, un amateur de canulars et de supercheries, qui avait horreur du sérieux. C'était un dessinateur de talent, et même un cartographe (je lui avais commandé cette belle carte de Ohl-Landes, que j'avais publiée, et que je vois reproduite çà et là sans mention d'origine). C'était un connaisseur de la réaquerie, et il m'en a appris un bout dans ce domaine aussi. Il a été un éditeur, un collagiste, un performeur, même un chanteur, que sais-je encore. C'était un nostalgique inconsolable, fasciné par l'univers de son enfance, horrifié par sa condition de mortel. «Tout est qui finit», avait-il écrit. Voilà qu'aujourd'hui, c'est lui qui n'est plus. Mais il nous laisse des souvenirs.

Vendredi 24 octobre 2014. Je recopie ici la dernière lettre que j'aie reçue de Michel Ohl, postée le 19 juillet : «Cher Philippe, alors comme ça je ne te connais plus dans cette étrange boutique [voir au 18 VII]. Je viens de lire et il y a beaucoup d'effroi dans ces récits pour moi. J'ai envoyé un Krúdy [voir au 23 VII] à Baudouin (j'espère qu'il demeure tjrs à Sainte-Foy) et je crois bien t'avoir oublié... Pourtant, le *Domaine Hongrois* te doit pas mal... Ce «choix» date de 2 ans je pense. Sur l'original j'avais mis une photo de Krúdy, et pas de titre, mais celui de Zieg [*Gyula Krúdy ou la nostalgie*] est très bon, mais il n'aurait pas dû mettre mon nom, enfin on ne va pas se battre au couteau de boucher pour ça! Chalamov, mon cher, j'ai été chamboulé par ses *Récits*, je les ai tjrs (Verdier), mais je ne les relirai sans doute pas. Je sors de l'hosto car je dégoillai ma pitance, ils pensent que c'est «mécanique», dû à ma position trop allongée. J'ai à présent une prothèse dans l'oesoph', au moins une bonne chose, car je peux avaler eau, café (je brave la contre-indication) et même soupe claire. Joie, joie, pleurs de joie! Ca me rappelle le point final de mes relations avec le CRL, vers 1980 ou 82. Ils m'ont proposé de siéger à une commission pour donner un prix. Ca m'a atterré. J'ai envoyé un télégramme (bel exercice hélas! disparu) au CRL : ACCEPTE SIEGE GROSSE COMMISSION - JOIE JOIE PLEURS DE JOIE. Depuis ils m'ont laissé peinard. Je suis ahuri de tout ce que j'écris ce matin! Il est vrai que j'ai pris un bon remède stimulant. J'ai des calmants assez efficaces aussi. J'aurais pas mal de commentaires pour ton journal, mais je commence à fatiguer. Ton ami est du genre pilier de bar? [voir au 14 VII] comme bibi autrefois. Ah, je le suis encore, en rêve, je fume, je bois, je me cuite, je m'éveille en tombant. Ce qu'un auteur suisse appelait Mr Crab, progresse à une allure d'enterrement! mais je suis bel et bien fait comme un rat (je me dis que c'est le cas de tout le monde). Amitiés. Michel»

Mercredi 29 octobre 2014. Vu en partie le film de Fernando León de Aranoa, *Barrio* (1998). Des jeunes gens assez laids mènent une vie très moche dans un quartier ignoble, au son d'une musique assommante. Ce spectacle médiocre, financé entre autres par la télévision d'état espagnole et par Canal Plous, est d'un tel ennui qu'arrivé à mi-parcours, n'ayant aucun espoir que la deuxième moitié m'intéresse plus que la première, j'ai laissé tomber pour abrégé mes souffrances. Je plains sincèrement les candidats au Capès d'espagnol, pour qui ce navet est au programme de 2015 (avec des oeuvres de Tirso de Molina, Gabriel García Márquez et José Martí, cherchez l'intrus). J'espère qu'ils auront bien appris leurs leçons et qu'ils sauront dire ce qu'il faut aux examinateurs. E.

Jeudi 30 octobre 2014. Ebola Gay.

Vendredi 31 octobre 2014. A l'entrée de ce nouveau week-end, je repense à celui de la semaine dernière, qui avait commencé pour moi dès le jeudi. Je me proposais de faire cette fois ma visite mensuelle en Charente, et comptant profiter du trajet d'aller pour accomplir avec un peu d'avance la tournée de Toussaint des cimetières familiaux, j'avais pris à cet effet quelques heures de congé pour être libre dès le jeudi midi. La journée devait s'avérer plus funéraire encore que je ne l'avais prévu, car ce fut le jour de l'enterrement de Michou. Je n'envisageais pas de l'accompagner en milieu d'après-midi jusqu'à sa dernière demeure au fin fond des Landes (où je me réserve toutefois d'aller un de ces jours), mais je pouvais au moins assister au service religieux qui se tenait à Bordeaux sur les deux heures, en la chapelle de l'hôpital Saint-André, sans me retarder trop. Comme chaque fois que je dois affronter une situation inquiétante, j'avais auparavant avalé un calmant. Il m'a en effet détendu, mais ne m'a pas rendu plus bavard que d'habitude, et j'étais à peu près incapable de parler, sauf pour saluer les gens que je connaissais, ou répondre aux rares questions que l'on m'a posées. J'ai revu là, comme il arrive dans ces circonstances, quelques personnes que je n'avais pas rencontrées depuis longtemps. Sans en avoir la certitude, j'ai cru reconnaître dans l'assistance deux éditeurs qui ont bonne réputation, mais auprès de qui je dois en avoir une assez mauvaise, si je me rappelle bien du peu d'égards avec lesquels il avaient refusé jadis quelque traduction que je leur proposais (était-ce Kilodney? un auteur que Michel prisait, pourtant) ou alors je me trompe et maintenant qu'importe... La cérémonie était bien conçue, sobre, agrémentée de musique religieuse russe en sourdine. La dame qui officiait avait un léger accent («Est-elle allemande?» a demandé quelqu'un à la fin près de moi) mais parlait d'une voix claire et agréable. A un moment le fils du disparu, Nicolas, a lu une déclaration, avec une assurance remarquable, que je lui ai enviée. Quant tout fut terminé, comme je ne suis pas bien à mon aise dans ces occasions sociales, et comme par ailleurs j'avais encore fort à faire, je suis parti sans m'attarder. Il me fallait d'abord regagner ma voiture en banlieue, où je me suis rendu comme j'en étais venu, en voyageant debout dans un tramway-bétaillère, bondé d'étudiants jacassants. Mais ensuite j'ai fait bonne route, et j'ai eu le temps de distribuer mes chrysanthèmes à Moragne et à Vandré, avant de rejoindre La Croix. Je me suis écroulé ce soir-là sans cachet et j'ai dormi d'un trait du soir jusqu'à l'aurore. On annonçait un temps maussade mais il a fait assez beau pendant ces trois jours, j'ai pu tranquillement vaquer à mes affaires et visiter les bois.

Samedi 1 novembre 2014. Il est de ces menus mystères que l'on traîne parfois de longues années par-devers soi sans les résoudre, parce qu'ils ne sont pas assez importants pour qu'on s'en donne la peine, ou que les circonstances ne s'y prêtent pas, etc. Ainsi, pour moi, la question de savoir comment les Hollandais prononcent la diphtongue «ui», que l'on trouve par exemple dans «huis» (la maison). Venant à y repenser l'autre jour, j'ai tiré profit des commodités nouvelles de la recherche d'informations en ligne, et j'en ai aussitôt eu le cœur net. Cela se prononce comme le français «oeil», à ce que j'ai compris. Heureuse époque. Encouragé par ce succès, j'ai résolu dans la foulée une autre énigme linguistique, touchant précisément le même mot néerlandais «huis», dont je me demande depuis longtemps, sans avoir le courage d'aller vérifier, s'il est bien, comme il semble, un parent du français «huis», désignant la partie mobile d'une porte, par opposition au chambranle fixe. De la maison à la porte, le sens diffère, mais peut être rapproché, par métonymie. Or les termes n'ont rien à voir, paraît-il. Le «huis» hollandais a la même racine germanique que l'allemand «Haus», l'anglais «house», et d'ailleurs le français «hutte», tandis que notre «huis» a une origine latine toute différente. Les deux sosies ne se ressemblent que par coïncidence.

Pour plaire à une connaissance, qui collectionne les cartes postales

figurant des recettes de cuisine, dont elle possède déjà un bel assortiment, j'en ai commandé par correspondance quelques unes, aussi exotiques que possible. Certaines, provenant de Maatinique, portaient des intitulés mystérieux, comme le Blaff de poissons, ou le Matoutou de crabes. Je ne sais si j'aurai l'occasion de goûter ces plats, mais j'aurai au moins savouré leurs noms.

Lundi 3 novembre 2014. J'ai lu avec intérêt quelques chapitres du bon livre de César Vidal, *Mitos y falacias de la historia de España* (Barcelone, 2009). Le journaliste et historien, plutôt conservateur, s'amuse à prendre le contre-pied d'une vingtaine de légendes roses, répandues dans la vulgate «progressiste». Par exemple, non, rien ne prouve que Cervantes descendait de chrétiens nouveaux, non, les Hispano-américains n'étaient pas tous de fervents indépendantistes, non, le droit de vote des femmes en Espagne ne fut pas une conquête de la gauche, etc. Un des points qui m'a le plus intéressé est ce qu'il dit du poids de la franc-maçonnerie dans les indépendances hispano-américaines (s'il est vrai que Hidalgo, San Martín, O'Higgins, Miranda et Bolívar lui-même en étaient), et de l'influence de la même dans la constitution républicaine de 1931.

Mercredi 5 novembre 2014. L'ECHELLE DE JACOB.

L'é-
chel-
le
de
Ja-
cob
re-
lie
la
terre
au
ciel
et
ses
mil-
le
bar-
reaux
tra-
ver-
sent
les
nu-
ées.

Mardi 11 novembre 2014. Sur deux livres de Pío Moa.

L'historien et journaliste espagnol Pío Moa s'est rendu célèbre par les études qu'il a consacrées à l'histoire contemporaine de son pays, notamment aux périodes de la deuxième république, de la guerre civile et du franquisme. J'ai déjà eu entre les mains plusieurs de ses ouvrages, dont le plus connu est *Los mitos de la guerra civil* (2003) et le plus malicieux *Franco para antifranquistas, en 36 preguntas clave* (2009). Je n'entreprendrai pas d'exposer ici les argumentaires de Moa, que l'on peut résumer comme une mise en question systématique du point de vue de gauche actuellement dominant dans les médias et l'université, une tentative polémique d'établir a minima en quoi le camp nationaliste n'avait pas que des torts, et en quoi le camp républicain n'avait pas que des mérites. Dernièrement, j'ai pris le temps de m'intéresser à deux livres atypiques dans la production de l'auteur, deux livres dans lesquels il transmet des expériences personnelles : «*De un tempo y de un país*» et *Viaje por la vía de la Plata*.

«De un tempo y de un país» (les guillemets font partie du titre, il

s'agit d'une citation) sous-titré *La izquierda violenta* (1968-1978) paru au début des années 80 et réédité en 2002, raconte l'époque où Moa, encore jeune (il est né en 1948), donc bien avant d'aboutir aux convictions conservatrices qui sont aujourd'hui les siennes, fut un militant communiste, de l'extrême gauche maoïste, puis s'engagea dans le groupuscule terroriste Grapo (Groupes de Résistance Antifasciste du Premier Octobre) lequel se signala par plusieurs enlèvements et attentats meurtriers. L'ancien combattant marxiste-léniniste retrace là parallèlement son itinéraire politique (les infinies controverses, analyses, accords et discordes, etc) et géographique (ses différentes résidences aux quatre coins de l'Espagne, dont plusieurs années dans la clandestinité). Malgré les qualités du style, notamment la clarté, j'avoue ne pas avoir eu le courage de lire avec une attention égale toutes les pages de ce document, dont la part de confession personnelle, sincère et amère, m'a touché plus que la part de témoignage historique, laquelle me renvoyait en outre aux mauvais souvenirs de mes propres égarements de jeunesse (fort heureusement je n'ai pas d'activité criminelle à me reprocher, mais enfin j'ai été un temps le compagnon assez proche du même genre de fanatiques, dont je gobais l'imbuvable charabia (je retrouve ici leur vocabulaire, par exemple ils traitaient les pro-soviétiques de «révisionnistes», en abrégé les «révis»!). Mais c'est là sans conteste un témoignage sérieux et intéressant.

Viaje por la Vía de la Plata est le récit paru en 2008 d'un voyage, ou plus exactement d'une série de petits voyages effectués plus de vingt ans auparavant, en 1986 et 1987, le plus souvent à pied, parfois en recourant au bus ou à l'auto-stop, le long d'une ancienne voie romaine reliant le sud de l'Espagne, dans le secteur de Séville, à la province nordique des Asturies. A l'époque du récit, Moa est un intellectuel madrilène célibataire et désargenté, approchant la quarantaine. Il conçoit son projet de voyage dans le but, entre autres, d'en tirer un livre qu'il pourrait présenter à un concours littéraire. A sept reprises, lorsque ses moyens le lui permettent et que la saison s'y prête, il quitte la capitale en train et se rend dans l'ouest du pays afin d'y parcourir pendant quelques jours l'un des tronçons de l'itinéraire. Le nom trompeur de la Vía de la Plata ne désigne pas, comme il semble, une Route de l'Argent, mais proviendrait de la déformation du mot arabe Balat, signifiant lui-même «chemin dallé». Cette voie, qui suit de plus ou moins près les routes actuelles, est aujourd'hui une attraction touristique sans doute mieux balisée que du temps où l'auteur l'a parcourue. Elle lui apparaissait par moments clairement, mais à d'autres il lui fallait la chercher hors des sentiers battus, de sorte qu'il est souvent amené à franchir des clôtures et parfois il s'égare. La «carte militaire» à laquelle il fait parfois allusion, équivalent probable de ce que nous appelions jadis les «cartes d'état-major», ancêtres des cartes topographiques de l'IGN, ne lui apporte pas toujours grande aide, mais il avoue à un moment qu'elle date de 1959... Prenant exemple sur certains prédécesseurs, l'auteur parle de lui-même à la troisième personne («le voyageur», «l'homme au sac à dos» etc, fait ou dit ceci ou cela). Sur un point la curiosité du lecteur est déçue dans les premiers chapitres, du fait que l'auteur prend le parti de ne jamais dire où il trouve refuge pour la nuit, interrompant son récit dans la soirée pour ne le reprendre, après une ellipse, qu'avec la mise en route du lendemain, mais il cesse d'en faire mystère, dans la suite de l'ouvrage. Dans l'ensemble j'ai beaucoup aimé ce livre attachant, fourmillant d'anecdotes et d'observations, où alternent les passages narratifs et descriptifs, des transcriptions de dialogues et de brèves méditations. Pour terminerai en évoquant une dizaine de points (et en traduisant au besoin des passages). Pages 29-30, Moa se dispute avec lui-même, sur la politique, et son ancienne conscience de gauche, fâchée, le vouvoie! Pages 32-33, un vibrant éloge de la taverne («une des plus hautes réussites de la civilisation»), qui plaît par sa force de conviction, même à celui pour qui, comme moi, ce n'est pas le biotope d'élection. Page 36, alors qu'il visite une ancienne maison d'écrivain, l'idée que «les fantômes existent»,

parce que nous ressentons la présence des disparus dans les lieux qu'ils ont fréquentés, et qu'il nous semble écouter leur voix lorsque nous lisons leurs écrits. Page 44, cette évocation d'un joli coin de campagne où la nature n'est «ni très sauvage ni très exploitée, où l'empreinte humaine est discrète.» Page 72, cet écriteau remarqué dans une gargote : «Ne parlez pas trop de vous. Nous le ferons quand vous serez parti.» Page 155, alors qu'à la nuit tombée il se trouve dans un bus dont les phares n'éclairent qu'une image fugitive des lieux traversés, son impression que telle est notre «conscience limitée du monde», dans le parcours de la vie. Page 183, ses ronchonnements contre les «vulgarités paramarxistes» qu'il relève dans les explications tendancieuses des panneaux d'un musée. Page 186, il rapporte ce commentaire d'une de ses connaissances, qui vivait au Pays Basque : «Dès que tu passes la frontière, tu te rends compte que tu es dans un autre pays. A l'heure où ici tout le monde sort dans la rue pour discuter et prendre des pots, en France ils rentrent chez eux regarder la télévision, et les rues se vident.» Cela m'a rappelé la rue de la petite ville de province où j'habitais enfant, toujours très déserte et silencieuse le soir, y compris les soirs de fête, mis à part, dans ces occasions, le petit vacarme qui provenait invariablement de la seule maison des immigrés espagnols. Page 205, ces considérations d'un ami historien sur le fait que la Reconquête avait amené plus au sud quantité de nobles des provinces du nord, des gens «anoblis, on suppose, pour quelque participation brillante aux combats, ou bien ils gagnaient leurs titres par manoeuvre, intrigue, ou falsification. D'autres par intérêt politique. Les Golfines, par exemple, étaient des sortes de brigands qui vivaient sur la frontière même, dans le no man's land, et s'attaquaient aussi bien aux Arabes qu'aux chrétiens. Ils menaient une vie précaire mais représentaient une véritable force, un grand danger. La seule façon de les stabiliser, ou disons de les civiliser un peu, a été de leur donner des terres et des titres nobiliaires (...).» Enfin pages 256-257, cette interrogation sur ce qu'avaient pu être les réactions aux invasions venues du Nord, à la fin de l'époque hispano-romaine : «... le voyageur se demande comment les habitants de Caparra avaient réagi à l'approche du danger. Qu'avaient ressenti en ces jours-là ceux qui pendant des années s'étaient consacrés à jouir de leur vie sociale, à murmurer, à intriguer, ou à prendre le frais aux portes de la ville. Ils avaient dû penser à leurs familles, à leurs jeunes enfants, à leurs propriétés menacées. Leur regard sur le paysage avait dû se charger d'angoisse. Certains avaient dû fuir, d'autres cacher leurs bijoux et leur argent dans l'espoir que l'ennemi ne fasse que passer, certains avaient pu appeler à s'organiser et à résister, d'autres avoir l'idée de s'attirer les bonnes grâces des envahisseurs pour, à leur service, gagner des positions dans la ville ou dans ce qui en resterait, d'autres avaient pu profiter du désordre pour piller ou exercer des vengeances personnelles... Beaucoup d'esclaves avaient pu en profiter pour s'échapper, ou se mettre au service des barbares contre leurs anciens maîtres. Dans tous les cas, à ces gens habitués depuis un temps immémorial à la tranquillité publique, les invasions ont dû paraître doublement horribles : par leur impuissance à y résister, et par l'impression qu'un monde s'écroulait...»

Vendredi 14 novembre 2014. Dans une vénérable revue universitaire, je choisis de lire un article de douze pages touchant «La politique sanitaire du gouvernement français à l'égard des réfugiés espagnols de la guerre civile». Ce n'est pas que le sujet me passionne, mais je m'y intéresse à l'occasion car j'ai remarqué plus d'une fois que c'est un point sur lequel les Espagnols, en tout cas certains d'entre eux, ne manquent pas de reprocher à la France le rude accueil que leurs compatriotes y ont trouvé. Les plus vindicatifs semblent sous-entendre que si c'était à eux qu'il avait échu d'accorder l'asile à leurs voisins en fuite, ils auraient sans doute beaucoup mieux fait. «Oh, voilà 500.000 étrangers qui déboulent tout soudain dans le pays, dont une bonne part d'éclopés, de vérolés, et de révolutionnaires fous furieux. Le super cadeau! La bonne nouvelle! Entrez donc, chers amis, et tenez, voici justement 500.000 emplois, et 500.000 logements vacants, qui n'attendaient que vous!» Allons, je plaisante. Cet

article n'apporte pas de révélation bouleversante, mais enfin il informe bonnement sur le thème annoncé par son titre. Je m'estimerais satisfait de l'avoir lu, si je n'avais été déçu par deux phrases, qui arrivent dans le courant du texte comme deux cheveux sur la soupe, et dont le sens me paraît suspect. La première se trouve à la dixième page : «Aucun cas de contagion cependant n'était à signaler parmi la population française [en février 1939], ce qui prouve bien que les déclarations alarmistes diffusées à maintes reprises dans la presse réactionnaire relevaient du pur phantasme.» Ah. Le propos étonne, car nulle part avant ni ensuite il n'est question de la dite «presse réactionnaire» (passons sur le caractère médiocrement scientifique de l'appellation) dont les «déclarations alarmistes diffusées à maintes reprises» ne sont ici documentées que par un malheureux fragment de trois lignes, produit en note, dans lequel un inconnu alerte son lectorat des risques présentés par la gale et d'autres maladies contagieuses portées par certains réfugiés : or si cette mise en garde relève du «pur fantasme», on se demande si c'est en proie aux hallucinations que les autorités françaises s'employaient, depuis des semaines et des mois, à soigner, épouiller, désinfecter et vacciner des flots d'arrivants. La deuxième phrase fâcheuse est la première de la conclusion : «Au terme de ce bref parcours, il apparaît que la politique sanitaire menée par le gouvernement français à l'égard des réfugiés espagnols de la guerre civile ressortissait davantage à une logique de police qu'à une action humanitaire et généreuse». Là encore, le jugement est abrupt et déconcerte d'autant plus que le corps de l'article ne semblait pas particulièrement devoir y conduire, exposant au contraire que les autorités françaises, sérieusement préoccupées, n'ont pas ménagé leur peine, non plus que les associations caritatives qui leur prêtaient main-forte. Pour quelque raison l'auteur aura jugé avantageux de bien faire voir qu'il dégueulait sur la droite, et sur la France. Pour ma part j'ai trouvé ces traits d'opinion déplacés, dans le contexte, et peu convaincants sur le fond.

Dimanche 16 novembre 2014. Il semble que l'humanité soit née en Afrique, et qu'elle en ait foutu le camp dès possible.

Vendredi 21 novembre 2014. Je devrais peut-être en avoir honte, mais j'avoue que la lecture du premier des *Sueños* de Quevedo, celui du Jugement dernier, m'a assez ennuyé pour me décourager d'aborder les suivants.

De toute façon je n'ai plus vraiment le temps de lire des livres ces derniers jours, depuis que je me suis plongé dans la relecture des lettres de Michel Ohl. Je ne le connaissais peut-être pas depuis aussi longtemps qu'il me semblait. Il parle à un moment de nos «retrouvailles» (le moment où nous sommes vraiment entrés en relation suivie) par opposition à nos «trouvailles» (la première rencontre, sans suite, datant de quelques mois ou années auparavant, je ne peux dire). Or lesdites «retrouvailles» ne sauraient remonter bien au-delà des premières lettres, à la mi-88. Ces vingt-six années de courrier (1988-2014) remplissent une petite caisse et me replongent dans les souvenirs. En outre je m'occupe à les copier sur un fichier d'ordi. Je ne sais si j'irai jusqu'au bout, mais en attendant cela m'occupe, et ne me laisse pas non plus beaucoup de temps pour écrire. Ce qui n'est pas un mal, au vu de la loi statistique selon laquelle moins j'écris, moins j'écris de conneries.

De passage à la Croix, j'ai tout de même lu cette nuit *Le rêve américain*, qui était arrivé dans le courrier. C'est le «travel sketchbook» de Lolmède, d'un voyage organisé à travers les USA. Le récit est mené comme le voyage, au pas de course, mais sur une bonne soixantaine de pages, fourmillant de détails. A un moment le chauffeur du bus leur passe le dvd de *Duel*, que j'ai vu et revu. Depuis lors Spielberg a fait plus coûteux, mais jamais mieux que ce premier film.

Samedi 22 novembre 2014. Il y a deux semaines, j'ai capturé un rat. Depuis l'année dernière nous avons remarqué que le silo à compost, dans le jardin de Taussat, était visité par au moins une bête. De petites galeries peu

discrètes, creusées autour, aboutissaient à l'intérieur, où la terre fraîchement remuée s'étalait autour du trou de sortie, parmi les déchets de cuisine. Nous nous demandions de quel animal il pouvait s'agir. J'ai longuement examiné toutes les possibilités plus sympathiques, avant d'accepter la probabilité du rat, vers laquelle me ramenaient mes spéculations et la lecture des forums, où d'autres que moi s'étaient posé la même question. La découverte d'un rat mort, gisant en plein compost, est venue confirmer l'hypothèse, il y a quelques mois. C'était en mon absence, et l'on m'a rapporté le fait, mais je n'ai pu examiner le spécimen, que l'on s'était empressé de bazarder. Vers la même époque, un voisin a tué un autre rat, qu'il avait surpris devant sa maison. Après quoi le compost a paru déserté, puis de nouveaux signes de fréquentation sont apparus. Alors j'ai envisagé d'attraper l'animal, au moyen d'une nasse que j'ai pour cela rapportée de mon hacienda charentaise. J'avais acheté ce bel objet en fil de cuivre il y a une quinzaine d'années, dans une coopérative agricole, pour la principale raison que son aspect me plaisait beaucoup. Je ne m'en étais servi que deux fois, dans les premiers temps, sans succès. La première, pour essayer de piéger un lérot, que je soupçonnais de hanter le grenier au-dessus de ma chambre. Au matin, le gruyère avait été mangé par des souris assez petites pour se faufiler entre les mailles. L'autre fois, j'ai posé le piège près de ma cabane dans le bois de Cunèges, et le lendemain j'ai dû constater que mon pauvre appât n'avait attiré qu'une colonie de fourmis. Depuis lors la jolie nasse, posée en haut d'une bibliothèque, ne servait plus que comme élément de décor, très à mon goût, et à épater les rares enfants de passage, sur qui elle faisait toujours forte impression. Mais enfin, l'ayant transportée sur place, voilà une quinzaine, je l'ai installée à l'intérieur du bac de compost, après avoir placé dans le compartiment deux bouts de fromage. Cela n'a pas raté. Le lendemain matin, j'avais un prisonnier. Qu'en faire? Le plus simple et le plus utile aurait été de le tuer, mais comment m'y prendre? et de toute façon, avec mon tempérament de chochette écolo, je m'en sentais bien incapable. J'ai plutôt suivi l'idée à laquelle j'avais songé d'avance : ganté de cuir, par précaution, j'ai installé la cage dans le coffre de la voiture, et je suis allé libérer l'animal à un kilomètre de là, dans un bois, au lieu-dit du Pont-de-Titoune. Lorsque j'ai ouvert la petite porte, le rat s'est élancé hors du piège et s'est éloigné rapidement, en faisant des bonds. J'ai regretté de n'avoir sous la main, pendant que je détenais le captif, mon guide des *Mammifères d'Europe*, qui m'aurait peut-être indiqué quel détail particulier observer pour déterminer l'espèce. J'ai cependant chargé mon aide de camp de photographe la prise, avant d'aller la relâcher. De passage à la Croix maintenant, j'apprends dans le manuel que les deux espèces d'aspect semblable, le Rat noir (*Rattus rattus*) et le Surmulot (*Rattus norvegicus*), se distinguent principalement selon que la queue est plus ou moins longue que le corps, ce que j'aurais été bien en peine de vérifier. Point de regret, donc.

Lundi 24 novembre 2014. Le renard, pointu comme un chien, soyeux comme un chat.

Mardi 25 novembre 2014. Je me souviens qu'une dame pas très au fait, voulant citer un titre de Pasolini, avait dit "Les 120 salauds".

Mercredi 26 novembre 2014. Haiku.

Un envahisseur :
Il recouvrirait le monde,
S'il pouvait, le lierre.

Vendredi 28 novembre 2014. Pour s'intéresser aux rêves, il n'est pas besoin d'avoir le tempérament rêveur, mais il faut un minimum de finesse intellectuelle, de curiosité intérieure. Aussi les rêves dont on trouve çà et là des récits sont rarement ceux des gens les plus primaires. Du moins je n'en ai pas d'exemple en mémoire et je le regrette. Je me demande ce que peuvent rêver les imbéciles et les brutes.

Vendredi 5 décembre 2014. Un jeune homme de mes relations, qui vient de passer deux ans et quelque en Australie, a eu l'attention de m'en rapporter un petit livre touchant les oiseaux du pays. Ce n'est pas à proprement parler un guide des oiseaux, mais un manuel sur l'art de les photographier, *Bird photography*, par un certain Steve Parish. Le cadeau m'a bien plu. Ce n'est pas que j'aie grand besoin de connaître une faune exotique de plus, mais j'ai toujours plaisir à feuilleter ce genre d'ouvrage. Pour m'instruire quand même un peu, je me suis amusé à dresser l'index de la presque centaine d'espèces qui apparaissent au fil des pages. Plus encore que les images, je contemple les zonymes (et je rends quelques visites à l'encyclopédie Wiki pour compléter les infos). J'apprends qu'en anglais on appelle la sterne «tern» (on dirait le nom français moins le bec et la queue), le casoar «cassowary» (là au contraire le nom anglais paraît remplumé), la cacatoès «cockatoo» (ce qui lui donne l'allure d'une sorte de coq), le fou «booby» (cela viendrait de «bobo», l'idiot des Espagnols, qui nomment aussi cette grande mouette «alcatraz»), le guêpier «bee-eater» (mangeur d'abeilles plutôt que de guêpes - il se nourrit en fait des unes aussi bien que des autres). Je retrouve ici le nom brésilien des jacanas, échassiers aquatiques, et l'universelle «barn owl», chouette des granges, c'est à dire l'effraie ou dame-blanche, espèce mystérieusement présente sur tous les continents. Je découvre moins de noms indigènes que je n'attendais, le plus sonore étant celui du kookaburra, un petit martin pêcheur brun et trapu. Je fais la connaissance des «galahs», un type de perroquet rose et blanc, qui semble assez commun (le voyageur en a lui-même rapporté quelques photos), et que la nomenclature francophone nomme le cacatoès ros-albin. L'auteur fait une remarque curieuse, confirmant mes propres observations, à savoir que l'automobile n'est pas le pire des affuts, on approche mieux les oiseaux en voiture qu'à pied.

Lundi 8 décembre 2014. J'apprends qu'un ornithologue suisse, depuis deux ans otage de terroristes musulmans aux Philippines, vient de s'échapper après en avoir tué un à la machette. J'admire cet exemple. On ne sait jamais de quoi est capable un ornithologue.

Mardi 9 décembre 2014. Un hobby littéraire indoor : l'Oulipo de chambre.

Mercredi 10 décembre 2014. Il y en a de plus en plus, mais je n'ai pas encore vu un seul tatouage qui embellisse indiscutablement le corps.

Vendredi 12 décembre 2014. Je suis pour la dépénalisation des coups de bazooka tirés sur les emmerdeurs qui repassent interminablement le souffleur à feuilles.

Lundi 15 décembre 2014. Lors d'une sieste samedi, j'ai rêvé cette phrase : «Je suis place des Vosges quand je vois des gens dans les champs».

Lundi 22 décembre 2014. Je suis à La Croix pour quelques jours de solitude, sans doute pas assez pour ce que j'ai à faire, mais enfin je vais tâcher d'en tirer ce que je peux...

Le temps maussade ne m'attire pas beaucoup à l'extérieur. Je ne vais au jardin, ni même dans mes chers bois, qu'en service minimum. Je suis mieux près du feu, et mieux encore au lit, avec mes papiers et mes chimères.

Depuis des semaines j'ai vécu plongé dans le courrier de Michel Ohl, j'ai consacré l'essentiel de mon temps libre à recopier toutes les lettres et les cartes qu'il m'a écrites pendant vingt-six ans, et je suis arrivé à la dernière sur les cinq heures ce matin. Cela représente une somme, comme un livre de peut-être deux cents pages. Pour quelques raisons, j'avais besoin de m'imposer cet exercice fatiguant mais satisfaisant. Il faudra maintenant que je trouve le temps d'y revenir, de même que sur les lettres de Crad Kilodney, copiées elles aussi voilà des mois.

Je me suis aperçu que les autorités (le Robert, le Wiktionnaire)

prescrivent de ne pas prononcer le u du verbe «aiguiser», de le traiter en somme comme s'il n'était là que pour éviter que la syllabe ne sonne «ji» (de même que dans «guide», «guitare», etc). Au contraire j'ai toujours prononcé ce u. J'apprends que Littré recommandait cet usage, qui me semble d'ailleurs conforme au simple bon sens. Aiguiser, c'est rendre aigu, donc aigu-iser, de même que rendre menu, c'est menu-iser, et non «meniser»...

Mardi 23 décembre 2014. J'ai statué sur un cas récent de déconvenue. Un beau jour, voilà deux ou trois mois, pour me divertir, je cherchais à me renseigner sur le sens précis du mot anglais kindling (fagot, bois d'allumage), ses possibles synonymes et nuances, lorsque je suis tombé sur la belle page qu'un habitant du Michigan avait consacrée au sujet. Le reste de son site, voué pour l'essentiel au genre d'activités ludo-artistiques en faveur dans le courant Fluxus, ne m'attirait guère, mais je savourais avec joie les quelques paragraphes où l'auteur exposait son goût, que je partage, pour le feu, la collecte et le stockage du bois de feu, la contemplation des tas de fagots et de bûches. Naturellement l'idée m'est venue de faire ce que je sais faire dans ces circonstances, traduire la bonne page et en tirer une *Lettre documentaire* de plus, pour ajouter à ma collection et la faire lire aux copains. Comme je suis de moins en moins entreprenant, il m'a fallu plusieurs semaines avant de me mettre à la tâche, et plusieurs autres avant de me décider à contacter l'auteur, pour lui présenter le projet et lui demander son accord. Le site, inactif depuis des années, ne donnait pas d'adresse, ou je ne l'ai pas trouvée, mais j'eus bientôt repéré que l'artiste disposait maintenant d'une page Facebook, où il publie à longueur de journée de généreux messages de solidarité envers les opprimés rebelles, et où j'ai pu facilement lui passer un mot. Hélas, le fagotteur n'a pas daigné répondre. Je me suis demandé pourquoi : a-t-il renié sa passion du bois? a-t-il horreur qu'on le traduise, surtout en français (j'ai déjà rencontré ce cas)? Plus vraisemblablement, j'imagine qu'il se sera renseigné à mon propos, et que quelque trait de ma personnalité lui aura déplu. Ma coupe de cheveux, peut-être. Eh, tant pis. Cette page de fagot va filer au feu, tiens.

Mercredi 24 décembre 2014. J'avais noté de visiter à l'occasion les *Propos de table* de Luther. Je me demandais d'où je tirais cette suggestion, et je pensais à un Pléiade lu il n'y a pas trop longtemps, peut-être le second volume des journaux de Jünger, grand lecteur s'il en fut, mais non : l'index indique pour le théologien une dizaine de renvois, qui ne me disent rien. C'est en fait une phrase de Jules Renard, qui avait attiré mon attention. Je la retrouve dans son *Journal*, à ce qui semble être la seule occurrence de ce nom, le 5 octobre 1904. Dans mon souvenir, le conseiller évoquait l'idée d'un livre amusant. Ce n'est pas du tout le cas : «Luther. Lire les *Propos de table* de cet homme admirable.» Le mot est peut-être ironique, je n'ai aucune idée de ce que Jules, passablement anti-clérical, pouvait penser de Martin. Quoiqu'il en soit, j'ai trouvé le moyen d'emprunter une édition, pas toute jeune, de cet ouvrage, traduite et préfacée par un certain Louis Sauzin en 1932. Les *Tischreden* originaux doivent faire une belle somme, car cette version française, qui n'est qu'une sélection, compte déjà plus de 500 pages. Le vieux livre fragile n'était pas très agréable à feuilleter, se délabrant à mesure que je tournais les pages, ni très passionnant à lire. On y sourit de temps en temps, mais c'est plutôt le genre de lecture qui convient à l'heure où l'on cherche à dormir, et je me suis contenté de le parcourir, comme on dit, en diagonale. Il s'en dégage l'impression d'un curieux personnage, mélange de science et du rudesse, d'humour et de sévérité. J'en ai copié une page de citations, que je relirai à l'occasion. Il y a un moment où il développe l'idée bizarre (page 78, reformulée page 94) que Dieu est en quelque sorte comptable, ou financier, de la Création : «Personne n'est capable de faire le compte de ce que coûte à Dieu, en fait de dépenses, la nourriture des seuls oiseaux, et rien que de ceux qui sont inutiles. Je tiens que pour nourrir pendant un an rien que les moineaux, cela lui coûte une somme supérieure aux revenus annuels du roi de France. (...)» C'est amusant. Mais

après tout, s'Il est aussi près de ses sous, Dieu n'avait qu'à ne rien créer... Une autre idée m'intrigue, celle de la divinité de la musique, page 470 : «C'est un des meilleurs, un des plus magnifiques dons de Dieu que la musique. Satan la déteste fort, car elle nous aide à chasser bien des tentations et des mauvaises pensées. Le diable ne peut supporter de l'entendre. (...)» Il devait exister déjà de son temps autre chose que les cantiques, je suppose, mais que dirait-il de nos jours...

Jeudi 25 décembre 2014. Je ne voudrais pas laisser finir 2014 sans dire quelques mots du livre qui m'a le plus troublé cette année, les *Récits de Kolyma*, de Varlam Chalamov. Il en existe maintenant une édition plus complète chez Verdier, m'a-t-on dit, mais celle que je me suis procurée au hasard d'une brocante, publiée par La Découverte / Fayard en 1986, est déjà assez copieuse, avec ses presque 1200 pages, plus un cahier de photos. Ces récits sont une longue série de textes brefs, ou plus exactement quatre séries, dans lesquelles l'auteur rapporte des scènes, des souvenirs des années qu'il a passées dans les bagnes de Kolyma. La région de la Kolyma, située dans l'extrême Orient sibérien, près du cercle polaire arctique, est si inhospitalière que même les tsars, qui n'étaient pas tendres, n'y avaient jamais déporté de prisonniers, mais les communistes, à la pointe du progrès, n'ont pas hésité à y envoyer leurs indésirables déguster les travaux forcés par moins 50 degrés. La Kolyma, c'est en quelque sorte le goulag au cube. Le froid, la sous-alimentation, les brimades, les coups, la crasse, les maladies, le désespoir, y transformaient n'importe quel athlète, après quelques semaines de séjour, en zombie squelettique titubant halluciné. Il y a dans ces pages quelques rares visions panoramiques, tel ce passage où un flanc de montagne, suite à un glissement de terrain, se met à dégueuler les cadavres d'un charnier, congelés dans le permafrost («Prêt-bail»). Mais la plupart du temps, l'auteur présente des plans rapprochés, avec peu de personnages. La traduction ne permet pas d'apprécier proprement la qualité du langage, bien sûr, mais elle transmet cependant le ton du narrateur (qui s'exprime sans pathos, sans élever la voix) et sa façon d'amener l'histoire, de livrer soudain tel détail frappant (la première dent cassée en se faisant tabasser, l'épluchure de betterave ramassée dans la neige sale et dévorée aussitôt, les poux qui se réveillent et grouillent sur le corps du bagnard quand il entre dans le bureau chauffé d'un chef, les doigts qui ont pris la forme du manche de pelle et ne se déplient qu'après plusieurs jours d'hospitalisation), et de conduire à une conclusion souvent inattendue. Un bon exemple est celui de «La nuit», où deux détenus complotent on ne sait trop quelle action, où l'on comprend ensuite qu'ils vont discrètement déterrer un mort inhumé depuis peu, et où il s'avère enfin que c'est dans l'intention de le dépouiller de ses vêtements. Resté homme de lettres jusque dans ces circonstances extrêmes, Chalamov évoque au fil du livre nombre d'écrivains russes. Il émaille également ses récits de précisions historiques, rappelant par exemple la décision prise par les autorités, en 1938, d'obliger les prisonniers arrivés au port de Magadane, à se rendre à pied dans les gisements où ils devaient travailler : «Sur une colonne de cinq cents personnes ayant cheminé sur cinq cents kilomètres, trente à quarante hommes arrivaient à Iagodnoïe», les autres étant morts en route, de froid, de faim, ou fusillés (page 762). (Accessoirement, les lecteurs de Crad Kilodney trouveront l'occasion de sourire, en voyant mentionnée à au moins trois reprises la cité d'Oïmiakon, l'une de ses *Villes bigrement exotiques*). Sans entrer dans les détails, je laisse au lecteur curieux le soin de découvrir les exemples saisissants d'injustice, de cruauté, de mesquinerie, d'avilissement, qui jalonnent cette oeuvre. La comparaison du goulag avec les camps de concentration nazis vient naturellement à l'esprit. Chalamov désigne d'ailleurs la Kolyma comme un «camp spécial d'extermination» (p 636) et cite à deux reprises la version soviétique du slogan «Arbeit macht frei», placée sur tous les portails de camp : «Le travail est une question d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme» (p 531 et 751). Pour ma part, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, je considère que si la violence répressive nazie et la soviétique sont

comparables dans leur réalisation, la seconde est aggravée du fait que les communistes l'ont exercée non seulement contre leurs ennemis désignés, mais également contre leurs propres partisans, et surtout contre d'innombrables personnes qui ne s'attendaient à rien («des gens pris au hasard» comme dit Chalamov p 492, et il déclare aussi, p 171 : «Le massacre de milliers de gens en toute impunité ne put justement réussir que parce qu'ils étaient innocents. C'étaient des martyrs. Pas des héros.»). C'est une chance, qu'un homme de sa qualité ait pu survivre à ses épreuves (mais dans quel état), et nous transmettre son témoignage hors du commun.

Dimanche 28 décembre 2014. Avec mon aide de camp, ce jour-là, nous fûmes en voiture de Taussat à Mérignac, en avion de Mérignac à Charleroi, en autocar de Charleroi à Bruxelles, et à pied, depuis la gare du Midi, via l'avenue de Stalingrad et la rue du Midi (Zuid straat), à la rue de la Gouttière, où nous disposions d'un appartement jusqu'au 2 janvier. La plus belle part du voyage, à mes yeux, fut le début du trajet en bus, avant que la nuit tombe, car les lambeaux de la campagne belge, d'ordinaire si ingrats, reluisaient alors sous une élégante couche de neige, où se détachait la fine silhouette des arbres sans feuilles.

A Bruxelles il n'y avait guère de neige que quelques traces, restant sur quelques tuiles, pavés et pelouses. Non loin de chez nous la Grand-Place était éclairée de lumières aux couleurs changeantes, d'un assez bel effet, et décorée en outre d'une grande crèche et d'un gigantesque sapin offert par la ville de Riga.

Notre rue coupait celle des Moineaux, en flamand Mussen straat, dont le nom m'a rappelé le cas des «moissons» cités par Léry dans son voyage de jadis au Brésil, mot sur lequel sa traductrice américaine avait buté. Je lui avais indiqué le sens de moineau, dans le parler ancien et régional, notamment normand, avec sans doute la même origine que les mussen bruxellois.

Lundi 29 décembre 2014. L'un des deux seuls livres que j'avais emportés avec moi en voyage était le mince recueil (une centaine de pages) des *Aforismos del solitario*, de José Camón Aznar (1898-1979). C'est un peu par hasard qu'en m'intéressant à cet historien d'art espagnol, fondateur de la bonne revue *Goya*, j'avais découvert qu'il était aussi l'auteur de ces «aphorismes du solitaire» parus posthument, en 1982. Ayant pu emprunter un exemplaire de l'ouvrage, et le lire avant de partir, je l'avais emporté cependant afin de recopier dès que possible sur une page, et ainsi relire plus à mon aise, les phrases que j'avais préférées (parmi beaucoup qui ne m'ont pas passionné). Je consacrai à ce travail une part de la matinée. Je traduirai prochainement ces sentences dans une *Lettre documentaire*.

Au cours de nos promenades en ville ce jour-là, nous visitâmes quatre églises : Notre-Dame du Bon Secours (soit Onze-Lieve-Vrouw van Goede Bijstand, ou Goede Hulp, juste derrière chez nous), Notre-Dame des Riches Claires (la seule où j'aie fait un relevé sérieux des vitraux, dus à un certain Cambier), Saint-Nicolas (au coin de la place de la Bourse), enfin Sainte-Marie-Madeleine. Dans cette dernière, il y avait une boutique où j'achetai deux prières illustrées, imprimées sur de petits cartons, l'une à saint Antoine de Padoue, pour la joliesse de l'image kitsch rehaussée de dorures, l'autre à sainte Rita, patronne des causes désespérées, et donc très indiquée dans mon cas. La prière à Rita tient presque entière dans la longue première phrase, que je relis avec plaisir : «O glorieuse sainte Rita, patronne des causes humainement réputées impossibles ou désespérées, qui avez été, au milieu des pénibles épreuves de toute sorte qu'il a plu à Dieu de vous réserver durant votre vie, le modèle achevé de toutes les vertus, et qui après votre mort avez répandu sur ceux qui vous invoquent vos faveurs les plus insignes, daignez m'obtenir de Dieu, avec le pardon de mes fautes, les grâces nombreuses que j'implore de votre puissante intercession».

Et nous marchâmes jusqu'au mont des Arts, où je pus admirer le vieil hôtel de Ravenstein et, sur la place Royale, la statue équestre de Godefroy de Bouillon, «premier roi de Jérusalem» (le genre de truc qui me plaît

d'autant plus que cela fait horreur au *Guide du routard*). Malgré le temps maussade, c'était une journée agréable, pendant laquelle nous traînâmes dans nombre de magasins et de galeries, et ma camarade nous offrit un chocolat chaud dans l'estaminet Poechenellekelder, qui est un remarquable capharnaüm.

Mardi 30 décembre 2014. Je m'éveillai ce matin-là sur le rêve que j'avais vu un extrait de film où Richard Bohringer jouait un rôle intelligent. Des proches, à qui je faisais part de la nouvelle, m'assuraient que je devais confondre avec quelque autre acteur lui ressemblant. La solution de l'énigme se trouvait au sein d'une énorme pile de courrier, que je n'avais pas encore commencé à examiner, et ainsi de suite, tout cela était bien laborieux.

Nous fîmes ce jour-là en bus au musée d'Ixelles, pour y visiter une exposition «Paul Delvaux dévoilé». Je ne connaissais jusqu'à présent ses oeuvres que par les reproductions, sur lesquelles au mieux certaines me paraissaient presque belles, mais après avoir examiné sur pièces le copieux assortiment de dessins, gravures et peintures présenté là, je me dis que cette imagerie, de femmes livides et pas très bien dessinées, dans des décors assez ridicules (antiquité d'opérette, gares de chemin de fer) n'est pas pour moi. Les deux oeuvres que j'ai préférées sont du genre post-impressionniste, un *Port de Bruxelles* (1922) et une *Promenade à Rouge-Cloître* (1923). Cette dernière (mais il en existe je crois plusieurs du même titre) montre une vue de forêt obscure, toute mêlée de verts sombres et de zones d'ombre, d'où se dégage à mes yeux un mystère plus attrayant que des pantomimes surréalistes avec femmes blafardes au regard vide.

Accessoirement, j'ai appris à cette occasion le nom flamand du rêve, de droom. L'abondance des mentions bilingues, noms de rue et autres, est appréciable pour un amateur d'étrangerie lexicale comme moi, car beaucoup de mots flamands me resteraient incompréhensibles si je les voyais isolés, alors que la traduction contiguë non seulement livre aussitôt leur sens, mais me permet en outre de les rapprocher de leurs équivalents dans les deux autres langues voisines dont je suis plus familier (l'allemand et l'anglais).

Nous rentrâmes d'Ixelles à pied. J'avais récupéré parmi les prospectus du musée deux cartes signalant une exposition intitulée «Papegaai / The Parrot» et figurant chacune une jolie peinture de perroquet (dont une de Rubens, montrant un de ces aras jaune et bleu que les Brésiliens nomment canindé) et par coïncidence ce fut dans ces rues que peu après, alerté par des cris inhabituels, j'ai vu passer un couple des perruches à collier, maintenant naturalisées dans la région. Le trajet nous conduisait à traverser le quartier de Matongé, que l'on m'avait présenté comme une enclave africaine, et dont du coup l'aspect m'a quelque peu déçu, ou alors je ne suis pas passé dans les bonnes rues, car je n'avais sous les yeux qu'une ville de Blancs avec beaucoup de Noirs sur les trottoirs, comme on en voit maintenant un peu partout.

Sur le chemin du retour nous fîmes halte dans la cathédrale vouée à saint Michel et sainte Gudule. Elle présente un bel assortiment de grandes verrières anciennes, des XVI^e et XVII^e siècles, dont un fascinant Jugement dernier, avec les corps blancs sortant de l'herbe, et une collection plus commune de vitraux du XIX^e (ici d'un certain Capronnier). Tout autour de la nef étaient disposées des crèches offertes par les communautés catholiques de pays étrangers, parfois lointains, dont certaines charmantes, et d'autres réalisées avec plus de bonne volonté que de bon goût. Il y a dans cette église une magnifique chaire en bois, énorme et très ouvragée, figurant dans le socle Adam et Eve, et sur la rampe de l'escalier de gauche sont sculptés en haut un aigle, et en bas ce qui m'a paru être un perroquet (pour moi, donc, le cinquième de la journée).

Mercredi 31 décembre 2014. Ce jour-là entre quelques courses nous visitâmes l'église Sainte-Catherine, spacieuse et belle mais sans vitraux. Son architecture massive m'a plu dès que je l'ai eue sous les yeux, et m'a replu a posteriori quand j'ai lu qu'elle déplaisait au *Guide du routard*

(que je ne serais jamais allé chercher, mais on en avait aimablement mis la dernière édition à notre disposition).

Je voulais profiter d'un de ces quatre jours de résidence sur place pour aller visiter, de préférence, le musée de peinture ancienne, que j'avais raté lors de mon précédent séjour, fin 2011. Comme le lundi est le jour de fermeture générale des musées, comme en outre il était annoncé qu'ils seraient fermés le jeudi pour cause de 1er janvier, et comme j'étais allé perdre mon mardi à regarder les oeuvres de Paul Delvaux, il ne restait plus pour ce faire que cette journée du mercredi. Aussi, en début d'après-midi, nous gravâmes le mont des Arts pour aller enfin visiter le Musée d'Art ancien, mais l'ayant trouvé inopinément fermé, nous ne le visitâmes pas.

Nous rentrâmes en ville par le chemin des écoliers, en nous fixant le but plus modeste de nous procurer un dessert décent pour le réveillon du soir. Mais c'était là encore un vaste défi et, sur le point de renoncer, nous finîmes par acheter chez un Arabe quelques simili-gâteaux qui feraient peut-être l'affaire. Et chez un autre, j'ai pris un guide des *Arbres et arbustes à feuilles persistantes*, une de ces petites éditions populaires de chez Gründ, aux jolis dessins, une valeur sûre.

Au moment de rentrer, alors que nous avions hâte de nous réchauffer, je remarquai qu'un sac à main entrouvert, visiblement volé, avait été jeté par terre au bord de la rue, en face de notre porte. Si bien que nous repartîmes aussitôt confier l'objet au poste de Politie de la rue Kolenmarkt, avant d'enfin pouvoir nous reposer.